

Université de Montréal

**EXISTER ENTRE DEUX CASES :
L'EXPÉRIENCE DE L'IDENTITÉ DE GENRE NON-BINAIRE**

Par
Rebecca Plesz

Département de sociologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade
de Maître ès sciences (M. Sc.) en sociologie

Août 2019

© Rebecca Plesz 2019

Université de Montréal

Département de sociologie, Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé

Exister entre deux cases
L'expérience de l'identité de genre non-binaire

Présenté par
Rebecca Plesz

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Cécile Van de Velde
Président-rapporteur

Nicolas Sallée
Directeur de recherche

Line Chamberland
Membre du jury

RÉSUMÉ

Dans ce mémoire, nous avons comme objectif de comprendre l'expérience des individus s'identifiant à l'identité de genre non-binaire au travers d'une perspective sociologique, constructiviste et interactionniste. Nous positionnons la non-binarité de genre à l'intérieur du système de genre binaire, pour ensuite mieux comprendre la réalité de ces individus à l'aide de la littérature. Cette recherche met en relation les concepts de « présentation de soi » et de « soutien social » afin de parvenir à atteindre sa visée. Ce travail qualitatif mobilise six entretiens semi-dirigés avec des personnes s'auto-identifiant comme non-binaires dans le genre. Une analyse de cette problématique révèle cinq thèmes utiles pour comprendre l'expérience des personnes non-binaires. Les résultats montrent que l'identité de genre se construit à travers un processus d'identification inévitablement affecté par les normes binaires, fondé sur le soutien informationnel et la présence de représentation sociale. Cette identification permet de répondre à un questionnement généralement présent depuis l'enfance et est construite à travers une opposition entre une intériorisation du système de genre binaire et un désir de le critiquer. On retrouve aussi des variations individuelles dans la présentation de soi, au niveau du langage et du corps, malgré une norme d'androgynie associée à la non-binarité de genre. Une présentation de soi plaisant à l'individu est liée à un sentiment de bien-être et aurait un impact sur sa relation au monde. Elle est, en fait, influencée par le degré de soutien perçu et comporte divers objectifs, l'identité restant toujours intrinsèquement politique malgré cela. De plus, le niveau de soutien social perçu varie selon les divers cercles sociaux, influençant alors la proximité et le confort au sein des relations. L'éducation et la sensibilisation envers la non-binarité de genre sont finalement décrites comme pertinentes pour combler un manque de compréhension général sur cette identité, influençant l'expérience des personnes de genre non-binaire.

Mots-clés : non-binaire, non-binarité, identité de genre, présentation de soi, soutien social, corps, langage, processus d'identification, cercles sociaux, normes de genre, interaction sociale

ABSTRACT

In this master thesis, we aim to understand the experience of individuals who identify with non-binary gender identity through a sociological, constructivist and interactionist perspective. We position non-binary gender identity inside the binary gender system, thus to better understand the reality of these individuals with the use of the literature. This research links the concepts of "self-presentation" and "social support" in order to reach its goal. This qualitative work mobilizes six semi-directed interviews with people who self-identify as gender non-binary. An analysis of this issue reveals five main themes useful to understand the experience of non-binary people. The results show that gender identity is constructed through an identification process inevitably affected by binary gender norms, based on informational support and the presence of social representation. This identification makes it possible to answer a questioning generally present since childhood and is constructed through an opposition between an internalization of the binary gender system and a desire to criticize it. There are also individual variations in self-presentation, in terms of language and embodiment, despite a norm of androgyny associated with gender non-binarity. A self-presentation that is pleasant to the individual is linked to a feeling of well-being and would have an impact on one's relationship to the world. It is, in fact, influenced by the degree of perceived support and has a variety of objectives, this identity always being intrinsically political. In addition, the level of perceived social support varies across social circles, thus influencing proximity and comfort in relationships. Education and awareness of gender non-binarity are ultimately described as relevant to filling a gap in the general understanding of this identity, influencing the experience of non-binary people.

Keywords: non-binary, non-binarity, gender identity, self-presentation, social support, body, language, identification process, social circles, gender norms, social interaction

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	ii
ABSTRACT.....	iii
TABLE DES MATIÈRES	iv
GLOSSAIRE.....	vi
REMERCIEMENTS.....	x
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 : ÉTAT DES CONNAISSANCES	7
1.1. Système de sexe/genre binaire	7
1.2. L'identité de genre non-binaire	11
1.3. La non-binarité au sein du système de genre binaire	15
1.4. Présentation, expression et interaction	20
1.5. Relation au corps et transitions	24
1.6. Groupes sociaux, soutien et sociabilités.....	27
1.7. Sécurité et lieux publics	32
CHAPITRE 2 : CADRE CONCEPTUEL ET APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE.....	35
2.1. Problématisation du sujet	35
2.2. Cadre conceptuel	36
2.2.1. La présentation de soi	37
2.2.2. Le soutien social	40
2.3. Intentions de recherche.....	43
2.4. Processus de recrutement des participant.e.s	45
2.5. Situation d'entretien :	48
2.6. Démarche analytique :	49
2.7. Limites de la recherche	51
CHAPITRE 3 : PRÉSENTATION ET ANALYSE DES RÉSULTATS	55
3.1. Amorce du processus d'identification à la non-binarité de genre.....	55
3.1.1. Période de questionnement : à la recherche de son identité	56
3.1.2. Premier contact : la découverte de la non-binarité	59
3.1.3. Déclat : première identification à la non-binarité.....	62

3.1.4. Influence des préjugés intériorisés : remise en question de sa non-binarité.....	63
3.2. Relation aux normes de genre et utilisation du langage.....	65
3.2.1. Description de soi et normes sociales : rapport entre soi et les normes de genre....	65
3.2.2. Non-binarité : impact de la dénomination sur l'expérience d'identification.....	69
3.2.3. Prénoms, pronoms et autres qualificatifs : sélection de son appellation	70
3.2.4. Langue et langage : complexité à allier langue française et langage neutre.....	73
3.3. Évolution et expression du corps en situation sociale.....	76
3.3.1. Transition : relation entre rapport au corps et processus de transition	76
3.3.2. Présentation du corps et regard social : importance de la perception des autres lors d'interactions sociales.....	81
3.4. Relations interpersonnelles et cercles sociaux	84
3.4.1. Rapports familiaux : hésitation à se dévoiler et risque de bris du lien familial.....	84
3.4.2. Relations amicales et amoureuses : importantes acceptation et réceptivité	87
3.4.3. Milieu professionnel : disparité dans le rapport à la non-binarité	89
3.4.4. Niveau de soutien social et nature de la relation : le soutien comme source de proximité relationnelle.....	92
3.5. Représentations sociales et espaces publics	95
3.5.1. Salles de bain et vestiaires : lutter contre la discrimination par la neutralité	96
3.5.2. Dévoilement et nouvelles rencontres : interaction entre présentation de soi et image sociale	98
3.5.3. Dévoilement sur les médias sociaux : rendre publique son identité de genre	100
3.5.4. Visibilisation et éducation : faire connaître la non-binarité et besoin de représentation sociale	101
Conclusion de l'analyse	104
CONCLUSION.....	107
BIBLIOGRAPHIE	111
ANNEXE I : Approbations éthiques.....	i
ANNEXE II : Documents de sollicitation	iii
ANNEXE III : Formulaire de consentement	v
ANNEXE IV : Schéma d'entrevue.....	vii

GLOSSAIRE

AFAB : Abréviation de « *Assigned Female at Birth* ». Ce terme représente les individus qui ont été assignés « fille » à la naissance. L'abréviation AFAN (assigné.e fille/femme à la naissance) est parfois aussi utilisée, mais beaucoup plus rarement selon nos recherches.

AMAB : Abréviation de « *Assigned Male at Birth* », ce terme représente les personnes qui ont été assignées « garçon » à la naissance. Les abréviations AGAN (assigné.e garçon à la naissance) et AHAN (assigné.e homme à la naissance) sont parfois aussi utilisées, mais beaucoup plus rarement selon nos recherches.

Cisgenre : Une personne cisgenre, aussi qualifiée de cis, considère son sexe assigné à la naissance comme en adéquation avec son identité de genre et n'est donc pas trans.

Cisnormativité : Terme désignant, au sein du système de genre binaire, une normativité à être cisgenre. La cisnormativité renferme des idées et des comportements cissexistes, pouvant se manifester à travers la valorisation des individus cisgenres, la considération que ces derniers seraient supérieurs aux personnes trans ou encore par le fait de nier la transidentité.

Coming out : Généralement compris comme le moment du dévoilement de l'orientation sexuelle/romantique, ce terme peut aussi s'appliquer dans le contexte d'une révélation de l'identité de genre. Celui-ci peut se faire à un individu en particulier, à un groupe de personnes ou de façon publique.

Dysphorie de genre : Terme décrivant un inconfort ou des sentiments négatifs envers le fait de ne pas être reconnu.e selon son identité de genre ou de ne pas pouvoir vivre celle-ci librement au quotidien. Concrètement, la dysphorie de genre peut se manifester à travers un inconfort par rapport au corps physique ou encore lors d'une interaction sociale par le mégenrage (utilisation des mauvais pronoms).

Euphorie de genre : À l’opposé de la dysphorie de genre, l’euphorie de genre consiste en un sentiment positif découlant du fait de pouvoir vivre son genre librement. Concrètement, l’euphorie de genre peut se manifester lorsque les autres utilisent les bons pronoms ou lorsque l’apparence du corps concorde avec la représentation de soi.

Expression de genre : Étant une partie de la présentation de soi, l’expression de genre est la manifestation concrète du genre dans l’interaction sociale.

Féminité/masculinité : Dans une vision traditionnelle, la féminité et la masculinité représentent les normes et attentes décrivant, entre autres, des comportements, des mots et des apparences associés respectivement aux catégories de genre « femme » et « homme ».

Identité de genre : Il s’agit du sentiment interne, du ressenti, qu’une personne a en rapport à son genre, pouvant être ou ne pas être en adéquation avec son sexe assigné à la naissance. Elle est généralement comprise comme le fait d’être une femme ou un homme, mais peut aussi se retrouver à l’extérieur de la binarité de genre. Un individu pour qui son identité de genre et son sexe assigné à la naissance ne correspondent pas ensemble est généralement compris comme une personne trans, mais peut aussi se qualifier de non-binaire.

LGBT/LGBTQ+ : Abréviation de Lesbienne, Gay, Bisexuel.le, Trans, Queer. Le symbole « + » a une fonction d’inclusivité et représente tout autre terme auquel une personne faisant partie de cette communauté pourrait s’identifier, tel que Intersexe, Asexuel.le, Pansexuel.le ou étant en questionnement.

Non-binarité de genre : Ce terme peut être compris comme rassemblant les personnes dont l’identité de genre ne correspond pas à l’un des deux pôles du système de genre binaire, soit « femme » et « homme ». Il est toutefois souvent aussi utilisé comme identité de genre à part entière par de nombreux individus.

Orientation sexuelle/romantique : À distinguer de l’identité de genre, ce terme décrit l’attirance sexuelle et/ou romantique ressentie envers une autre personne.

Passing : Le *passing* réfère à une invisibilisation de la transidentité ou de la non-binarité de l'individu en situation sociale, la personne étant perçue par l'autre comme cisgenre.

Présentation de soi : La présentation de soi, incluant l'expression de genre, correspond à la façon dont l'individu partage la représentation qu'il a de lui-même à l'autre dans l'interaction sociale, incluant celle concernant son identité de genre.

Processus d'identification : Il s'agit d'un parcours par lequel un individu se situe dans une catégorie identitaire, dans une comparaison entre les représentations sociales qu'il a intériorisées concernant cette dernière et son identité personnelle. Le processus d'identification est en perpétuelle évolution et se construit dans la relation dialectique entre l'individu et le monde social.

Sexe assigné à la naissance : Fondé sur le sexe biologique (organes génitaux internes et externes, le taux d'hormones, les caractéristiques sexuelles secondaires et les chromosomes sexuels), le sexe assigné à la naissance correspond à la catégorie sexuelle dans laquelle l'individu va être placé à sa naissance en fonction de ses organes génitaux.

Socialisation de genre : Processus par lequel l'individu intériorise certaines normes et représentations de genre auxquelles il a été exposé, généralement en concordance avec le système de genre binaire.

Soutien social : Se manifestant par du support émotionnel, instrumental, informationnel et de valorisation, le soutien social réfère à une mise en disposition de ressources venant de l'extérieur qui se révèle bénéfique pour le bénéficiaire.

Système de genre binaire : Il s'agit d'une structure sociale des catégories identitaires de genre séparant celles-ci en deux pôles dichotomiques, soit « femme » et « homme ».

Trans : Une personne trans considère son sexe assigné à la naissance comme n'étant pas en adéquation avec son identité de genre et n'est donc pas cisgenre.

Transition : La transition s'explique comme un processus pouvant être social, médical et/ou légal guidant l'individu vers une expérience de genre étant plus en adéquation avec sa représentation de son genre. Le processus de transition, répondant à des besoins individuels, est différent selon l'individu et ne correspond pas à un parcours uniforme pour tous.

Transnormativité : Terme désignant la normativité au sein du système de genre binaire, pour une personne trans, que le processus de transition soit effectué de façon binaire d'un pôle à l'autre (femme à homme ou homme à femme) et valorisant la médicalisation des corps trans. La transnormativité vient invisibiliser les individus dont la transition n'est pas binaire ou qui n'effectuent pas de transition médicale.

Transphobie : La transphobie est une attitude négative ou un sentiment d'hostilité envers les individus trans et non-binaires qui se manifeste lors de rapports interindividuels.

REMERCIEMENTS

D'abord, je souhaite remercier mon directeur de recherche, Nicolas Sallée, qui m'a soutenu dans mon choix de projet et qui m'a octroyé une grande liberté pour la construction de ce mémoire. Merci pour la suggestion de diverses lectures et pour les conseils pertinents m'ayant permis de rendre ce mémoire meilleur.

Je voudrais aussi témoigner ma reconnaissance et ma gratitude envers mes parents et mes ami.e.s qui m'ont soutenu.e.s tout au long de ce projet. Merci pour vos conseils, votre écoute et vos encouragements. Sans votre support, je n'aurais pu compléter le processus de rédaction de mon mémoire.

Je tiens aussi à remercier les organismes et les chaires de recherche qui ont partagé cette recherche dans leur réseau, jouant un grand rôle dans mon processus de sollicitation.

Finalement, il est important pour moi de remercier les participant.e.s de cette étude, ayant pris le temps de répondre aux questions lors d'une entrevue. Sans votre participation, ce projet n'aurait pas pu se concrétiser.

INTRODUCTION

Entre l'automne 2017 et le printemps 2018, des consultations nationales ont été tenues par Statistique Canada afin de discuter de la question du sexe et du genre en prévision du Recensement de 2021. Suite à celles-ci, on observe une réponse favorable à la demande des participant.e.s aux consultations de distinguer « sexe à la naissance » et « genre », ce dernier étant aussi séparé en deux termes : « identité de genre » et « expression de genre » (Statistique Canada 2019). Statistique Canada explique aussi reconnaître « l'importance d'offrir aux répondants l'occasion d'indiquer leur genre de manière non-binaire dans le questionnaire » et que « le genre d'une personne peut changer au fil du temps » (Statistique Canada 2019). Afin de permettre la reconnaissance de la diversité des genres au sein de la population canadienne (Statistique Canada 2019), un espace permettant de spécifier son genre en dehors des catégories d'homme et de femme serait donc envisagé pour de futures études et aurait même déjà été utilisé dans au moins une recherche jusqu'à présent (Stafford 2018).

L'analyse de ce cas permet de comprendre qu'il existerait une évolution au niveau de la reconnaissance sociale des catégories identitaires à travers le temps et que ces dernières seraient structurées par l'interaction de différents groupes sociaux. En effet, nous pouvons voir à travers l'exemple de l'inclusion de la non-binarité comme option de genre que plusieurs groupes sociaux, incluant les utilisateurs de données et les individus ayant participé aux consultations (Statistique Canada 2019), auraient participé à la mise en place de ce changement de paradigme en collaboration avec le gouvernement. Les catégories identitaires seraient alors construites à travers une relation dialectique entre l'individu et le monde social ou, plus précisément, par l'interaction entre l'expérience subjective de l'acteur social, les représentations sociales et les institutions.

Nous appuyant sur cette vision de l'identité, nous avons choisi de mobiliser une perspective constructiviste et interactionniste des catégories identitaires dans ce mémoire. L'identité peut effectivement être conceptualisée autrement que dans cette perspective et posséder différentes significations et définitions selon les divers auteur.e.s qui l'abordent (Avanza

et Laferté 2005). Elle peut en effet parfois être comprise, selon certain.e.s auteur.e.s, comme intangible, naturelle ou non négociable (Avanza et Laferté 2005, 135), mais opter pour une perspective constructiviste et interactionniste, comme abordée dans les travaux de Goffman et de Berger & Luckmann (P. L. Berger et Luckmann 1986; Goffman 2015; Avanza et Laferté 2005, 135), nous semblait plus pertinente dans le cadre d'une étude en sociologie.

Nous considérons donc que l'identité correspond à la façon dont l'individu construit un rapport personnel avec son environnement, la rendant intrinsèquement soumise à des processus sociaux (Deshaies et Vincent 2004, 1; P. L. Berger et Luckmann 1986, 235; Goffman 2015). Elle est construite et sujette au changement tout au long de l'existence de l'individu (Deshaies et Vincent 2004, 2-3; P. L. Berger et Luckmann 1986, 235; Haissat 2013, 2; Perinbanayagam 2012, 3), avec divers degrés de permanence selon l'élément concerné, et serait le reflet de l'histoire de la personne, de ses expériences, de ses interactions et de sa socialisation genrée (Deshaies et Vincent 2004, 2-3; Perinbanayagam 2012, 10). L'identité est aussi située à l'intérieur d'une culture spécifique, structurée à travers les diverses représentations sociales et les pratiques qu'elle contient, ainsi que par un certain rapport au monde (Deshaies et Vincent 2004, 2-3). La relation de l'individu avec son environnement a aussi un impact dans la construction de son identité, plusieurs aspects sociaux tels que son entourage, la langue parlée, les discours, les actes et les divers aspects matériels qui se trouve dans son environnement (Deshaies et Vincent 2004, 3). Finalement, l'identité se manifesterait dans sa mise en acte dans l'interaction (Deshaies et Vincent 2004, 3; Haissat 2013, 2; Perinbanayagam 2012, 3; Goffman 2015, 23), dans un désir de partager celle-ci aux autres, prenant aussi en compte la réaction de l'autre face à soi dans la construction identitaire (Deshaies et Vincent 2004, 3). On décrit donc l'identité comme « un phénomène dynamique, un bricolage relationnel, une construction en perpétuel mouvement apte à se former selon les aléas de son environnement » (Deshaies et Vincent 2004, 10), celle-ci ne pouvant qu'être appréhendée à travers de sa nature relationnelle et construite (Deshaies et Vincent 2004, 3). Donc, dans ce mémoire l'identité sera à la fois comprise comme socialement construite, influencée par l'interaction et dynamique en fonction du parcours individuel et de l'environnement social qui entoure une personne.

Cette identité découle alors d'un processus d'identification qui serait fondé sur une certaine compréhension du monde, par la structure sociale, les acteurs sociaux, ainsi que les normes et les rôles sociaux se retrouvant dans l'environnement de l'individu. Ces aspects participeraient à la construction d'une représentation sociale intériorisée de ce qu'est, dans le cadre de ce mémoire, être non-binaire dans le genre, celle-ci permettant alors à l'individu de comprendre s'il souhaite s'identifier ou non avec cette identité sociale (Perinbanayagam 2012, 12-13). Ce « travail d'appropriation des identifications et images diffusées au sein d'institutions sociales auxquelles l'individu participe » rejoint donc aussi la logique d'appartenance par auto-identification décrite par Avanza et Laferté, où l'individu peut choisir s'il accepte ou refuse l'identification sociale qui lui est présentée (Avanza et Laferté 2005, 144)

Dans sa théorie sur le processus d'identification, Perinbanayagam semble toutefois amalgamer la mise en acte de l'identité au concept d'identité lui-même (Perinbanayagam 2012, 3). En effet, l'auteur considère que l'identité n'existe qu'à travers sa mise en acte en situation d'interaction, faisant le choix d'analyser ceux-ci simultanément avec le terme « identité » pour décrire ce que nous considérons comme deux concepts différents. Nous allons donc plutôt les distinguer par l'usage des concepts d'identité de genre, décrivant le ressenti interne de non-binarité de genre, et de présentation de soi, représentant son expression en situation sociale. En conséquence, quand Perinbanayagam indique que l'identité pourrait varier sous le regard de l'autre, par le fait d'être validée ou non, nous comprenons qu'il s'agirait en réalité d'une modification de sa mise en acte et de son partage à l'autre, donc de sa présentation, et non du ressenti identitaire. La reconnaissance sociale de l'identité pourrait alors, dans cette optique, jouer un rôle dans le processus d'identification, qui est expliqué comme construit et interactionnel. Cette validation externe pourrait être prise en compte dans la mise en acte de l'identité, donc dans la présentation de son genre à l'autre en situation d'interaction sociale (Perinbanayagam 2012, 16). Finalement, l'auteur ajoute que cette validation externe, qui sera décrite comme le soutien social dans ce mémoire, ne serait importante que dans les cas où le regard de l'autre détiendrait une certaine importance pour soi (Perinbanayagam 2012, 16)

Selon cette vision de l'identité et du processus d'identification, la rétroaction sociale et la reconnaissance des autres auraient une influence sur la mise en acte d'une identité. Nous souhaitons explorer cette hypothèse théorique à travers la mise en relation des concepts de présentation de soi et de soutien social dans l'expérience au quotidien de la population s'identifiant à l'identité de genre non-binaire. Nous cherchons donc à comprendre quelle est la nature de la relation entre ces deux concepts dans l'expérience de l'individu non-binaire dans un contexte social structuré par la binarité de genre. De quelle façon les concepts de présentation de soi, de soutien social et d'identité de genre interagissent-ils dans le processus d'identification d'un individu à la non-binarité de genre et dans son expérience du monde social ? Nous souhaitons répondre à cette question en ouvrant un dialogue et co-construisant les données avec la population non-binaire, permettant aux personnes qui s'y identifient de décrire leur expérience personnelle, ainsi que leur relation au monde.

Afin de nous familiariser avec la population étudiée et son expérience, nous avons effectué une recherche de littérature concernant la non-binarité de genre. Toutefois, en plus d'explorer diverses recherches et écrits concernant la population non-binaire dans le genre, nous avons choisi de faire appel à différents travaux concernant, plus largement, la population trans¹ lorsque cela nous semblait pertinent. En effet, la recherche sur la non-binarité de genre étant encore à ses débuts, il nous est donc possible de combler les manques et lacunes dans la littérature de cette façon, ainsi que de parfaire les informations, améliorant la compréhension de la réalité de la personne non-binaire. Par l'utilisation de la littérature au sujet des personnes trans, il serait donc possible de mettre à jour certains aspects de l'expérience de la personne non-binaire en tant que minorité de genre (Frohard-Dourlent et al. 2017, 3).

Nous allons aussi faire usage de techniques de neutralisation de la langue (Office québécois de la langue française 2018b; 2018a) afin de décrire les individus non-binaires qui le

¹ Nous avons choisi d'utiliser le terme « trans » pour son inclusivité, celui-ci incluant autant les individus ayant effectués une transition médicale que ceux ne l'ayant pas fait. Ce terme, plus inclusif des diverses identités et des multiples trajectoires, permet donc autant l'intégration des personnes transsexuelles que transgenres, ainsi qu'à la pluralité identitaire dans sa généralité (Chiasson-Levesque 2019, 6; Frohard-Dourlent et al. 2017, 2; Frappier 2018, 2).

désirent de façon non-genrée, ainsi qu'en favorisant une plus grande inclusivité lorsque le discours le permet. On retrouvera donc, à l'intérieur du mémoire, une utilisation circonstancielle de la rédaction épïcène, de la formulation neutre, de la rédaction non-binaire et de l'écriture inclusive² (Office québécois de la langue française 2018b; 2018a).

Le premier chapitre de ce mémoire présentera une synthèse de la littérature sur le sujet de la non-binarité de genre, afin de nous familiariser avec cette population et son expérience. Nous souhaitons, par cela, prendre connaissance des concepts et de certaines théories ayant une pertinence pour l'étude de notre sujet, tout comme s'informer sur différentes sphères de l'expérience au quotidien des personnes de genre non-binaire. Cette synthèse de la littérature permet aussi de contextualiser le sujet pour les lecteur.trice.s. Il est d'abord pertinent de comprendre le contexte social entourant la non-binarité de genre, le système de genre binaire, et d'éclaircir cette identité de genre avant de comprendre l'expérience de cette population. Cette dernière sera décrite à travers différents thèmes représentatifs de la réalité de ce groupe social, mettant de l'avant le corps, le langage, les relations interpersonnelles, ainsi que les espaces publics.

Dans le second chapitre, nous décrirons l'approche méthodologique utilisée dans ce mémoire et justifierons ses différentes étapes en fonction du sujet et de la problématique de cette recherche. Les concepts de « présentation de soi » et de « soutien social », qui seront mobilisés tout au long du mémoire, seront aussi expliqués à travers les théories de différent.e.s auteur.e.s qui les ont travaillés. Visant à comprendre l'expérience des personnes non-binaires et leur rapport au monde social, une approche qualitative et des entretiens semi-dirigés nous semblaient appropriés pour conduire cette recherche. Nous expliquerons finalement notre sélection de l'analyse thématique et exposerons les limites de la recherche.

Au sein du troisième chapitre, l'analyse thématique effectuée à partir des résultats que nous avons pu extraire des entrevues réalisées avec six personnes s'identifiant à l'identité de genre non-binaire est présentée dans une perspective interactionniste. L'analyse est

² La sélection de la technique de neutralisation utilisée sera circonstancielle et choisie dans un objectif de maintenir la lecture du mémoire accessible et aisée.

constituée dans une articulation entre le discours des participant.e.s et les concepts de « présentation de soi » et de « soutien social », imbriqués dans le processus d'identification en construction perpétuelle. Elle se découpe en cinq thèmes : « Amorce du processus d'identification à la non-binarité de genre », « Relation aux normes de genre et utilisation du langage », « Évolution et expression du corps en situation sociale », « Relations interpersonnelles et cercles sociaux » et « Représentations sociales et espaces publics ». En fin de chapitre, nous ferons une conclusion à cette analyse thématique afin de rappeler les points importants se dégageant des résultats, ainsi qu'une synthèse des conclusions générales de notre étude.

CHAPITRE 1 : ÉTAT DES CONNAISSANCES

Ce chapitre vise à offrir une vue d'ensemble de la littérature que nous avons explorée afin de nous familiariser avec la question de la non-binarité de genre et l'expérience des personnes qui s'y identifient. Il abordera le « Système de sexe/genre binaire » dans lequel « L'identité de genre non-binaire » évolue, ainsi que la place qu'occupe cette dernière à l'intérieur de la structure sociale. Après avoir développé sur le positionnement social de « La non-binarité de genre au sein du système de genre binaire », nous allons examiner la réalité de la population non-binaire à travers différentes sphères de leur expérience sociale dans les sections « Présentation, expression et interaction », « Relation au corps et transitions », « Groupes sociaux, soutien et sociabilités » et « Sécurité et lieux publics ».

Il est toutefois pertinent de noter que les connaissances répertoriées dans ce chapitre ne proviennent pas uniquement de sources scientifiques, mais parfois aussi d'une littérature grise ou militante. Nous avons choisi de mobiliser ce type de littérature afin de compléter les informations que nous avons pu relever dans la littérature scientifique. En effet, le champ des études de genre se concentrant sur une analyse non-binaire étant émergent, la majorité de la littérature dominante sur le sujet est de nature militante et grise. Le fait de mobiliser cette dernière dans un objectif de faire l'état des connaissances sur la non-binarité de genre se révèle pertinente, puisqu'elle permet alors de compléter certaines informations relevées dans la littérature scientifique, tout en permettant aux lectrices et aux lecteurs de ce mémoire de prendre connaissances de diverses perspectives concernant le sujet.

1.1. Système de sexe/genre binaire³

Le sexe et le genre, souvent perçus comme interchangeable, sont aussi placés en deux catégories différenciées qui sont, elles-mêmes, associées à différentes normes et divers rôles en société. Une manifestation concrète de ce phénomène est la « *gender reveal*

³ En référence à la modification du concept de « système de sexe/genre » de Rubin (1975) par Wyss pour le « *binary sex/gender system* » (Wyss 2004, 715).

party » (Pasche Guignard 2015; Applequist 2014), qui peut être qualifiée comme une performance ou un rituel mettant l'accent sur le sexe de l'enfant à naître au cours de la grossesse. Il s'agit, en effet, d'une occasion où ce dernier sera révélé à tous, généralement à travers l'utilisation de couleurs associées à un pôle ou à un autre d'un système de genre appréhendé de façon binaire, soit le rose et le bleu (Pasche Guignard 2015; Applequist 2014). Une dissonance entre la révélation du sexe de l'enfant et le fait que le genre soit mentionné à même le nom de l'évènement peut aussi être relevée, marquant une absence de distinction des deux concepts (Pasche Guignard 2015, 481). On explique aussi que d'avoir un enfant catégorisé comme fille est lié avec la couleur rose, des robes, des boucles, des poupées et des caractéristiques culturellement dites comme féminines, tandis que pour un enfant catégorisé comme garçon, c'est plutôt la couleur bleue, des camions, le sport et des caractéristiques considérées comme masculines qui sont associées au bébé à naître (Applequist 2014, 58). Ce type d'évènement propose donc une version binaire et rigide du genre (Pasche Guignard 2015, 481), amalgamant les concepts de sexe, de genre et de normes de genre sous deux pôles dichotomiques. Finalement, Applequist indique que le « *gender reveal party* » serait, en fait, un moyen pour les parents de décider pour leur enfant comment ceux-ci seront représentés dans le monde, prenant en considération que l'identité est construite et structurée dans la relation à l'autre (Applequist 2014, 54).

La structure qui sous-tend cette conception du genre en deux pôles dichotomiques peut être qualifiée de système de genre binaire et se fonde sur une croyance de séparation dichotomique des genres, divisant donc le genre en deux pôles, l'un étant l'homme et l'autre la femme (Dubuc 2017, 13). De plus, préalablement liées à ces catégories, on retrouve des attentes et des normes sociales de genre où la féminité est associée à la femme et la masculinité à l'homme (Dubuc 2017, 10; Seeber 2013, 17; Clair 2012) et où, entre autres, des rôles, des comportements et des responsabilités sont fortement prônés, ou du moins attendus, selon le genre (Mardell 2016, 43). Celui-ci préconise aussi que tout individu doit se placer dans l'une de ces deux catégories en fonction de celle qui est associée au sexe qui lui a été attribué à la naissance (Clair 2012, 68). En d'autres mots, un individu assigné fille à la naissance (AFAB)⁴ sera poussé à s'identifier comme une femme,

⁴ AFAB signifie Assigned Female At Birth (Frappier 2018, 31).

à la féminité, ainsi qu'aux attentes et rôles sociaux associés à la femme, tandis qu'une personne assignée garçon à la naissance (AMAB)⁵ sera poussée à s'identifier comme un homme, à la masculinité, ainsi qu'aux attentes et rôles sociaux associés à l'homme (C. Richards et al. 2016, 96).

Le sexe biologique, aussi qualifié de « caractéristiques corporelles sexuelles » se comprend comme l'anatomie et la biologie d'un individu. On y inclut les organes génitaux internes et externes, le taux d'hormones, les caractéristiques sexuelles secondaires et les chromosomes sexuels (Dubuc 2017, 6; Frohard-Dourlent et al. 2017, 2). Généralement, le sexe assigné à la naissance se base simplement sur les organes génitaux externes, sans prise en considération des autres aspects du sexe biologique. De plus, ce dernier est généralement associé soit au sexe féminin, soit au sexe masculin, mais peut aussi parfois être moins dichotomique (Dubuc 2017, 6). En effet, pour assurer son fonctionnement, le système de genre binaire se fonde sur une représentation du sexe qui serait binaire et naturelle, puis qu'il existerait un genre qui en découle automatiquement, impliquant une dichotomie femme/homme naturalisée (Frohard-Dourlent et al. 2017, 2).

Toutefois, le sexe d'un individu peut parfois être complexe à assigner à la naissance, les différentes caractéristiques corporelles sexuelles ne pouvant être toutes placées dans la catégorie femme ou homme, comme l'illustre la situation des personnes intersexes⁶. Ces dernières peuvent donc conduire à une mise en question de cette binarité, participant à une déconstruction de la bicatégorisation biologique à la base du système binaire de genre (Dubuc 2017, 6). La situation des personnes intersexes montre en effet que la construction sociale d'un genre fondé sur la présomption d'un sexe binaire se révélerait comme erronée, dans la mesure où elles viendraient remettre en question la dichotomie entre l'anatomie

⁵ AMAB signifie Assigned Male At Birth (Frappier 2018, 31).

⁶ L'intersexualité désigne les individus « qui naissent avec des caractères sexuels qui ne correspondent pas aux définitions traditionnelles du sexe masculin ou du sexe féminin ». Les personnes intersexes ne se retrouvent donc pas dans les catégories de sexe binaires au niveau biologique, indépendamment de leur catégorisation sociale de genre (Haut-Commissariat des Nations Unies aux droits de l'homme 2016). Pour plus d'information, voir le texte « *Intersexe et transsexualités : Les technologies de la médecine et la séparation du sexe biologique du sexe social* » (Löwy 2003).

présumée comme dichotomique entre les hommes et les femmes (Parini 2010; Baril 2007; Fausto-Sterling, Bouillot, et Bonis 2012; Dubuc 2017; Butler 2006b).

Plusieurs auteur.e.s considèrent ainsi que la binarité du genre, mais également celle du sexe, est un construit social (Parini 2010, 5; Baril 2007, 67) ou une étiquette socialement apposée (Fausto-Sterling, Bouillot, et Bonis 2012, 19). Plus précisément, les composantes anatomiques du corps, bien que présentes concrètement, existeraient à travers une vision normative, politique et sociale de la réalité. Dans cette optique, le concept de sexe doit donc être perçu comme structuré par la culture. Le sexe ne serait pas fixe, naturel ou anhistorique, mais plutôt modelé par les normes, le langage, ainsi que les jeux de pouvoir qui le structurent (Baril 2007, 67).

Fondés sur cette dichotomie sexuelle, les normes et rôles sociaux qui sont attribués respectivement à l'homme et à la femme et qui sont souvent considérés comme naturels et immuables seraient, en fait, eux aussi le résultat d'une construction sociale. Ces attentes sociales seraient situées socialement et historiquement, dans la mesure où l'on retrouve des changements dans celles-ci à travers les différentes cultures et selon les époques (Raz 2016, 88; Vincent et Manzano 2017). L'historicité et la variation culturelle des normes de genre peuvent, par exemple, s'observer à travers les couleurs généralement valorisées pour représenter d'une part les femmes ou la féminité (le rose) et de l'autre les hommes ou la masculinité (le bleu). En effet, cette distinction aurait seulement commencé peu avant la Première Guerre mondiale, les garçons portant fréquemment du rose avant cela (Uncu et Çalışır 2018). De plus, le phénomène n'est potentiellement que présent dans le monde occidental, exposant aussi l'aspect culturel de la tradition (Uncu et Çalışır 2018). D'ailleurs, la place des hommes et des femmes au sein des familles et des foyers varie selon les valeurs culturelles, en fonction de leur rapprochement avec la pensée caractérisée comme traditionnelle ou plutôt comme moderne. En effet, le genre de l'individu prend une place importante dans le rôle que la personne joue dans l'unité familiale, se modifiant dans le temps, mais aussi à travers son environnement. La place des femmes dans le milieu de l'emploi a aussi connu un changement historique et est influencée par des différences culturelles. En effet, celles-ci sont de plus en plus nombreuses dans le milieu de l'emploi, en fonction de la culture dans laquelle celles-ci évoluent (Fontaine et al. 2007). Dans cette

perspective historique et culturelle, les rôles, les normes et les attentes prônés en société seraient donc plutôt le résultat d'un apprentissage découlant d'une socialisation, qui elle, est structurée par la binarité de genre.

Cette vision du genre rejoint la pensée de Butler, qui explique que, selon elle, celui-ci est une construction sociale, dans le sens où des normes sont reproduites à travers le temps et sont à la base du système de genre. En effet, ce serait plutôt par une reproduction de la structure binaire du genre au quotidien, des normes, des rôles et des attentes y étant associés, que le système de genre se maintiendrait à travers le temps (Nestle, Wilchins, et Howell 2002, 25-26). En d'autres mots, le système de genre binaire serait transmis d'une génération à l'autre par la socialisation, ce qui lui permettrait de se maintenir.

Toutefois, considérant que cette structure de genre est construite socialement, tout en étant située culturellement et historiquement, elle pourrait donc être propice au changement (Butler 2006b; Fausto-Sterling, Bouillot, et Bonis 2012, 24; Butler 2006a, 22). Selon cette perspective, il y a naturalisation du sexe et du genre, par la reproduction sociale de leur affiliation et de leur séparation en deux catégories dans le système de genre binaire, mais pas une réelle naturalité de ces deux concepts. Cette vision constructiviste de la binarité de genre, intégrée à la pensée de Butler, vient à la fois remettre en question la binarité du sexe et celle du genre (Butler 2006b).

1.2. L'identité de genre non-binaire

L'identité de genre est définie comme la manière dont l'individu se situe par rapport au genre et représente la conviction personnelle d'appartenir à un certain genre (Fausto-Sterling, Bouillot, et Bonis 2012, 20). Il s'agit, en effet, de l'identification de la personne à la catégorie de genre qui lui correspond le mieux, sans que nécessairement celle-ci ne corresponde à son sexe assigné à la naissance (Dubuc 2017, 6). L'identité de genre est décrite comme un sentiment profond et intime découlant d'une auto-identification de l'individu lui-même, ne pouvant donc pas être assumée par un individu externe (Dubuc 2017, 6). En d'autres mots, l'identité de genre consiste en la perception intrinsèque de son

propre genre, ainsi que les termes choisis pour définir ce dernier, selon ce qui semble être le plus en adéquation avec comment la personne se sent face à son genre (Ross 2018, viii).

Cette vision de l'identité de genre est aussi appuyée par le ministère de la Justice du Canada qui la décrit comme « l'expérience intérieure et personnelle que chaque personne a de son genre ». Il s'agit, selon cette même source, « du sentiment d'être une femme, un homme, les deux, ni l'un ni l'autre, ou d'être à un autre point dans le continuum des genres [qui] peut correspondre ou non au genre généralement associé au sexe qui lui a été assigné à la naissance » (Ministère de la Justice Canada 2016). L'identité de genre doit aussi être conçue comme un concept différent de l'orientation sexuelle, un « terme utilisé pour décrire les sentiments d'attirance sexuelle, psychologique et affective éprouvés par un individu envers une autre personne » (Agence de la santé publique du Canada 2014) et de l'expression de genre, cette dernière représentant plutôt « la manière dont une personne exprime (...) son genre » (Ministère de la Justice Canada 2016).

Il est ainsi possible, pour certaines personnes, que leur identité de genre ne soit pas en concordance avec le genre habituellement associé avec leur assignation de sexe à la naissance. Ces individus sont généralement désignés de « personnes transgenres » (Ministère de la Justice Canada 2016) ou plus généralement de personnes trans. Toutefois, l'auto-attribution d'une catégorie de genre pour un individu ne signifie pas nécessairement l'application d'une étiquette et au confinement de cette personne dans une case. Cela viserait plutôt à rendre compte de la réalité de la personne concernée, ainsi qu'à exposer plus précisément son ressenti en rapport à son identité de genre. De plus, l'identification permettrait une mise en relation avec une communauté d'individus ayant une représentation de leur genre similaire, favorisant un certain soutien fondé sur cette ressemblance (Dubuc 2017, 5).

La non-binarité de genre, quant à elle, regroupe les identités de genre alternatives aux pôles dichotomiques prônés par le système de genre binaire. Toutefois, la non-binarité de genre ne correspond pas seulement à un refus de se conformer aux normes de genre et aux attentes associées au fait d'être homme ou femme, mais est plutôt un sentiment personnel qui concerne sa propre identité. En effet, cette identité de genre décrit une personne qui se

représente son genre à l'extérieur des catégories de genre binaire homme/femme (Ross 2018, viii; Frohard-Dourlent et al. 2017, 2), remettant en question, par sa simple identification personnelle, l'idée qu'il n'y aurait que deux genres possibles et que tout individu est l'un des deux (Ross 2018, viii). Le terme peut, entre autres, désigner un individu qui ne s'identifie ni comme un homme, ni comme une femme, mais aussi une personne qui se représente son genre comme faisant partie des deux pôles binaires à la fois (Dubuc 2017, 10). On décrit donc la personne non-binaire, pour laquelle le terme « *genderqueer* » est régulièrement utilisé comme synonyme dans les écrits académiques, comme quelqu'un ayant une identité de genre qui ne se situe pas dans le système de genre binaire et qui se retrouve dans une fluidité du genre qui n'est pas limitative (Otis 2016, 5). De plus, l'identité non-binaire est décrite comme un terme parapluie, indiquant qu'il est possible de définir avec plus de précision son identité, et ce, de différentes façons. En effet, plusieurs termes désignant diverses représentations d'une identité de genre hors de la binarité peuvent être utilisés pour décrire plus spécifiquement la réalité personnelle de l'individu (Dubuc 2017, 10; Frohard-Dourlent et al. 2017, 2). Certaines personnes pourraient, par exemple, utiliser le qualificatif « bigenre » pour désigner une identité incluant l'expérience de deux genres ou encore celui de « genre fluide » lorsqu'elles décrivent une identité qui fluctue ou change (Mardell 2016).

Souvent désignée comme une sous-catégorie des identités trans, la non-binarité de genre n'implique toutefois pas nécessairement une identification à la transidentité par la personne se reconnaissant dans le terme non-binaire au niveau de sa représentation de son genre. En effet, ce n'est pas toutes les personnes s'identifiant non-binaires qui s'identifient aussi comme trans, au même titre que tous les individus trans ne s'identifient pas comme non-binaires (Frohard-Dourlent et al. 2017, 3). En fait, la transidentité et la non-binarité de genre ont simplement en commun de correspondre à une absence relative d'identification au sexe/genre attribué à la naissance et d'être généralement liées à un désir de changement en rapport à cela (Ross 2018). Bien que toute personne non-binaire ne s'identifie pas comme trans, la transidentité apparaît généralement comme un terme parapluie faisant référence à tout individu dont l'identité de genre ne correspond pas au sexe/genre qui lui a été assigné à la naissance (Frohard-Dourlent et al. 2017, 2; Ross 2018, ix). Au sein de cette

catégorie, on retrouve plusieurs identités et étiquettes de genre, comme celles de *genderqueer*, transgenre, non-binaire ou transsexuel.le (Ross 2018, ix). Ainsi, bien que, de façon théorique, la non-binarité de genre soit, en quelque sorte, une sous-catégorie de la transidentité, l'identification personnelle de l'individu peut aussi échapper à cette catégorisation.

La proportion de personnes trans et non-binaires dans une société donnée, selon notre synthèse des différentes études sur le sujet, est complexe à établir, ces dernières exposant des résultats variables. En effet, on y mentionne que la proportion des adolescent.e.s s'identifiant comme transgenres varie entre moins de 1 % à 4 % en fonction des recherches (Frohard-Dourlent et al. 2017, 4). À l'intérieur de la population trans, plusieurs résultats sont rapportés par différents auteurs concernant la proportion de personnes s'identifiant comme non-binaires. Une étude américaine rapporte, par exemple, que 20 % des personnes trans s'identifient de façon alternative à un pôle ou à un autre du système de genre binaire en décrivant leur identité comme variant d'un pôle à l'autre, et que 13 % ne se reconnaissent ni comme « male/man », ni comme « female/woman ». Donc, au total 33 % de l'échantillon ne s'identifie pas à un des pôles binaires de façon permanente (Harrison, Grant, et Herman 2012, 14). Dans une autre recherche, réalisée en Écosse, seulement 65 % de la population trans échantillonnée s'identifie à une identité binaire. Plus spécifiquement, 15 % des individus mentionnent avoir une identité non-binaire fluide ou variable, 8 % une identité constante et non-binaire. Enfin, 6 % affirment être « pas certain.e », 3 % s'identifient comme « autre » et 3 % indiquent ne pas posséder d'identité de genre (McNeil et al. 2012, 13). De plus, deux études tentent de mesurer la proportion des individus présentant une ambivalence de genre dans la population en général. La première, réalisée aux Pays-Bas, conclut que 4,6 % des personnes AMAB et 3,2 % des personnes AFAB présentent cette ambivalence (Kuyper et Wijzen 2014). Une deuxième recherche, conduite en Belgique, expose que 1,8 % des individus AMAB et 4,1 % des individus AFAB possèdent une ambivalence de genre (Van et al. 2015). Une autre étude mentionne que 5 % des jeunes LGBTQ s'identifient en dehors des catégories « male » et « female » (METRO 2016, B:3; C. Richards, Bouman, et Barker 2017b, 5-6; C. Richards et al. 2016, 96). Sans être exhaustive, cette synthèse suggère une absence de consensus sur la proportion de

personnes s'identifiant comme non-binaires, probablement car cette population, en constant changement, serait presque impossible à mesurer avec précision (C. Richards, Bouman, et Barker 2017b, 6). Finalement, aucune étude ayant comme objectif de déterminer la proportion des individus non-binaires n'a pu être trouvée en contexte québécois ou canadien.

Comme le soulignent Richards et ses collègues, la non-binarité de genre, malgré sa marginalisation et son invisibilisation actuelles, est en fait présente à travers les époques et les différentes cultures (C. Richards et al. 2016, 96). Ces auteurs rapportent en effet que la binarité de genre n'a pas toujours été considérée comme le système de genre dominant à travers l'histoire. Ce système de sexe/genre et de normes binaires découlerait plutôt du processus de colonisation imposé aux cultures autochtones et l'imposition d'une vision occidentale du genre, ce qui aurait construit une certaine hostilité envers les corps présentant une ambivalence de sexe ou de genre (Frohard-Dourlent et al. 2017, 2). Le terme « non-binaire » est toutefois plus récent, ayant émergé dans les dernières années et celui-ci serait, en outre, principalement utilisé en Amérique du Nord (Frohard-Dourlent et al. 2017, 2)⁷.

1.3. La non-binarité au sein du système de genre binaire

Les personnes de genre non-binaire évoluent donc dans un système prônant la binarité de genre, leur identité revendiquée n'étant généralement ni reconnue, ni comprise. Par cela, les personnes non-binaires seraient soumises à la cisnormativité, qui peut être comprise en tant que « préjugé social ou culturel au sein duquel la norme est d'être cisgenre⁸ » (Frappier 2018, 1) ou une vision du genre dans laquelle les corps cisgenres auraient été naturalisés et privilégiés à travers l'histoire (Frohard-Dourlent et al. 2017, 3). Enriquez décrit aussi la

⁷ Pour plus d'informations sur l'historicité et les variations culturelles des identités non-binaires, voir le chapitre « *History and Cultural Diversity* » dans le livre « *Genderqueer and non-binary genders* » (Vincent et Manzano 2017).

⁸ Le terme cisgenre décrit une personne dont l'identité de genre se retrouve en adéquation avec son sexe assigné à la naissance qui y correspond dans le système de genre binaire (Vincent et Manzano 2017, 26; Cloutier 2018, 96-98).

cisnormativité comme une vision qui « modèlerait les politiques et les pratiques des individus et des institutions, de manière à rejeter l'existence ou la visibilité des personnes trans » (Enriquez 2013, 183). À l'intérieur de cette norme, « on présuppose [que] les identités non-cisgenres sont sous représentées et dévalorisées » (Frappier 2018, 1), que les personnes trans et non-binaires seraient inférieures ou anormales (Frohard-Dourlent et al. 2017, 3). Découlant de la cisnormativité du système de genre binaire, on retrouve la transphobie, que l'on peut qualifier comme une aversion, une attitude négative, un malaise et/ou de l'hostilité (Frappier 2018, 32; Enriquez 2013, 182; Cloutier 2018, 93-95) se manifestant à travers des rapports interindividuels. Celle-ci peut mener à l'exclusion ou à la réduction des opportunités et des difficultés en lien à la santé ou même à la vie pour les personnes trans (Enriquez 2013, 182). Elle découlerait de préjugés envers la population trans et marquerait l'expérience de tout individu qui ne se conforme pas aux normes de genre établies (Frappier 2018, 32).

Cette identité évolue en outre dans un contexte social où les quelques modèles trans visibles dans les médias effectuent généralement une transition médicale et binaire (FtM⁹ ou MtF¹⁰) (Nicolazzo 2016, 1175; Vincent et Manzano 2017, 12), invisibilisant par le fait même les individus n'effectuant pas de transition médicale ou pour qui la transition ne s'ancre pas dans la binarité. On pourrait aussi voir cela, entre autres, par une plus grande part de la recherche sur les transidentités se concentrant sur les individus cherchant à effectuer une transition binaire (Frohard-Dourlent et al. 2017, 3).

Dans une société où elle est mise de côté, la personne de genre non-binaire peut aussi se voir confrontée à la transnormativité, particulièrement par la relation entre la médicalisation du corps trans et le système de genre binaire. En effet, l'interaction entre cette vision normative et binaire du sexe/genre et le monde médical affecterait les personnes trans, qui seraient soumises aux standards de régulation médicaux apposés sur le corps trans (Johnson 2016, 466). La transnormativité suggère effectivement que toute transition doit être effectuée d'un pôle binaire à un autre, reposant sur la prémisse,

⁹ « FtM » réfère à « Female-to-Male » décrivant une transition binaire de femme à homme (Frappier 2018, 24).

¹⁰ « MtF » réfère à « Male-to-Female » décrivant une transition binaire d'homme à femme (Frappier 2018, 24; Ross 2014).

précédemment déconstruite, que le sexe et le genre sont dichotomiques, naturels et immuables (Nicolazzo 2016, 1176).

Toutefois, autant les aspects médicaux, légaux que sociaux sont rapportés comme étant structurés par la pensée transnormative, cette dernière venant réguler et structurer de façon normative les interactions présentes dans toutes les sphères du social. Elle viendrait à la fois permettre une certaine émancipation¹¹, mais aussi contraindre les personnes ayant une identité trans. Une partie des identifications, des caractéristiques et des comportements serait, en effet, déclarée comme légitime et serait encouragée lorsqu'il y a adhésion au modèle binaire, tandis qu'on voit plutôt une marginalisation, une subordination ou une invisibilisation dans le cas contraire. Dans ce contexte, l'identification à l'identité de genre non-binaire, montrant un rejet du système de genre binaire ainsi qu'une absence d'adhésion au processus de transition médicale binaire, mènerait donc à la marginalisation ou l'invisibilisation. Cette identité est alors aussi soumise à une délégitimation dans l'interaction, autant en relation avec les personnes trans que cis, tout comme avec les institutions (Johnson 2016, 466-67).

La non-binarité de genre, mettant en question le système de genre binaire, serait donc considérée comme une forme de déviance se manifestant à travers la transgression de normes, qui sont ici représentées par les attentes binaires de genre, construites socialement (Becker 1985, 32). La déviance apparaît alors comme le produit de la réaction des autres face au phénomène et non intrinsèquement dans le fait lui-même. Cela doit nous conduire à interroger les processus de socialisation d'une forme de normalité qui ne suppose rien de ce qui serait normal dans l'absolu (Nicolazzo 2016, 1173). Becker explique ainsi qu'il considère « la déviance comme le produit d'une transaction effectuée entre un groupe social et un individu qui, aux yeux du groupe, a transgressé une norme » (Becker 1985, 33) et que « le caractère déviant ou non d'un acte dépend donc de la manière dont les autres réagissent » (Becker 1985, 35). La non-binarité de genre se révèle donc comme déviate, marginale ou hors-norme dans un contexte où les réactions sociales la renvoie à une

¹¹ Traduction libre du terme anglais « *empowerment* ».

transgression de la cisnormativité, de la transnormativité et, plus généralement, du système de genre binaire.

Les normes sociales étant en outre établies par certains groupes sociaux spécifiques, elles peuvent varier selon diverses formes de rapports sociaux différenciés, que l'on pense aux rapports de classe ou de « race », conduisant à la construction de plusieurs systèmes de normes qui diffèrent les uns des autres. Ainsi, différents groupes peuvent se retrouver en désaccord, ayant des perspectives divergentes sur le caractère déviant ou non d'un acte (Becker 1985, 38-39), s'appliquant à la non-binarité de genre, créant donc une hiérarchie sociale.

Tandis que certaines personnes acceptent l'identification à la non-binarité sans questionner celle-ci, d'autres ne cherchant pas à comprendre ce qu'elle implique, la rejette dans son entièreté (Boddington 2016, 44). Par exemple, Boddington rapporte que les participant.e.s de son étude, qui s'identifient toustes¹² comme non-binaires, ont été confronté.e.s à certains individus ne comprenant pas exactement les différences entre les concepts de sexe, de genre, d'orientation sexuelle/romantique, d'expression de genre et d'identité de genre. Ce manque de compréhension fait écho à un manque de considération et de conscience des individus pouvant s'identifier à l'extérieur de la binarité de genre (Boddington 2016, 67).

Toutefois, le pouvoir politique, judiciaire et économique de certaines populations aurait la capacité de les avantager au niveau de l'imposition et de l'application de certaines normes sociales pouvant aller à l'encontre de la volonté d'autres groupes sociaux. En effet, Becker explique que « les groupes les plus capables de faire appliquer leurs normes sont ceux auxquels leur position sociale donne des armes et du pouvoir » et que c'est « cette relation qui explique les différences de degré dans la capacité des groupes ainsi distingués à établir des normes pour les autres » (Becker 1985, 41). Il est ainsi possible pour ces groupes de faire valoir leur vision du monde au dépend d'autres groupes moins puissants socialement. Donc, en plus d'avoir une influence sur la perception et la représentation que les individus ont d'eux et de leur genre, ainsi que sur la façon dont ceux-ci interagissent et agissent lors

¹² « Toustes » est un terme neutre qui est construit par la contraction de « tous » et « toutes ». Il fait partie d'une technique de neutralisation du langage par la rédaction bigenrée (Office québécois de la langue française 2018a).

de l'interaction sociale, le genre aurait une relation avec la distribution des ressources et du pouvoir au sein de la société (Frohard-Dourlent et al. 2017, 2).

Cette perspective indique donc que la marginalisation de l'identité de genre non-binaire découle d'une application de normes binaires par certains groupes sociaux majoritaires et/ou dominants prônant et renforçant le système de genre binaire. Un changement de paradigme du genre prenant en compte les identités non-binaires se devrait donc, dans cette optique, de passer à travers une certaine prise de pouvoir de groupes sociaux ayant une vision non-binaire du genre ou par une influence des groupes sociaux au pouvoir. L'activisme trans a alors, dans cette perspective, permis de mettre à l'épreuve la binarité de genre avant même les revendications actuelles par la population non-binaire. En effet, cela aurait rendu possible le fait de se représenter le genre sans le naturaliser et considérer les catégories femme/homme comme naturelles et immuables. Certain.e.s ont même exprimé ne pas vivre leur genre de façon binaire lors de ces revendications (Bear Bergman et Barker 2017, 32). L'activisme non-binaire s'est donc retrouvé à émerger à travers l'activisme trans, queer et bisexuel qui a forgé une voix à une représentation non-binaire du genre, par la déconstruction de la binarité sexe/genre/orientation¹³, et ce, depuis quelques décennies déjà (Bear Bergman et Barker 2017, 33).

Dans les dernières années, il serait maintenant possible d'observer un changement concret dans les normes de genre avec, par exemple, la modification du diagnostic présent dans le Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM). En effet, celui-ci adopte la dénomination « Dysphorie de genre » dans le DSM-5, dans un processus de dépathologisation relative de la transidentité, mais bien l'inconfort ou la souffrance qui peut l'accompagner, tout la rendant plus inclusive par son intégration de la pluralité de genres, donc de la non-binarité dans le genre (Mendes, Lagrange, et Condat 2016; Alessandrin 2014; Murjan et Bouman 2017, 128). De plus, l'Association américaine de psychologie a adopté, en 2008, une résolution rendant compte que les personnes trans et/ou

¹³ Par « orientation », nous faisons référence à l'orientation sexuelle/romantique. Son inclusion à cet endroit se rapporte à l'hétéronormativité présente au sein du système de genre binaire, c'est-à-dire une « infériorisation des sexualités non hétérosexuelles et des genres non conventionnels à travers les gestes et les discours du quotidien » (Bastien Charlebois 2011, 130).

faisant partie de la diversité de genre font régulièrement l'expérience de discrimination et de préjugés à leur égard (Frohard-Dourlent et al. 2017, 3).

Un autre exemple démontrant une certaine évolution ou une prise de parole de la population non-binaire au sein du monde social est la possibilité de s'identifier en dehors des deux catégories de genre binaire sur Facebook depuis 2014 (S. E. Richards 2014; Bear Bergman et Barker 2017, 32). On retrouve aussi sept pays, incluant la Nouvelle-Zélande, le Pakistan et l'Allemagne, acceptant un troisième genre sur les documents gouvernementaux, ainsi qu'une initiative proposant de remettre en question l'obligation des marqueurs de genre sur les passeports (Frohard-Dourlent et al. 2017, 3).

1.4. Présentation, expression et interaction

L'individu exprime généralement son identité de genre au travers des normes et des attentes de féminité et de masculinité¹⁴, associées respectivement aux pôles binaires de « femme » et d'« homme ». Toutefois, cette expression du genre peut varier et être fluide, donc ne pas nécessairement concorder avec cette dichotomie valorisée par le système de genre binaire (Dubuc 2017, 6). Elle est simplement la manifestation visible de l'identité de genre de l'individu, pouvant inclure l'habillement, la gestuelle, le comportement, la voix, le prénom, les pronoms, la coiffure ou d'autres facteurs qui peuvent généralement se comprendre à travers la féminité et la masculinité (Mardell 2016, 50; Ross 2018, viii).

Souvent, l'objectif derrière l'expression de genre est de communiquer aux autres la façon dont on veut être perçue, ainsi que de guider vers les termes à utiliser pour nous qualifier (Mardell 2016, 51), mais ce n'est pas toujours le cas. En effet, l'expression de genre des individus non-binaires, souvent pensée comme androgyne, serait toutefois plutôt diversifiée. Ces individus ont en fait diverses apparences et une relation différente à la masculinité et à la féminité et l'expression de leur genre découlerait de parcours individuels différents, rendant leur expression de genre unique et personnelle (Marie-Philippe Drouin

¹⁴ Dans ce mémoire féminité et masculinité sont utilisés en fonction des définitions traditionnelles de ce qu'est la féminité et la masculinité afin de faciliter l'explication de l'expression du genre, ainsi qu'en les utilisant de la même façon que ce qui a été relevé dans les entrevues.

et Lucile Crémier 2018). Celle-ci concerne donc, à la fois, le langage utilisé par la personne non-binaire, ainsi que l'expression du genre manifestée à travers le corps, dans une optique de présenter et de communiquer son genre de la façon qui la rend confortable.

D'une part, bien que le langage utilisé ne définisse pas la non-binarité de genre, celui-ci joue tout de même un rôle dans la façon dont une personne se présentera lors de l'interaction et comment l'autre la percevra. Les mots servent à communiquer son genre à l'autre, donc sont une façon de présenter cet aspect de soi. Ceux-ci permettent aussi à l'individu d'exprimer son ressenti psychologique, émotionnel et corporel, que celui-ci soit en concordance avec l'identité de genre ou non. Le vocabulaire utilisé pour se désigner ferait ainsi partie intégrante de la manière dont la personne se conçoit ainsi que la manière dont elle inscrit son corps dans le social et la culture. On entre alors en contact avec les autres par les mots, mais ces derniers participeraient également à notre compréhension de soi (Marie-Philippe Drouin et Lucile Crémier 2018).

La langue française ne possède toutefois pas tous les termes qui seraient utiles pour décrire un genre qui n'est pas binaire. En effet, beaucoup de mots et d'idiomes sont genrés selon une perspective binaire, soit au masculin, soit au féminin, rendant plus complexe pour un individu non-binaire de communiquer son identité et se décrire dans un langage non genré (Marie-Philippe Drouin et Lucile Crémier 2018). Pour contourner cette difficulté, plusieurs personnes non-binaires font l'usage de certains termes anglophones, afin d'aborder plus clairement leur identité de genre ou décrire leur réalité au quotidien, ceux-ci leur permettant de combler les manques de la langue française. Certains mots comme le terme « *they* », maintenant officiellement accepté comme pronom neutre en anglais, ou encore le terme « *queer* », derrière lequel se trouve une historicité de luttes politiques et sociales pour l'acquisition de droits, ne trouveraient de fait pas leur équivalent en français (Marie-Philippe Drouin et Lucile Crémier 2018).

Les langues sont cependant des moyens de communication socialement construits et pourraient se modifier à travers les contextes sociaux et à travers l'histoire. C'est pour cette raison qu'afin de visibiliser et de pouvoir nommer la non-binarité, plusieurs termes, tel le pronom neutre « *iel* », sont progressivement suggérés pour donner sens à cette identité à

travers la langue française (Marie-Philippe Drouin et Lucile Crémier 2018). Par cela, la possibilité pour les individus non-binaires de se décrire complètement en français, la langue la plus couramment parlée au Québec, devient plus accessible et envisageable.

D'autre part, dans la littérature, nous ne trouvons aucune relation directe entre une apparence, une présentation ou une mise en acte particulière du corps et l'identification à la non-binarité de genre. Toutefois, la matérialité du corps et sa présentation semblent tout de même jouer un rôle important dans la façon dont l'individu communiquera avec le monde. Le corps et la façon dont il est présenté sont en effet rapportés comme étant très importants dans la formation de l'identité individuelle, ainsi que dans la perception que les autres auront de soi (Rubin 2003, 11). Par conséquent, le fait de structurer la présentation du corps de façon à ce que celui-ci soit en accord avec nos besoins d'expression devient un aspect pertinent à prendre en compte dans l'interaction, puisque, comme mentionné, celui-ci prend une place essentielle dans la formation identitaire (Ross 2018, 18). Cet aspect peut donc nous guider vers un questionnement sur le degré d'influence de la perception de l'autre dans la formation et la construction de l'identité d'un individu, soit de l'impact de la validation externe en rapport à celle de la motivation interne (Seeber 2013).

Le corps, la façon dont celui-ci est présenté et travaillé, ainsi que sa mise en acte, sont décrits comme la base de notre inclusion dans le monde social. En effet, Heyes décrit le corps comme le médium par lequel l'individu est en relation avec le monde et qu'il est reconnu comme un sujet à part entière par les autres. C'est pour cette raison que celui-ci serait central à l'expérience que l'on a du social (Heyes 2007, 17). Par cela, l'autrice explique que ce qui est montré aux autres de notre corps, sa présentation, ainsi que la manière dont celui-ci est mis en acte, vient réguler la façon dont on entrera en contact avec le monde. Il y aurait aussi un impact sur la façon dont notre interlocuteur.trice nous percevra, régulant la réponse qu'on recevra d'elle ou de lui, influençant notre vision des autres et du social, concordant avec la perspective interactionniste (Heyes 2007, 17).

Cela peut, par exemple, se manifester par la catégorisation automatique d'une personne ayant un corps, une expression et une mise en acte féminine comme « femme » dans une structure sociale dont les normes adhèrent au système de genre binaire, indépendamment

de son identification. On peut en effet retrouver chez certaines personnes non-binaires, une expression de leur genre par leur corps qui ne correspond pas à l'androgynie attendue de cette population, mais qui serait plutôt qualifiée de fluide (Marie-Philippe Drouin et Lucile Crémier 2018). Dans cette situation, l'expression du genre est plutôt variable en fonction du ressenti, des sentiments et des désirs du moment. Une personne bigenre, par exemple, peut se présenter de façon plus féminine une journée et le lendemain se présenter de manière masculine, suivant le sentiment intrinsèque de son genre qui varie. Cependant, les jours où cette expression se retrouve en concordance avec le sexe attribué à la naissance, l'individu peut toujours se qualifier comme non-binaire dans le genre (Marie-Philippe Drouin et Lucile Crémier 2018). De plus, il est aussi possible pour un individu d'exprimer son genre en concordance avec son sexe assigné à la naissance selon les normes de genre binaires, mais tout de même s'identifier comme non-binaire (Marie-Philippe Drouin et Lucile Crémier 2018).

Pour négocier notre parcours dans le monde social, nous aurions alors besoin d'avoir une certaine compréhension de celui-ci, pour rendre notre vie socialement intelligible. Cette négociation implique une intériorisation des symboles culturels et des pratiques, ainsi qu'une connaissance des normes de l'action et des mouvements du corps (Heyes 2007, 18) correspondant aux normes du système de genre binaire. Le corps, par son interaction avec le culturel, vient donc nous rendre compréhensibles dans le monde social, ainsi que nous permettre d'être reconnus dans la relation avec l'autre.

Sous une influence des rapports sociaux et de la culture, le corps serait le support physique et matériel par lequel se manifestent les représentations sociales (Memmi, Guillo, et Martin 2009, 14). N'étant pas seulement biologique, celui-ci serait modelé par les normes sociales et culturelles (Memmi, Guillo, et Martin 2009, 15; Fausto-Sterling, Bouillot, et Bonis 2012, 23). Par cela, nous comprenons qu'à travers les normes de comportements, de pratiques et d'apparence, on retrouve l'influence du contexte social, ainsi que des symboles sociaux, des idéaux-type et des rapports de pouvoir qui s'y rattachent, que l'individu adhère à celles-ci ou les rejette. En effet, par l'introduction d'un lien entre la théorie foucauldienne et la mise en acte du corps, Heyes met de l'avant la relation qui existe entre les normes et les représentations sociales, le corps, ainsi que les rapports sociaux de domination. Le pouvoir

structurel qui, au travers de la normalisation de la présentation du corps dans l'interaction sociale, favoriserait le contrôle social et une pression d'adhérer à la structure déjà établie (Heyes 2007), donc au système de genre binaire. On peut donc en déduire une pression à l'homogénéité, une certaine voie déjà tracée, où le maintien de l'ordre social et du statu quo, représentés par la binarité de genre, est préconisé. Finalement, à travers ce pouvoir structurel, les normes sociales deviennent donc gestionnaires de la reconnaissance et potentiellement même de l'humanisation des individus, ce qui aurait un impact sur la viabilité de leur existence au quotidien (Butler 2004b). Cette proposition peut être rapportée à la stigmatisation et la discrimination découlant de la subversion du genre par l'identification à la non-binarité expliquée dans la littérature sur cette population.

1.5. Relation au corps et transitions

Lorsque l'expression de genre de la personne non-binaire ne correspond pas à la représentation que celle-ci a d'elle-même et lui cause un inconfort, il est possible pour elle de procéder à des changements au niveau de plusieurs aspects. En effet, se rapportant au diagnostic psychologique du même nom, cet inconfort est expliqué en termes de « dysphorie de genre ». Cette dernière consiste en une détresse découlant d'une discordance du corps physique, de l'expression et/ou du sexe assigné avec l'expérience de l'identité de genre (Alessandrin 2014; American Psychiatric Association 2013, 215; Mardell 2016). À l'opposé, « l'euphorie de genre », concept encore très peu utilisé dans les écrits scientifiques et académiques, est décrite comme le confort, voire le bonheur, ressenti par une personne lorsque son genre est affirmé (Mardell 2016).

Pour diminuer la dysphorie et ressentir plutôt de l'euphorie, les individus trans et non-binaires effectuent généralement un ou plusieurs types de transitions afin de faire concorder l'expression de leur genre avec leur identité de genre. La transition correspond au de fait « processus par lequel une personne privilégie le genre auquel elle s'identifie subjectivement par rapport au genre assigné [et] implique de multiples changements sur les plans psychologiques, médical, juridique et social, et ce, dans plusieurs sphères de la

vie » (Parenteau 2016, 2). Elle correspondrait donc à un « processus complexe à plusieurs phases qui peut s'étirer sur des années, le temps nécessaire pour harmoniser l'anatomie [et/ou] l'expression de genre de la personne transgenre à son identité de genre » (Veltman et Chaimowitz 2014). En plus d'être un processus visant au bien-être personnel, la transition implique aussi un objectif de reconnaissance sociale de l'identité de genre (Parenteau 2016, 5).

Se divisant en plusieurs types, la transition peut concerner le domaine médical, la sphère légale, ainsi que l'aspect social (Frappier 2018; Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec 2018). D'abord, la transition médicale, aussi qualifiée de corporelle, inclut les bloqueurs de puberté, l'hormonothérapie et les chirurgies de confirmation de genre modifiant le corps de façon permanente, comme, par exemple, « la mastectomie, la féminisation faciale, l'augmentation mammaire, l'hystérectomie, la vaginoplastie [et] la phalloplastie » (Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec 2018)¹⁵. Celle-ci peut aussi inclure d'autres modifications corporelles comme les tatouages et les perçages (Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec 2018).

De son côté, la transition légale concerne le changement du prénom et du genre sur les documents d'identités officiels, un processus considéré comme long et complexe, tout en pouvant représenter une somme importante (Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec 2018). Toutefois, il n'est plus nécessaire, depuis 2015, d'avoir effectué l'opération de réassignation sexuelle, des chirurgies ou avoir entrepris l'hormonothérapie afin d'entreprendre les démarches pour changer légalement de mention de sexe et de prénom à l'état civil au Québec, offrant plus de possibilités aux individus trans et non-binaires (Chiasson-Levesque 2019, 5; 7)¹⁶.

¹⁵ Pour plus de détails sur les chirurgies de confirmation de genre, voir « *Part III Bodies* » dans le livre « *Genderqueer and Non-Binary Genders* » (C. Richards, Bouman, et Barker 2017a).

¹⁶ Pour plus d'information sur le processus de transition légal au Québec, voir le texte « *La contestation des politiques de changement d'identité de genre par les militantes et militants trans québécois* » par (Enriquez 2013) et le « *Guide de transition légale* » du (Groupe d'action trans de l'Université de Sherbrooke 2019).

La transition sociale, quant à elle, est décrite comme « un changement dans l’affirmation de l’identité de genre d’une personne en relation avec les autres » (Frappier 2018, 61) et implique les aspects qui ne sont ni légaux, ni médicaux. Ce type de transition peut inclure une modification du prénom et des pronoms au quotidien, et concerner, entre autres, l’habillement, la coupe de cheveux et le port du *binder*¹⁷ (Frappier 2018, 61; Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec 2018).

Le processus de transition binaire et médical est toutefois plus souvent abordé dans la recherche qu’une transition non-binaire ou uniquement sociale. Cette première étant en concordance avec les attentes sociales de ce qu’est une transition, cela peut mener à une valorisation d’une la transition normative et à élider ainsi la diversité des expériences trans. Cette vision du processus participe donc à l’invisibilisation des individus n’effectuant pas leur transition dans une visée normative et binaire, ainsi que des personnes faisant l’expérience de leur genre de façon non-binaire (Frohard-Dourlent et al. 2017, 3).

De plus, le soutien social¹⁸ semble avoir un impact important dans le processus de transition de la personne trans, surtout lorsque cette dernière se retrouve dans une situation avec peu de ressources (Schrock, Holden, et Reid 2004; Cohen 2004; Parenteau 2016, 29). En effet, elle aurait besoin d’accéder à certaines ressources qui faciliteraient sa transition, ainsi que son adaptation aux changements physiques et psychologiques qui y sont reliés (Dargie et al. 2014; Parenteau 2016, 29; Dargie et al. 2014, 71). Le soutien informationnel¹⁹ et instrumental²⁰ se révèle donc important dans l’accès à, par exemple, des documents d’identification ou à des renseignements sur les procédures bureaucratiques nécessaires à certaines transitions (Davey et al. 2014; Parenteau 2016, 29). L’obtention de support social, même s’il ne s’agit que d’une seule personne, aiderait déjà grandement la personne trans, celui-ci permettant de briser l’isolement et octroyant la possibilité de garder contact avec

¹⁷ Les « binders » sont des « vêtements de compression de la poitrine » (Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec 2018) servant à faire paraître celle-ci comme plus aplatie.

¹⁸ Le soutien social sera plus amplement expliqué dans la section « Cadre conceptuel » de ce mémoire.

¹⁹ Comme décrit dans la section « Cadre conceptuel », le soutien informationnel réfère aux informations et aux renseignements donnés en situation de stress ou afin de porter assistance (Hinson et al. 1997, 97; Parenteau 2016, 27).

²⁰ Comme décrit dans la section « Cadre conceptuel », le soutien instrumental représente une aide tangible, comme par les biens et les services (Hinson et al. 1997, 97; Parenteau 2016, 27).

quelqu'un au cours de la période de transition (Schrock, Holden, et Reid 2004; Parenteau 2016, 29). Le processus de transition demande donc, idéalement, de bonnes habiletés interpersonnelles afin d'affronter les changements pouvant survenir durant celle-ci (Parenteau 2016, 29). Toutefois, les groupes de soutien destinés aux personnes trans peuvent permettre à ces dernières d'avoir accès à certaines ressources, tout en y obtenant du support (Schrock, Holden, et Reid 2004; Parenteau 2016, 29).

1.6. Groupes sociaux, soutien et sociabilités

D'abord, la littérature que nous avons trouvée concernant la reconnaissance dans l'environnement familial envers l'identité ou l'expression de genre des personnes trans ou non-binaires concerne presque seulement les enfants et les adolescent.e.s. Les recherches synthétisées dans cette section concernent donc une population mineure, mais peuvent tout de même contribuer à comprendre la réalité d'individus adultes.

Une grande proportion des parents dont l'enfant fait l'expérience d'une variation dans l'expression de son genre acceptent cet aspect de leur enfant, mais sont aussi généralement inquiets pour le bien-être de ce dernier, ainsi qu'incertains sur la façon de faire face à cette situation (Malpas et Bosman 2014, 140). Pour les jeunes trans et non-binaires, le processus vers l'acceptation familiale peut se révéler plutôt long et complexe, ainsi que débiter par « une période de choc » ou une certaine difficulté à s'adapter à la nouvelle de la part des parents suite au dévoilement (Pullen Sansfaçon 2015, 98). En effet, être parent d'un enfant transgenre est rapporté comme demandant un certain ajustement, un travail personnel, suite à l'annonce de l'identité de genre, ainsi que l'apprentissage de ce qu'implique le fait de ne pas être cisgenre (Frappier 2018, 137).

Il semble qu'il peut aussi être complexe pour certains parents, malgré une acceptation et un soutien au niveau de la transidentité et de sa transition, d'envisager que leur enfant soit non-binaire ou que son identité de genre soit ambiguë. En effet, une partie d'entre eux aurait de la difficulté à se détacher de ce qu'on peut qualifier de parentalité neutre face à leur enfant (Frappier 2018, 137). Il peut effectivement être plus difficile pour un parent

d'accepter une expression qui, par exemple, varie entre la féminité et la masculinité en comparaison avec celle qui ne correspond qu'à un des deux pôles binaires. Ne leur offrant pas de « cadre clair afin de penser cette identité nouvelle » (Frappier 2018, 137), la non-binarité serait donc plus floue et ne serait pas associée avec une représentation, des repères, un processus de transition ou un certain parcours social préalablement établi. La représentation de la transidentité reste donc bien souvent binaire pour plusieurs parents même si ceux-ci acceptent que leur enfant ne soit pas cisgenre.

Une partie des parents rapporte aussi avoir de la difficulté à ce que leur enfant exprime une identité non-binaire ou ambiguë dans un contexte d'interaction sociale, ne voulant pas que cela occasionne des difficultés d'intégration sociale. N'ayant pas personnellement de problème à accepter ou soutenir leur enfant, certains parents ont toutefois une crainte que celui-ci rencontre des difficultés au niveau de l'acceptation, de la reconnaissance et du soutien de son identité et/ou de son expression (Frappier 2018, 138).

Dans certains cas, les parents éprouvent des difficultés à accepter leur enfant lorsque celui-ci diverge des attentes de genre intégrées à leurs croyances personnelles ou aux valeurs de la communauté dans laquelle ils évoluent (Malpas et Bosman 2014, 141). Cela peut aussi mener à des conflits à l'intérieur de la sphère familiale, entre le parent et son enfant ou entre les parents (Pullen Sansfaçon 2015, 98; Alessandrin 2014, 42; Malpas et Bosman 2014, 141). Parfois, les parents peuvent avoir une réaction extrêmement négative à la non-conformité de genre de leur enfant, pouvant avoir des conséquences nuisibles pour l'enfant trans, voire causer une rupture relationnelle entre le parent et son enfant (Malpas et Bosman 2014, 141). La valorisation de la binarité de genre et de la pensée cisnormative se répercute dès lors dans l'environnement familial, dans l'optique où les individus dysphoriques obtiendraient moins de soutien social en comparaison avec celui reçu par leurs sœurs et frères. Le rejet familial n'est, en fait, pas rare, et est particulièrement visible au moment du dévoilement de l'identité de genre, ce qu'on qualifie aussi de *coming out* (Davey et al. 2014, 2977).

Finalement, le soutien social, qu'il soit manifesté dans un contexte privé ou public serait, de toute façon, central au bien-être des jeunes trans. On explique que, chez ces derniers, le niveau de détresse psychologique se révèle à être moins élevé que pour ceux qui ne

bénéficient pas du soutien de la part de leurs parents. De plus, lorsqu'ils vivent dans une famille offrant un soutien parental fort, les jeunes trans ont tendance à avoir une bonne estime de soi, une meilleure santé mentale, ainsi qu'un taux d'idéation suicidaire considérablement plus bas (Pullen Sansfaçon 2015, 97).

En comparant les relations familiales avec les relations amicales et amoureuses, il a été observé que les premières se révèlent comme plus complexes. En effet, les pairs et les adultes ne faisant pas partie de la famille des jeunes LGBT leur octroient généralement plus de support que les membres de leur famille (Munoz-Plaza, Quinn, et Rounds 2002, 55). La famille du jeune trans, identifiant la personne depuis plus longtemps à son sexe assigné à la naissance que les personnes avec qui il entretient d'autres types de relations, pourrait trouver l'ajustement et le fait de donner du soutien plus difficile. Les parents peuvent particulièrement sentir une certaine responsabilité envers la dysphorie de genre ressentie par leur enfant, aspect pouvant rendre plus difficile pour eux d'être dans un état d'esprit de support absolu. On pourrait alors s'attendre à ce que les relations amicales et amoureuses, aussi appelées famille choisie, soient sélectionnées sur la base d'une perception d'amour et/ou de support, menant à un plus haut niveau d'acceptation (Davey et al. 2014, 2982).

En effet, les jeunes LGBT mentionnent que leurs ami.e.s sont les individus sur lesquels leur soutien émotionnel repose parmi les membres de leur réseau, pouvant plus facilement discuter de leurs problématiques dans ces relations, passer du temps de qualité, tout en pouvant compter sur ces personnes dans un moment de crise (Munoz-Plaza, Quinn, et Rounds 2002, 55). Ces amitiés seraient aussi considérées comme encore plus importantes dans des périodes de changement, comme lors d'un processus de transition, tout en permettant de protéger une population avec une identité non-normative du rejet ou d'un isolement (Galupo et al. 2014, 194).

Les amitiés avec des individus ne faisant pas partie de la communauté LGBT peuvent aussi se révéler avoir un impact différent pour les personnes trans que leurs relations avec d'autres gens trans. En effet, avoir des ami.e.s cisgenres et hétérosexuel.le.s peut, entre autres, aider à se normaliser et à avoir des interactions et des perspectives plus diversifiées

(Galupo et al. 2014, 200). Ce type d'amitié permettrait aussi aux personnes LGBT de se sentir plus en sécurité en public, pouvant plus facilement se mélanger aux autres et passer inaperçu.e.s (Galupo et al. 2014, 202). Par contre, ces ami.e.s ne sont pas toujours informé.e.s ou sensibilisé.e.s aux réalités trans et ne partagent pas les expériences quotidiennes de la transidentité, ne comprenant pas donc complètement cette réalité (Galupo et al. 2014, 203).

D'un autre côté, les relations d'amitié avec d'autres personnes trans auraient, elles aussi, certains bénéfices et inconvénients. Celles-ci sont rapportées comme permettant une compréhension par l'autre de l'expérience de non-normativité qui est partagée, ainsi qu'une connaissance des diverses problématiques liées au genre et à la question des privilèges, rendant le fait de discuter de la transidentité plus évidente. D'ailleurs, ce genre de relations, en plus de pouvoir offrir du soutien par le partage de différentes ressources et de divers conseils, procurerait un sentiment de communauté. Ce groupe d'ami.e.s permet aussi plus de confort à être soi dans le monde social, ces derniers faisant preuve d'ouverture d'esprit et ne les jugeant pas (Galupo et al. 2014, 205). Toutefois, les amitiés avec d'autres personnes trans peuvent aussi mener à ce que la transidentité prédomine sur tout autre sujet de conversation, prenant trop de place dans la relation selon certains individus. De plus, Galupo indique y retrouver plus de négativité et d'instabilité émotionnelle que dans les amitiés avec des individus cisgenres (Galupo et al. 2014, 206), les ami.e.s trans ressentant plus de stress et de sentiments dépressifs, ce qui peut activer ses propres sentiments négatifs en lien avec ces problématiques (Galupo et al. 2014, 208).

Finalement, le soutien des ami.e.s ainsi que de la famille peut se révéler important en relation au dévoilement de la transidentité en milieu de travail. En effet, cet appui peut avoir comme impact, pour une bonne partie des personnes trans, de faciliter et d'encourager la prise de décision d'entamer leur processus de transition ouvertement en milieu de travail (Parenteau 2016, 64). Le milieu de travail se révèle en fait être une des sphères de la vie sociale où la personne trans sera la plus touchée par des inégalités et de la discrimination. En effet, suite à de l'intimidation et du harcèlement, le quart des individus trans se sont sentis poussés à changer leur emploi. De plus, 10 % des personnes trans indiquent avoir fait l'expérience de violence verbale et 6 % expliquent avoir été victimes d'agressions

physiques au travail (Whittle et al. 2007, 15). Dans ce milieu relationnel important au quotidien, les personnes trans vivent donc beaucoup de discrimination et de stigmatisation (Parenteau 2016, 5; Dargie et al. 2014, 71), ainsi que du harcèlement et de la violence (Parenteau 2016, 71; Whittle et al. 2007, 23).

Une étude concernant les expériences d'inégalité et de discrimination de la population trans rapporte que 42 % des individus ne vivant pas en adéquation avec le genre qui les rend à l'aise se retrouvent dans cette situation due à une crainte que cela menace leur statut professionnel (Whittle et al. 2007, 15; Parenteau 2016, 13). De plus, le fait de dévoiler son identité non-binaire en milieu de travail a des effets négatifs sur l'acquisition d'une promotion (Davidson 2016, 10) et les individus non-binaires racisés sont soumis à une situation plus difficile dans le domaine professionnel, surtout ceux d'origine afro-américaine (Davidson 2016, 10).

De façon générale, le soutien social est l'un des aspects essentiels influençant le bien-être des jeunes trans et/ou non-binaires. En fait, un manque de support est souvent associé, pour les personnes trans, à un sentiment d'insécurité et d'inconfort en contexte social (Nemoto, Bödeker, et Iwamoto 2011; Parenteau 2016, 28-29). On soulève que les personnes rapportant de la dysphorie de genre perçoivent un niveau de soutien social significativement moindre que les gens ne ressentant pas ce type de sentiment par rapport à leur genre (Davey et al. 2014, 2982). Certains résultats rapportent en effet que les personnes cisgenres lesbiennes, gais et bisexuelles (LGB) recevraient significativement plus de soutien que les personnes trans, prenant en compte la famille, les ami.e.s et l'entourage plus général (Davey et al. 2014; Parenteau 2016, 29). Il y aurait donc moins de soutien chez les personnes qui ressentent de la dysphorie de genre que chez les gens qui n'en ont pas (Davey et al. 2014, 2977). De plus, la stigmatisation dirigée vers l'identité trans viendrait perturber l'habileté à former et maintenir les liens sociaux pour la personne trans, ce qui semble guider vers un moindre soutien social de ceux-ci (Davey et al. 2014; Parenteau 2016, 29). Donc, malgré les quelques avancements légaux canadiens (Canada 2019), une relative démedicalisation de la transidentité (Frohard-Dourlent et al. 2017, 3) et un certain intérêt de la science pour la non-binarité (Dargie et al. 2014, 60), aspects mentionnés plus haut dans ce mémoire, les mœurs et pratiques sociales semblent être plus

conservatrices. En effet, ce mouvement vers une reconnaissance de l'identité de genre non-binaire devrait aussi se manifester à travers un processus d'éducation et de sensibilisation afin d'assurer la sécurité des individus non-binaires en rapport à la discrimination et à la violence dans l'espace social (Bear Bergman et Barker 2017, 37).

1.7. Sécurité et lieux publics

Dans une situation d'interaction sociale, la présentation et l'expression de genre de la personne non-binaire pourraient s'avérer des processus plutôt délicats. Certains individus peuvent préférer une apparence plus androgyne et ambiguë ou encore ne rappelant aucun des deux pôles binaires, pouvant mener à un questionnement ou à une confusion dans leur représentation de leur genre pour l'autre qui perçoit le genre de façon binaire. Cette façon de présenter son corps dans l'espace social soulève les concepts de « *passing* », de « *realness* » et de transnormativité, ce dernier ayant été développé plus haut.

D'abord, le « *passing* » représente une invisibilité de l'identité sociale aux yeux des autres, la non-binarité de genre dans ce cas-ci, la personne s'y identifiant étant la seule à connaître cet aspect (Nicolazzo 2016, 1174; Beaubatie 2019, 32). Toutefois, ce n'est pas tout individu trans qui désire ou même peut passer²¹, en référence au concept de « *passing* », dans une optique où leur identité trans ou non-binaire ne paraîtrait pas aux yeux des autres (Nicolazzo 2016, 1175; Beaubatie 2019, 32). Ce concept peut en effet être néfaste pour certaines personnes trans ou non-binaires, surtout lorsque mis en lien avec la « *realness* », qui mesure la légitimité de l'identité par le « *passing* » et faisant référence au processus de faire le moins possible de déviation face aux normes sociales dominantes (Nicolazzo 2016, 1175). La transnormativité, prônant la transition d'un sexe/genre binaire à un autre, accompagnée par le « *passing* » et la « *realness* », vient donc délégitimer une transition qui ne s'inscrit pas dans l'idée binaire pour une personne assignée homme de faire une transition pour être vue comme femme et vice-versa.

²¹ Représente une traduction de « to pass ».

De plus, les individus qui ne passent pas ou ne sont pas capables de passer durant leur transition sont à risque d'agressions, d'attaques ou de violence fondées sur leur apparence non-conforme aux normes binaires du genre (Namaste 2000, 136), surtout les individus assignés « homme » à la naissance (Beaubatie 2019, 43). Cela indique que les individus qui vivent à l'extérieur de la catégorisation binaire homme/femme sont à risque de vivre une expérience d'assaut (Namaste 2000, 136; Ross 2014, 13). Une présentation de soi et de son identité comme non-binaire impliquerait donc un enjeu de sécurité pour l'individu ayant une expression de genre ni particulièrement masculine, ni particulièrement féminine ou qui ne n'est pas en concordance avec son sexe attribué à la naissance.

Un exemple de l'impact du « *passing* » se manifeste dans la division binaire des salles de bain dans la plupart des espaces publics. En effet, ce lieu est rapporté comme comportant des difficultés pour plusieurs personnes trans, rapportant s'en être fait refuser l'entrée ou même avoir rencontré de la violence symbolique, verbale ou physique à cet endroit (Davidson 2016, 4). La ségrégation binaire des salles de bain publiques mène à la possibilité pour un individu de ne pas passer le « *gender test* », pouvant avoir un impact marqué pour les individus de genre non-conforme ou ayant une expression non-binaire de leur genre, pouvant recevoir une réprimande ou être victimes de violence (Kopas 2012, 9; Clucas et Whittle 2017, 83).

On voit en fait, à travers la culture et les individus qui y participent, une certaine imposition du système binaire du genre, que les individus sont tenus de respecter et auquel ils doivent adhérer (Ross 2014, 13). Prenant en compte ce contexte social, il serait donc non seulement complexe d'être reconnu comme non-binaire, mais cette reconnaissance pourrait aussi affecter la sécurité de l'individu qui se présente comme tel. C'est pour cette raison que certaines personnes ne font pas concorder leur expression de genre à leur identité de genre, désirant plutôt se fondre dans la masse et ne pas attirer l'attention d'individus mal intentionnés. Ne voulant pas s'attirer d'ennuis, une personne peut donc travailler son corps pour que celui-ci soit présenté en correspondance avec les normes associées à son sexe assigné à la naissance, mais que son identité de genre soit, en réalité, non-binaire (Marie-Philippe Drouin et Lucile Crémier 2018).

Le fait d'être une personne racisée peut aussi influencer le degré de sécurité ressenti par l'individu non-binaire. Ces personnes se sentiraient plus menacées et ressentiraient une tension plus importante entre soi et l'autre de façon générale. La couleur de la peau d'un individu viendrait aussi influencer la façon dont celui-ci se présentera au quotidien, ayant un impact sur le niveau de confort à s'exprimer librement à travers son corps. En effet, une féminisation d'un corps masculin noir qui, par exemple, peut se manifester par un individu assigné garçon à la naissance portant une robe, serait une pratique risquée pour l'individu qui effectue cette présentation de soi. Dû au haut taux de violence envers les femmes trans noires, certaines personnes sont donc craintives d'exprimer leur identité de genre, de peur d'être victimes de violence, non seulement pour leur identité de genre, mais aussi pour la racisation qui leur est imposée (Marie-Philippe Drouin et Lucile Crémier 2018).

Enfin, un manque au niveau du soutien social, particulièrement si cela provient de la famille, a pu être mis en lien avec un inconfort ainsi qu'avec un manque de sécurité dans le cadre public pour les jeunes trans (Nemoto, Bödeker, et Iwamoto 2011, 1980). Les personnes ressentant de la dysphorie de genre ont tendance à voir leur bien-être compromis au niveau, entre autres, de la santé psychologique et de leur satisfaction en lien avec leur vie. Cette situation se manifeste surtout au niveau de la santé mentale qui devient plus problématique pour ces individus, qui indiquent ressentir des symptômes de dépression clinique (Davey et al. 2014, 2976). Davey explique cela par l'exposition fréquente de ce groupe de personnes à des préjugés concernant le genre, ainsi qu'à de la discrimination (Davey et al. 2014, 2977). L'auteurice explique donc que le soutien social est particulièrement bénéfique pour la santé mentale et le bien-être des individus présentant de la dysphorie de genre. En effet, grâce à ce support, l'estime de soi et la qualité de vie seraient meilleures et on peut constater des niveaux de dépression et d'anxiété plus bas, ainsi que moins de comportements suicidaires (Davey et al. 2014, 2977).

CHAPITRE 2 : CADRE CONCEPTUEL **ET APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE**

Dans ce chapitre, nous allons expliquer le processus méthodologique au travers des différentes phases qui le constituent. Une problématisation du sujet sera d'abord formulée, afin de mieux comprendre la question de recherche qui sera analysée par l'entremise des concepts de « présentation de soi » et de « soutien social ». Nos intentions de recherche seront ensuite énoncées pour comprendre l'objectif de cette étude. Le processus de recrutement des participant.e.s vient ensuite contextualiser la situation d'entretien au travers de laquelle nous avons recueilli nos données. Celles-ci seront examinées au travers de notre démarche analytique. Finalement, nous proposerons une réflexion sur les limites de la recherche.

2.1. Problématisation du sujet

En dépit de la place croissante que semble prendre la non-binarité de genre en contexte québécois (Banc Public, Télé-Québec 2018; ICI.Radio-Canada.ca 2019), peu d'articles sur le sujet de la transidentité se retrouvent dans le milieu scientifique en sociologie au Québec (Chiasson-Levesque 2019, 9). En effet, selon nos recherches, quelques études à l'international, généralement en anglais, se concentrent sur la non-binarité, utilisant régulièrement le terme « *genderqueer* », mais le Québec et la francophonie ne semblent pas encore s'y intéresser. En fait, les recherches québécoises en sciences humaines sur la transidentité que nous avons pu trouver concernent principalement la population trans binaire (Frappier 2018; Ross 2018; Parenteau 2016; Chiasson-Levesque 2019; Cloutier 2018). Cette recherche sur la non-binarité se révèle pertinente dans la mesure où elle n'est que très peu abordée dans la littérature scientifique québécoise. Elle tente donc de répondre à cette lacune dans le corpus de connaissances sur cette identité.

De plus, la transidentité est souvent analysée à partir d'une perspective médicale ou politique, ne s'intéressant que « très peu à l'interaction sociale, aux rapports sociaux de genre et aux parcours de vie des personnes s'identifiant trans » (Chiasson-Levesque 2019, 10), ce que ce mémoire permet à travers l'expérience au quotidien. En effet, nous avons comme objectif de comprendre l'expérience de la personne de genre non-binaire au quotidien à travers les concepts de présentation de soi et de soutien social. Ces deux concepts, mis en relation avec l'identité de genre non-binaire, participent à structurer l'interaction sociale, puis leur présence concrète dans le monde social peut être étudiée afin de comprendre la réalité des sujets de cette recherche.

Ce mémoire peut permettre une meilleure connaissance des personnes qui s'identifient à l'identité de genre non-binaire, ainsi que de leur expérience au quotidien. Il participe à consolider les connaissances et contribue au corpus d'études scientifiques et académiques francophones au Québec sur le sujet des transidentité, en plus de s'intéresser à une population peu abordée.

2.2. **Cadre conceptuel**

Dans ce mémoire, l'expérience des personnes s'identifiant à l'identité de genre non-binaire sera analysée à travers deux concepts principaux pouvant permettre de comprendre l'impact de ceux-ci dans leurs interactions sociales, soit la « présentation de soi » et le « soutien social ». L'articulation de ces deux concepts avec celui d'identité de genre permet d'en apprendre plus sur le processus d'identification et l'expérience quotidienne des personnes non-binaires dans une perspective interactionniste. En effet, ces deux concepts permettent l'analyse de la relation dialectique existant entre une personne s'identifiant à la non-binarité et le monde social. Le concept de présentation de soi permet d'abord de percevoir ce que l'individu souhaite mettre de l'avant en rapport à la non-binarité de genre lors de ses relations sociales, puis le concept de soutien social permet une analyse de la rétroaction extérieure en rapport au partage de cette identité de genre. L'analyse du rapport dialectique de ces deux concepts permet alors une mise à jour de leur influence sur l'expérience relationnelle de la personne non-binaire, ainsi que sur leur processus

d'identification à la non-binarité de genre. De plus, bien que ces concepts aient individuellement déjà été mobilisés dans certaines études, le croisement de ceux-ci, dans le cadre de cette recherche, permet une nouvelle perspective sur leur interaction au sein du processus d'identification d'une personne non-binaire, ainsi que sur son expérience plus générale dans le monde social.

2.2.1. La présentation de soi

La présentation de soi dans le monde social se manifeste par ce que l'on fait, les actions effectuées, rejoignant la théorie de la performativité du genre de Butler (Nestle, Wilchins, et Howell 2002, 24; A.-E. Berger 2013; Butler 2004a; 2011). La présentation de soi se construirait dans la relation avec l'autre, dans un contexte de sociabilité qui participe à définir ce genre, mais principalement à travers la performativité du genre (Butler 2006a). Butler affirme que « la performativité n'est pas un acte unique, mais une répétition, un rituel qui produit des effets de naturalisation et prend corps comme une temporalité qui tient dans et par la culture » (Butler 2006b, 36). Cette citation nous permet de comprendre le genre comme découlant d'un certain mimétisme et d'une répétition des normes de genre à travers le corps, le langage et le comportement. Elle ne peut donc pas être comprise comme complètement personnelle, mais plutôt en relation et en inter-influence avec le monde social. Prenant en compte l'aspect social et culturel de la présentation de soi, on peut la comprendre de la même façon que les différentes catégories et normes de genre, soit comme construite, ancrée dans le social et propice au changement.

La performance du genre est toutefois toujours imparfaite, puisqu'elle serait impossible à intérioriser parfaitement (Butler 2006b), faisant en sorte qu'elle est plus un idéal qu'un objectif réaliste à atteindre. Dans le cas où le genre et sa présentation n'entrent pas dans le cadre binaire, qui se fonde sur les concepts de masculinité et de féminité pour son expression, ou du moins s'en éloigne trop, on retrouve une hostilité et une incompréhension envers l'individu concerné (Nestle, Wilchins, et Howell 2002, 24). De plus, découlant de ces idéaux-types, beaucoup d'éléments sont attribués à un genre binaire en particulier, sans avoir intrinsèquement de genre par eux-mêmes. Parmi ces éléments, on retrouve, entre

autres, des vêtements, des comportements, des mouvements, des positions sexuelles et des sports. (Nestle, Wilchins, et Howell 2002, 25). Les individus seraient donc guidés vers certains comportements, une apparence particulière, une façon préalablement déterminée de se décrire, ainsi que des activités et des objets socialement considérés comme propres à leur sexe attribué à la naissance.

La présentation de soi peut aussi être comprise par le biais de la théorie maussienne et du concept de « techniques du corps », laissant toutefois de côté la place du langage au sein de cette présentation. Nous pouvons y voir, non seulement la production, mais aussi la reproduction des modèles sociaux du corps et du comportement. Les « techniques du corps » exposent l'ancrage du social dans le corps et dans la présentation de ce dernier, dans une mise en corps des attentes sociales, ainsi qu'un déterminisme social du corps. Mauss explique que ces techniques de travail du corps se fondent sur la tradition et qu'elles sont donc transmises d'une génération à une autre, impliquant que celles-ci résulteraient d'un processus d'apprentissage ou de socialisation, ce qu'il nomme « dressage du corps ». Tout comme les « techniques du corps », le « dressage du corps » existe à la rencontre du biologique, du psychologique et du social. Ce serait, en fait, leur répétition dans le cadre du quotidien, ainsi que leur pratique généralisée, concernant autant l'individuel que le collectif, qui permettrait cette reproduction. Les « techniques du corps » comprennent aussi un objectif d'efficacité, en étant influencées par les intentions qu'on leur donne, les faisant devenir en partie individuelles et circonstanciées et non plus seulement sociales lors de leur intériorisation (Mauss 2002). De plus, Mauss avance que, selon les « techniques du corps » qui ont été apprises par l'individu, il y a possibilité de reconnaître la catégorie sociale d'appartenance de ce dernier, ainsi que de faire une certaine prédiction de son identité. La personne pourrait donc être catégorisée selon la façon dont elle se présente en milieu social, la plaçant, par son interlocuteur, à un endroit dans la hiérarchie sociale, dans les rapports de pouvoir structurels, selon les rôles sociaux attendus (Mauss 2002). Finalement, il explique qu'au travers de la socialisation des « techniques du corps », on peut retrouver autant l'impact de l'inconscient social que du travail volontariste. Il y aurait donc interaction entre, respectivement, le social, peu remis en question, qui est déjà là et qui s'est établi dans le temps, ainsi que ce qu'on peut décrire comme l'effort conscient de

la présentation de soi dans le cadre des relations sociales (Memmi, Guillo, et Martin 2009, 35).

De son côté, Goffman comprend la présentation de soi à travers une analogie théâtrale, se référant à une pièce de théâtre pour décrire l'interaction sociale entre un individu et le monde qui l'entoure. Dans celle-ci, l'individu, appelé « acteur », est placé devant son « décor », qui représente le contexte entourant l'interaction, ainsi que les éléments physiques présents à ce moment. L'« acteur » possède aussi une « façade » qui correspond à ses caractéristiques personnelles apparentes et ayant un rôle dans la présentation de soi. Parmi celles-ci, on retrouve l'habillement, les modifications corporelles effectuées et l'esthétique du corps, la coupe de cheveux, les pronoms utilisés, la voix ou encore la démarche, donc tout aspect en lien avec l'expression du genre. L'individu tenterait de créer une représentation idéalisée de lui-même dans l'interaction, généralement dans un objectif de bien paraître, ce que Goffman qualifie de « garder la face », tout en maintenant une cohérence dans sa présentation (Goffman 1996). L'« acteur » souhaiterait donc contrôler sa présentation de soi, la représentation de son identité montrée à l'autre dans l'interaction, par une régulation du « décor », mais principalement de sa « façade ». Par cela, il tenterait de projeter une certaine image, afin de ne pas « perdre la face » (Goffman 1996), donc bien paraître lors de l'interaction. Finalement, dans le processus d'interaction, les « acteurs » récoltent mutuellement des informations sur l'autre et régulent ensuite leur réponse en fonction des indices recueillis. Cela serait possible dans l'optique où, par la « façade » présentée par l'autre, l'individu pourrait effectuer une certaine prédiction du comportement, des attentes ou encore de la personnalité plus générale de quelqu'un par une correspondance entre différentes caractéristiques (Goffman 1996). Ce que l'on permet à l'autre de voir de soi lors de l'interaction influencerait donc la perception générale que celui-ci aura de nous, qu'elle soit contrôlée ou automatique, qu'elle soit réelle ou erronée et qu'elle soit verbale ou non verbale (Goffman 1996).

Dans le contexte de la non-binarité de genre, la présentation de soi doit donc être comprise comme le langage utilisé pour décrire son identité de genre à l'autre, ainsi que le travail du corps qui est montré lors de l'interaction sociale. Celle-ci peut être décrite comme performative et relationnelle, puis est socialement située, donc s'adapterait au contexte

social. La présentation de soi découlerait de la socialisation de genre et serait alors fondée sur une certaine intériorisation du social, donc elle serait construite dans la relation entre l'individu et le monde social. De plus, l'individu souhaiterait présenter une version idéalisée de son identité de genre, la présentation de soi donnant des informations à l'autre pour comprendre cette dernière lors de l'interaction sociale, reconnaissance qui serait elle-même fondée sur les normes sociales de genre.

2.2.2. Le soutien social

Décrit comme « la dispensation ou [l']échange de ressources » (Institut de la Statistique du Québec 2015), le soutien social réfère à la mise à disposition de ressources provenant d'une ou plusieurs personnes autres que soi, une aide extérieure, et qui amène la perception, par le bénéficiaire, d'être bénéfique (Davey et al. 2014, 2977; Parenteau 2016, 27). Le soutien social peut se manifester de différentes façons et peut être considéré sous quatre formes, soit émotionnelle, instrumentale, informationnelle et de validation (Davey et al. 2014, 2983; Hinson et al. 1997, 96-97; Parenteau 2016, 27). Le soutien émotionnel indique un type de support qui est fondé sur le fait de ressentir de la confiance, de l'empathie et de l'amour de la part d'autrui, ainsi que sur le sentiment que l'autre se soucie de soi (Hinson et al. 1997, 96; Parenteau 2016, 27). Pour ce qui est de la forme instrumentale, celle-ci représente les biens et les services, donc une forme d'aide qui serait plus tangible (Hinson et al. 1997, 96-97; Parenteau 2016, 27). Le soutien informationnel, quant à lui, réfère aux renseignements et aux informations prodigués en situation de stress, en réponse à des besoins particuliers ou lors d'un processus de résolution de problème afin de porter assistance (Hinson et al. 1997, 97; Parenteau 2016, 27). Le soutien de valorisation consiste finalement en des commentaires donnés par l'autre et étant utiles à l'évaluation personnelle (Hinson et al. 1997, 97) et/ou permettant à l'individu bénéficiaire de se sentir appuyé dans son processus d'affirmation personnelle et de se sentir validé (Parenteau 2016, 27).

Le soutien social est offert par ce qu'on qualifie de réseau de soutien, soit le réseau social qui entoure l'individu et qui lui prodigue de l'aide (Caron et Guay 2005). Ces réseaux de soutien peuvent comprendre, par exemple, le milieu de travail (Paugam 2018), des ami.e.s,

de la famille ou une collectivité étant dans la possibilité de soutenir l'individu dans le besoin (Agence de la santé publique du Canada 2016b). Plus précisément, ceux-ci s'expliquent comme les liens sociaux stables entourant l'individu (Caron et Guay 2005, 16), par les relations créant une forme d'interdépendance au plan social (Paugam 2018), où un soutien réciproque existe entre les membres du réseau (Caron et Guay 2005). Ces réseaux de soutien permettent le développement d'un sentiment de reconnaissance et de protection par les différents groupes et individus qui les entourent (Paugam 2018; Parenteau 2016, 27). En effet, ceux-ci procurent le sentiment d'être important et essentiel, ayant un impact sur la valeur de l'individu, et procurent de l'aide tangible, tout en permettant de s'intégrer socialement (Caron et Guay 2005; Parenteau 2016, 28). Finalement, les réseaux de soutien ont été liés à un meilleur état de santé, ceux-ci ayant comme impact d'agir à titre de « coussin protecteur contre l'adversité », tout en favorisant la résolution de problèmes. Ils participent à donner une impression de maîtriser la situation et proposent aussi des ressources contribuant à l'amélioration de la qualité de vie (Agence de la santé publique du Canada 2016b).

Le sentiment de bien-être et de satisfaction qui découle du respect et de l'entraide ressentie par un individu dans ses relations sociales, à travers son réseau de soutien, sembleraient engendrer une protection contre les problèmes de santé (Agence de la santé publique du Canada 2001). Le soutien social est, en effet, considéré comme ayant un impact sur la santé lorsqu'une forme d'aide, tels les services rendus ou les conseils, permet à l'individu de faire face à une situation problématique ou encore lorsque cette aide guide vers l'adoption et/ou le maintien de comportements sains (Institut de la Statistique du Québec 2015). Les relations sociales auraient même, selon certains spécialistes dans le domaine, un impact sur la santé qui pourrait se révéler aussi important que des facteurs comme l'activité physique, l'obésité, le tabagisme ou encore la pression artérielle (Agence de la santé publique du Canada 2001). Ces relations de soutien se démontrent aussi importantes au niveau de la résolution de problème, tout en ayant une influence sur le sentiment d'être maître de sa vie et d'avoir une influence sur ses conditions d'existence (Agence de la santé publique du Canada 2001). On associe, par exemple, un appui provenant des ami.e.s, de la famille ou de la collectivité à une meilleure santé (Agence de la santé publique du Canada 2001).

Le niveau ressenti de soutien social aurait une influence sur le fonctionnement de l'individu, ainsi que sur son bien-être émotionnel. Selon une étude de l'Agence de la santé publique du Canada, plus il y a de soutien social ressenti, plus la personne aura tendance à se déclarer comme heureuse, à posséder un niveau élevé de bien-être psychologique, à déclarer un niveau de satisfaction à l'égard de la vie plus haut, à faire l'expérience d'un plus grand sentiment d'appartenance envers la communauté, ainsi qu'à décrire son état de santé mentale comme étant très bon ou excellent. En fait, il semble même que le pourcentage d'identification avec chacune de ces catégories soit approximativement le double lorsque l'individu interrogé indique ressentir un haut niveau de soutien social en comparaison avec quelqu'un qui n'en ressentirait que peu (Agence de la santé publique du Canada 2016a). Ces résultats rejoignent ceux de Davey, qui explique que la présence de soutien social a un impact sur l'humeur, l'estime de soi, les comportements et stratégies d'adaptation, ainsi que sur la perception de contrôle sur sa vie (Davey et al. 2014, 2977; Parenteau 2016, 28; Caron et Guay 2005; Hinson et al. 1997). Cela aurait aussi une influence sur la santé mentale, qui se manifeste par une relation entre un soutien social actif dans les relations sociales et un impact positif sur la santé mentale, mais aussi, à l'inverse, entre une lacune au niveau du support ressenti dans les relations et un impact négatif sur la santé mentale (Caron et Guay 2005; Parenteau 2016, 28). Un manque de soutien social engendre donc une vulnérabilité face aux problèmes de santé mentale, telles la dépression ou encore les pensées suicidaires (Davey et al. 2014, 2977; Parenteau 2016, 28). Recevoir du support contribuerait aussi à une meilleure gestion du stress, de l'anxiété et des symptômes de dépression (Caron et Guay 2005; Dargie et al. 2014; Hinson et al. 1997; Nemoto, Bödeker, et Iwamoto 2011; Parenteau 2016, 28). Le niveau de soutien social se voit donc être en lien avec la qualité de vie, ainsi qu'avec le niveau de satisfaction en rapport à son existence (Davey et al. 2014, 2982; Parenteau 2016, 29).

La perception de l'individu de son soutien social a aussi une influence sur son sentiment d'être accepté et aimé par ses proches, contribuant donc à la formation d'un sentiment d'appartenance envers ceux-ci. Ces derniers participent aussi à la protection de l'individu qu'ils soutiennent face à la discrimination dont il pourrait être victime (Davey et al. 2014; Parenteau 2016, 28). Une présence de soutien social a, finalement, un effet positif, car cela

fournit un sentiment de bien-être général à l'individu, puis lui permet de ressentir de la stabilité et de la sécurité à l'intérieur de ses relations (Caron et Guay 2005; Dargie et al. 2014; Parenteau 2016, 28).

2.3. **Intentions de recherche**

D'abord, nous sommes conscients que l'utilisation du terme « identité non-binaire » pourrait être critiquée dans la mesure où celui-ci décrit diverses identités ne cadrant pas dans le système binaire de genre et en deviendrait un terme plus général, pouvant être considéré par certain.e.s comme un terme descriptif plutôt qu'une identité. Nous avons toutefois choisi ce terme afin d'englober toutes les identités non-binaires, même si l'expérience de celles-ci peut varier selon l'identification plus précise (*genderqueer*, *agenre*, *pangenre*, etc.) et le contexte social au quotidien. Bien que ce terme implique en outre une définition de ce que l'identité *n'est pas* (binaire), ce moyen de procéder permet de construire des catégories mutuellement exclusives, par la séparation des identités de genre binaires et non-binaires (Frohard-Dourlent et al. 2017, 2). De plus, il s'agit aussi, selon nos recherches, de la façon dont les écrits scientifiques catégorisent les individus ne se retrouvant pas dans la binarité de genre, ainsi que le terme utilisé par cette population sur les médias sociaux et dans les conférences décrivant l'expérience de leur genre.

Ce mémoire a donc comme objectif de recueillir des témoignages de personnes non-binaires, afin de comprendre leurs expériences au quotidien. Plus précisément, leur identité de genre sera mise en relation avec les concepts de présentation de soi et de soutien social, afin de déterminer l'impact de ces derniers sur leur vie. Ce projet tente de mettre à jour le vécu des individus de genre non-binaire à travers leurs interactions sociales, permettant à la fois de comprendre les actions concrètes et le ressenti personnel de ce groupe.

L'utilisation d'une démarche qualitative nous semblait le meilleur moyen de parvenir à comprendre le sujet de cette recherche, en fonction de la nature de la problématique. Puisque, comme mentionné précédemment, on retrouve peu de recherches concernant les individus non-binaires, donc un nombre limité de connaissances scientifiques sur cette

population, nous avons décidé d'utiliser une méthodologie qualitative, ne rencontrant pas une littérature appréhendant complètement le sujet de cette étude. En effet, nous avons décidé de ne pas inférer de catégories fermées pour la collecte de données, n'ayant pas assez d'informations pour élaborer un questionnaire quantitatif (Creswell 2007, 40). La méthodologie qualitative, étant inductive, permet donc de comprendre des généralités en se fondant sur des cas individuels, ainsi qu'à former des thèmes et catégories d'analyse fondés sur le discours des participant.e.s (Creswell 2007, 38-39). Cette façon de procéder nous permet donc de refléter plus authentiquement leur réalité et diminuer l'influence des biais que pourrait avoir l'équipe de recherche.

Une méthode qualitative nous permet aussi de recueillir divers points de vue sur le sujet de recherche par un contact direct avec les sujets étudiés (Creswell 2007, 37), nous guidant vers une perspective plus nuancée de la problématique. Par cela, elle nous permet de récolter des données plus subjectives et plus représentatives de l'expérience de la population non-binaire. De plus, elle nous guiderait vers une compréhension plus large du sujet de recherche, de ses multiples dimensions, perspectives et facteurs. Ce type de méthodologie permet donc de ne pas être restreints par une relation entre des variables, ayant plutôt pour objectif de mettre à jour la relation multidimensionnelle entre les différents concepts de la problématique (Creswell 2007, 39).

De façon générale, une analyse qualitative nous semblait plus appropriée au sujet de recherche, les interactions sociales étant complexes à analyser avec des catégories fermées. La question du genre, parmi d'autres sujets sociaux, est donc rapportée comme étant difficile à intégrer à une analyse quantitative (Creswell 2007, 40).

Afin de recueillir les données, nous avons choisi des entretiens semi-dirigés, décrits comme des interactions souples où le chercheur « se laissera guider par le rythme et le contenu unique de l'échange dans le but d'aborder [...] les thèmes généraux qu'il souhaite explorer avec le participant ». Ce type d'entrevues permet « une compréhension riche du phénomène à l'étude [qui] sera construite conjointement avec l'interviewé » (Savoie-Zajc 2016, 340). Cette technique d'entrevue nous semble la plus adaptée en fonction du sujet et des intentions de la recherche, soit de comprendre le sens donné par les participant.e.s à

leur expérience personnelle de la non-binarité de genre. Elle pourrait effectivement permettre de mettre en lumière cette expérience particulière et le sens que les participant.e.s y donne (Savoie-Zajc 2016, 342), tout en évitant l'imposition d'une catégorisation préétablie qui limiterait le discours (Savoie-Zajc 2016, 343). Son utilisation nous permettra donc, dans une dynamique de co-construction, de comprendre le phénomène à travers le discours des participant.e.s, rendant explicite le sens qu'ils donnent à la non-binarité de genre (Savoie-Zajc 2016, 337).

2.4. Processus de recrutement des participant.e.s

Souhaitant recueillir l'expérience de personnes s'auto-identifiant comme non-binaires à l'aide de témoignages provenant de celles-ci, nous tentons de minimiser l'impact d'une vision et d'un point de vue extérieur sur cette population. En effet, s'intéresser aux individus en eux-mêmes et non pas à des autorités extérieures souhaitant nous informer sur le parcours et leur expérience nous semblait plus pertinent d'un point de vue sociologique. Étant déjà possible d'obtenir une certaine rétroaction du vécu trans et non-binaire par divers organismes et par des groupes militants à travers les médias, prendre connaissance des discours individuels se révèle toutefois plus complexe lorsqu'on ne fait pas partie de cette communauté.

Pour recueillir ces témoignages, nous avons procédé à un échantillon par volontaire (Beaud 2016, 265) qui se fondait sur quelques critères d'admissibilité pour les entrevues. D'abord, l'individu devait s'identifier comme non-binaire dans le genre, avec ou non des spécifications identitaires (transmasculinité, fluide, queer, etc.). Nous avons choisi de procéder en terme d'auto-identification à l'identité de genre non-binaire dans la mesure où, en évitant une « prescription externe à l'individu », il est possible d'observer le « travail d'appropriation des identifications et images diffusées au sein des institutions sociales auxquelles l'individu participe » (Avanza et Laferté 2005, 144). En d'autres mots, ce procédé permet d'analyser le processus d'intériorisation et d'identification de la personne

non-binaire à ses diverses socialisations et face, plus précisément, au système de genre binaire, afin de construire une identité qui lui correspond.

De plus, il était aussi nécessaire que les participant.e.s à l'étude soient majeurs et demeurent dans la Région métropolitaine de Montréal ou dans la Communauté métropolitaine de Québec. Le désir de vouloir communiquer son expérience en lien avec mon sujet, soit la relation entre son identité de genre, sa présentation de soi et le soutien social reçu était fondamental. Le niveau de dévoilement de l'identité de genre n'était toutefois pas un critère d'admissibilité, dans la mesure où les participant.e.s pouvaient être ouvertement non-binaire ou non au quotidien et la divulgation de leur genre pouvait aussi varier selon les situations ou les individus.

Suite à la réception du certificat éthique, nous avons procédé à l'envoi de plusieurs courriels à divers organismes LGBTQ+, ainsi que quelques chaires de recherche sur des questions LGBTQ+²². Quelques-uns d'entre eux ont accepté de publier notre affiche de sollicitation²³ parmi leurs employé.e.s, sur leur babillard, dans leur infolettre ou encore sur leur page Facebook. Nous avons aussi pensé à l'option de partager l'annonce de la recherche dans des groupes Facebook privés regroupant des personnes de genre non-binaire ou LGBTQ+ plus généralement, mais, finalement, cela ne nous a pas semblé être une option adéquate. En effet, suite à un examen rapide de ceux-ci, ils se sont révélés ressembler plutôt à des espaces sécurisants (safe space) où on retrouvait un partage d'expériences personnelles et ne semblaient pas propices à accueillir une affiche de sollicitation pour une recherche. De plus, certains les interdisaient tout simplement.

Suite à cette procédure de sollicitation, nous sommes parvenus à recruter quatre personnes répondant aux critères d'admissibilité et qui souhaitaient participer à la recherche. Une deuxième vague de sollicitation a donc ensuite été effectuée, afin de permettre d'augmenter le nombre de participant.e.s. Grâce à ce deuxième volet de recrutement, deux autres participant.e.s ont répondu positivement à l'annonce pour un échantillon total de six

²² Pour le modèle du courriel de sollicitation, voir ANNEXE II.

²³ Pour les deux versions de l'affiche de sollicitation, voir ANNEXE II.

personnes. S’identifiant toutes à l’identité de genre non-binaire, iels²⁴ ont, au moment des entrevues, entre 22 et 40 ans, avec une moyenne de 29 ans. Parmi ceux²⁵-ci, quatre ont été assigné.e.s « femme » à la naissance (AFAB)²⁶ et deux ont été assigné.e.s « homme » à la naissance (AMAB)²⁷. La moitié de l’échantillon mentionne s’identifier comme pansexuel.le²⁸ et l’autre moitié indique s’intéresser aux individus ayant le même sexe assigné à la naissance, une personne se disant homosexuelle, une autre lesbienne et une ne mentionnant pas de terme particulier. Trois personnes de mon échantillon ont indiqué provenir de la Région métropolitaine de Montréal et les trois autres demeurent dans la Communauté métropolitaine de Québec. Finalement, toutes ne se décrivent pas comme racisé.e.s.

	Âge	Sexe assigné à la naissance	Identité de genre	Pronoms
Lou	24	AFAB	Non-binaire (genre fluide/créatif)	Iel
Maxim	27	AFAB	Non-binaire	Elle
Charlie	32	AFAB	Non-binaire (transmasculine)	Iel et il
Alex	22	AMAB	Non-binaire	Iel
Simon	31	AMAB	Non-binaire (queer)	Iel, elle et il
Dominique	40	AFAB	Non-binaire	Elle

Figure 1 : Tableau des participant.e.s.

²⁴ « Iel » est un terme neutre qui est construit par la contraction de « il » et de « elle ». Il fait partie d’une technique de neutralisation du langage par la rédaction bigenrée (Office québécois de la langue française 2018a).

²⁵ « Ceux » est un terme neutre qui est construit par la contraction de « celles » et « ceux ». Il fait partie d’une technique de neutralisation du langage par la rédaction bigenrée (Office québécois de la langue française 2018a).

²⁶ « AFAB » signifie *Assigned Female At Birth*, soit assigné.e femme à la naissance en français (Frappier 2018, 31).

²⁷ « AMAB » signifie *Assigned Male At Birth*, soit assigné.e homme à la naissance en français (Frappier 2018, 31).

²⁸ Un individu pansexuel a la capacité d’être attiré par n’importe quel ou tous les genres (Mardell 2016).

2.5. Situation d'entretien :

Avant de commencer chaque entrevue, nous avons d'abord indiqué que celle-ci demeurera anonyme, tout en effectuant un résumé du formulaire de consentement²⁹. Il était effectivement important pour nous de nous assurer d'un consentement libre et éclairé de la part des participant.e.s, ainsi qu'assurer leur confidentialité (Crête 2016, 300; Paré et al. 2018). Des mesures de confidentialité seront ainsi utilisées à l'intérieur de ce mémoire, tel que l'utilisation de pseudonymes fictifs pour désigner les participant.e.s. Nous éviterons aussi de dévoiler certaines informations trop précises qui permettraient d'identifier un individu (Crête 2016, 308-9; Paré et al. 2018). Des questions servant à mesurer la représentativité de l'étude ont toutefois été posées aux participant.e.s, incluant des renseignements comme le sexe assigné à la naissance, les termes utilisés pour décrire leur identité, leur âge et leur ethnicité, mais ces données ne seront pas dévoilées si elles peuvent permettre l'identification des participant.e.s. De plus, le prénom et les pronoms utilisés ont été demandés afin de pouvoir respecter la terminologie appropriée à l'individu lors de l'entrevue et lors de la présentation des résultats dans ce présent document. Par l'usage de ce procédé poursuivant une visée d'ouverture et par la prise en considération de l'expérience que la personne fait de son genre, une approche centrée sur l'acceptation et l'accommodation a donc été adoptée (C. Richards et al. 2016, 97).

La majorité des entrevues³⁰, soit cinq sur six, ont été réalisées en format vidéo en ligne, par Skype ou Facebook, et ont été enregistrées à des fins de retranscription. Cette façon de procéder permettait aux participant.e.s de sélectionner l'endroit où ils étaient le plus à l'aise de discuter du thème de notre recherche, leur permettant potentiellement d'être plus confortable et à l'aise de se dévoiler (Ross 2018; Lo Iacono, Symonds, et Brown 2016). Cela a aussi un avantage au niveau de la diminution des déplacements nécessaires, facilitant le choix du moment de l'entrevue, ainsi qu'un moins grand investissement temporel pour les participant.e.s (Lo Iacono, Symonds, et Brown 2016). Il est aussi possible, avec cette méthode, de recueillir des données provenant de l'environnement choisi par la personne, par ce qu'iel décide de montrer (Lo Iacono, Symonds, et Brown

²⁹ Pour le formulaire de consentement, voir ANNEXE III.

³⁰ Pour le schéma d'entrevue, voir ANNEXE IV.

2016). Finalement, cela permet d'effectuer des entrevues avec des individus se retrouvant dans des endroits qui seraient, sinon, plus complexes à atteindre et donne la possibilité à plus de personnes de participer à la recherche (Ross 2018, 28-29). Une entrevue a aussi été effectuée en face à face afin de mieux s'adapter aux préférences d'un.e participant.e, ne semblant pas modifier le type de relation établie durant l'entretien en comparaison aux entrevues vidéo.

Finalement, le formulaire de consentement, contenant les informations éthiques ainsi que nos coordonnées, a été envoyé à chacun des participant.e.s suite à l'entretien (Paré et al. 2018). Les entrevues, variant entre 40 et 107 minutes, avec une moyenne de 67 minutes, ont toutes été enregistrées à des fins de retranscription intégrale (Savoie-Zajc 2016, 351 et 357).

2.6. **Démarche analytique :**

Afin d'analyser les données, nous avons sélectionné l'analyse thématique, qui semblait la méthode la plus adaptée au sujet de la recherche. Considérée comme plutôt flexible, elle permet d'identifier, d'analyser, puis de rapporter les modèles et les caractéristiques répétitives dans les données (Braun et Clarke 2006, 79; Ross 2018, 36). Celle-ci permet d'obtenir une idée générale des résultats par la manipulation répétée des données, avant la codification et la structuration de ces dernières. Dans l'analyse thématique, l'intuition, le jugement critique et le bon sens sont les aspects par lesquels les chercheur.euse.s doivent s'appuyer, plutôt qu'être poussé.e.s à utiliser des techniques d'analyse stricte et rigoureuse. C'est plutôt dans un processus d'immersion dans les données, dans l'examen des connexions et des interconnexions à l'intérieur de la codification, dans la prise en considération des thèmes et des concepts, que les résultats ressortent (Paillé et Mucchielli 2012). Nous avons choisi cette technique d'analyse des données, celle-ci étant considérée comme particulièrement utile dans les cas où le sujet de recherche n'aurait été que peu étudié. Elle permet de pouvoir construire une vue d'ensemble de la situation de la population étudiée et donc de comprendre l'expérience au quotidien des individus de genre

non-binaire, un sujet avec assez peu de littérature scientifique (Braun et Clarke 2006; Yeadon-Lee 2016, 23).

D'abord, une transcription intégrale des données permet de prendre connaissance de celles-ci suite à la situation d'entrevue, débutant du même fait une certaine analyse des données (Braun et Clarke 2006, 87; Ross 2018, 36). Il est ensuite primordial de se familiariser en profondeur avec ses données en faisant la lecture à plusieurs reprises de celles-ci et en ayant comme objectif d'effectuer une lecture active, soit en cherchant des significations et des modèles qui se détachent des données (Braun et Clarke 2006, 87; Ross 2018, 36). Nous avons donc fait plusieurs lectures des entrevues, suite à leur transcription intégrale, tout en annotant celles-ci en fonction des informations nous semblant intéressantes durant cette démarche pour pouvoir ressortir les termes utilisés par les participant.e.s, les événements mentionnés, leurs relations avec les autres, etc.

Ensuite, des thèmes et sous-thèmes doivent être formés avec les données, ce qui est facilité avec l'utilisation d'une représentation visuelle (Braun et Clarke 2006, 89). Nous avons donc placé les mots clefs les plus fréquents et/ou importants ressortis des retranscriptions et nous les avons placés sur une diapositive du logiciel PowerPoint. Nous les avons ensuite manipulés par essai-erreur, avant de nous retrouver avec les catégories de notre section résultats. Cette technique a effectivement permis de rendre les données plus visuelles et concises, facilitant la construction des thèmes. Nous avons vérifié que ces derniers s'articulaient adéquatement avec les données, les représentaient bien et que chacune des catégories était bien définie et valide dans le cadre de l'étude. Nous nous sommes donc assuré que les thèmes formés convenaient au sujet de la recherche, aux concepts sélectionnés pour l'analyse, possédaient une ligne directrice claire et étaient représentatifs du contenu des entrevues (Braun et Clarke 2006).

Nous avons ressorti les passages des entrevues et nous les avons placés dans la ou les catégories correspondantes, en les organisant de façon cohérente et en expliquant la pertinence et l'intérêt des résultats qui en découlent. Nous avons aussi lié ces résultats au sujet de cette recherche, ainsi qu'au thème dans lequel ceux-ci s'intègrent plus généralement, ainsi que nommé les catégories (Braun et Clarke 2006, 92). Une analyse

détaillée sous forme narrative a donc été écrite pour chacun des thèmes, dans un objectif de partager l’histoire se dégageant des données en relation avec le sujet de recherche (Braun et Clarke 2006, 92-93; Ross 2018, 38).

Finalement, nous avons pris la décision d’effectuer cette analyse thématique manuellement, donc sans utiliser de logiciel d’analyse de données. Notre corpus n’étant pas très volumineux (Paillé 2011, 3), il nous était possible d’utiliser cette technique qui ralentit le processus d’analyse, lui octroyant « une sensorialité plus fine, plus attentive » et guidant vers « un contact plus charnel avec les matériaux, et par conséquent des analyses bien incarnées » (Paillé 2011, 7).

2.7. **Limites de la recherche**

Grâce aux questions mesurant la représentativité de l’étude, nous avons pu observer que cette dernière n’a pas rejoint tous les types de publics visés et que certains groupes sociaux ont eu plus tendance à participer que d’autres. En effet, toutes les participant.e.s se définissent comme « caucasien.ne.s », impliquant que la recherche n’a pas pu recueillir l’expérience d’individus racisés. De plus, l’âge de la grande majorité des participant.e.s se trouve dans la vingtaine ou dans le début de la trentaine. Cette étude ne peut donc pas rendre compte de l’expérience des personnes de genre non-binaire adolescentes ou plus âgées. Finalement, la sollicitation, ayant été effectuée à partir d’organismes communautaires et de chaires de recherche, elle n’a généralement pu atteindre qu’une population fréquentant ces endroits, visitant leurs médias sociaux (Facebook, infolettre) ou connaissant des gens qui le font. Notre recherche reproduit donc une forme d’invisibilisation d’une partie de la population de genre non-binaire. De plus, la langue utilisée pour solliciter les entretiens, soit le français, a aussi pu avoir un impact sur la sélection des participant.e.s.

En effectuant des entretiens vidéo, il est aussi possible de rencontrer quelques limites lors de l’entretien, malgré certains avantages que cette technique d’entretien propose. En effet, celle-ci peut occasionner, pour certaines personnes, des réponses moins approfondies. Elle

peut aussi conduire à un moins grand niveau de dévoilement sur des sujets personnels ou sensibles. Nous perdons aussi la possibilité d'utiliser et d'analyser une partie du langage corporel et non-verbal des participant.e.s (Lo Iacono, Symonds, et Brown 2016). Malgré ces quelques désavantages, les opportunités offertes par cette façon de procéder étaient intéressantes et justifiaient l'utilisation de la méthode. De plus, nous n'avons pas perçu que cette technique semblait particulièrement gêner le déroulement des entretiens et la transmission d'informations des participant.e.s dans le cadre de ce projet.

Cette recherche possède aussi une autre limite, soit la position sociale des personnes responsables de celle-ci. J'ai effectivement trouvé important d'effectuer une réflexion sur mon positionnement personnel, en tant que chercheuse principale, face à la population concernée par cette recherche, soit les individus s'identifiant à la non-binarité de genre.

Comme personne cisgenre, il est important de prendre conscience de ma position privilégiée au sein du système de genre binaire, ne faisant pas l'expérience de la cisnormativité et à la transnormativité au quotidien. Ce rapport de pouvoir et cette hiérarchie sociale existant entre la population étudiée et moi-même pourraient effectivement avoir eu un impact sur ma construction de ce mémoire. De plus, dans le processus d'interprétation des données, les chercheur.euse.s restent influencé.e.s par leur propre expérience, préjugés et compréhension personnelle du sujet (Creswell 2007, 39). En effet, analysant leur expérience par l'entremise de ma vision subjective du monde, de mes expériences personnelles, ainsi qu'au travers de ma socialisation, un certain biais méthodologique doit être reconnu et pris en compte. De plus, on retrouve une tendance générale pour les chercheur.euse.s à choisir des sujets ayant un lien étroit avec leur expérience personnelle, leurs rencontres ou en lien avec des problèmes sociaux et injustices qu'ils condamnent (Paugam 2010, 9), engendrant un certain positionnement face au sujet de recherche. Toutefois, il serait pertinent de se demander si l'atteinte de la neutralité ou de l'objectivité absolue dans la recherche est réellement possible (Alcoff 1991, 12). Nous adoptons donc une position wéberienne sur ce point, cette étude ayant plutôt une visée de « neutralité axiologique » (Freund 1990).

Dans cette optique, nous avons utilisé différentes techniques afin de permettre à cette recherche d'être la plus fidèle possible au discours de ces individus trans et non-binaires. Pour cela, nous avons d'abord examiné les médias sociaux ainsi que des articles de presse, afin de nous informer sur les concepts qui seraient utiles lors de notre recherche. De plus, nous avons utilisé plusieurs sources d'information produites par des individus trans et/ou non-binaires eux-mêmes³¹, ainsi que plusieurs autres textes permettant de nous informer sur la réalité de la population trans et non-binaire en relation aux concepts mobilisés dans ce mémoire. Cette façon de procéder nous a aussi permis de mieux comprendre les propos des participant.e.s lors des entretiens, faciliter le fait de générer des relances, ainsi qu'à rendre plus fluide l'interaction. Afin de tendre vers la neutralité axiologique, j'ai donc réfléchi à ma propre position face à la population étudiée, tout en consultant diverses sources d'information provenant d'individus trans et/ou non-binaires, comme des articles scientifiques, des mémoires, une conférence, ainsi que les entretiens avec mes participant.e.s.

De plus, bien que les données rapportées lors de la relation d'entretien ne soient pas neutres (Paugam 2008, 88), les chercheur.euse.s doivent tout de même s'en remettre aux discours des participant.e.s pour comprendre leur réalité lors de l'utilisation d'entrevues pour la collecte de données. Par contre, ce genre de témoignage pourrait être biaisé par le contexte de la recherche, celui-ci pouvant influencer ce qu'ils vont dévoiler, donc leurs récits ne doivent pas être compris en dehors des conditions de leur production (Paugam 2008, 89). En d'autres mots, les participant.e.s pourraient reconstruire certains aspects de leur réalité durant l'entrevue en pouvant être influencé.e.s par leur perception de la position sociale de la personne réalisant l'entretien ou tout autre élément ayant un impact sur leur niveau de confort. L'enquêté.e pourrait donc « essayer de décrypter ce que l'enquêteur a envie d'entendre et tenir un discours de circonstances » (Paugam 2008, 90). Une autre source d'influence sur le discours est une inévitable reconstruction du récit à travers la remémorisation des souvenirs lors du contexte de l'entrevue. En effet, les situations vécues sont rapportées comme soumises à un processus de transformation au moment de

³¹ Voir (Alessandrin 2014; Baril 2007; Cloutier 2018; Marie-Philippe Drouin et Lucile Crémier 2018; Mardell 2016; Ross 2014; 2018).

l'intégration, mais aussi lors de leur partage à un moment ultérieur. Celles-ci seraient donc transformées et retransformées continuellement à travers la restructuration des schémas d'interprétation du monde qui se construisent et se reconstruisent tout au long de la vie de l'individu (Lindón 2005, 60). Dans cette recherche, cette reconstruction peut s'appliquer, par exemple, à la description que les participant.e.s ont effectuée de leur jeunesse. Ces souvenirs découlent d'une remémoration, d'une restructuration du passé, construite dans le cadre d'interprétation actuel.

CHAPITRE 3 : PRÉSENTATION ET

ANALYSE DES RÉSULTATS

Dans ce chapitre, nous présentons les résultats relevés au travers d'une analyse thématique des données provenant des entrevues, divisant ces dernières en cinq thèmes. Pour comprendre l'amorce et le développement du processus d'identification à la non-binarité de genre, nous analysons les questionnements présents dès l'enfance, la prise de connaissance de la catégorie de genre non-binaire, le moment où cette catégorie devient une part de l'identité, tout comme l'influence de l'intériorisation des normes et représentations sociales. L'influence des normes de genre sur le langage et le rôle de celles-ci dans l'expérience des personnes non-binaires est discutée, puis les différents parcours de transition des participant.e.s sont analysés, tout comme le rôle du corps dans la situation d'interaction sociale. Les relations familiales, amicales, amoureuses, ainsi qu'en milieu de travail sont ensuite confrontées l'une à l'autre et l'impact du niveau de soutien sur une relation est examiné. Le dévoilement et sa relation dialectique avec les espaces et acteurs sociaux, ainsi que la présence sociale de la non-binarité de genre seront abordés dans le dernier thème de ce mémoire. Une conclusion décrivant l'articulation des résultats et des divers apports de l'état des connaissances de ce mémoire est finalement présentée et les conclusions majeures de l'étude sont exposées.

3.1. Amorce du processus d'identification à la non-binarité de genre

Le premier thème de l'analyse porte sur la période de questionnement identitaire vécue par l'individu non-binaire, préalablement à son premier contact avec cette identité. Le moment du déclic identitaire est ensuite décrit, puis l'influence des préjugés intériorisés sur l'identification est analysée.

3.1.1. Période de questionnement : à la recherche de son identité

Avant même le moment où la personne s'identifie concrètement à l'identité de genre non-binaire, plusieurs ont mentionné que, déjà lors de l'enfance et/ou l'adolescence, les demandes proposées par les autres individus en lien avec le genre ne leur convenaient pas. Cela vient se manifester par une dissonance entre ce qui est associé au sexe assigné à la naissance (par le corps, les activités, les vêtements, les caractéristiques personnelles) et ce que la personne a envie de faire ou comment elle se sent. Bien que ceux-ci indiquent ne pas encore savoir qu'il leur serait possible d'être non-binaire, on remarque un recul face aux attentes binaires de genre.

Presque toutes, soit cinq participant.e.s sur six, ont décrit une partie de leur jeunesse durant laquelle iels préféraient, dans une perspective binaire, un aspect ou un autre du sexe opposé, rapportant ne pas connaître la non-binarité de genre. Lors de nos entrevues, deux participant.e.s ont en effet mentionné qu'iels s'identifiaient plus à « l'autre sexe » à un moment dans leur jeunesse. Lou explique avoir le souvenir que lorsqu'iel faisait des vœux, comme en soufflant ses bougies d'anniversaire ou en voyant qu'il était 11h11, ceux-ci se retrouvaient toujours à être : « je veux me réveiller demain et être un gars ». Simon, quant à iel, se rappelle réagir négativement aux commentaires tels que : « tu deviens un homme » lors de son adolescence, ainsi qu'aux normes et aux attentes qui y étaient associées. Iel mentionne s'être régulièrement dit, à l'intérieur de soi, « je ne veux pas être un homme », tout en souhaitant se détacher de ce que cela représentait pour iel. Simon indique aussi qu'iel aurait probablement préféré effectuer une transition autour de l'âge de 12 ou 13 ans, avant sa puberté, s'iel avait pu savoir quelle apparence son corps aurait plus tard, « pour être vu.e comme une fille ». Iel ajoute : « je pense qu'à cet âge-là ça aurait été bien pour moi, parce que ça aurait été plus facile de passer l'adolescence après ». En effet, Simon expose avoir ressenti des symptômes de dépression sévère, ainsi qu'avoir eu des idées suicidaires, car son identification était difficile à accepter, mais qu'iel ne comprenait pas trop pourquoi cela était le cas. Ce manque de reconnaissance de son identité, par soi et par les autres, lui apportait donc « vraiment beaucoup de difficultés, de peine » et rendait Simon « profondément triste tout le temps ».

Plusieurs participant.e.s ont aussi mentionné qu’iels se sentaient mieux en agissant, en ayant l’allure ou en possédant des attributs associés au sexe binaire opposé. Lou explique que, durant son enfance, iel s’habillait « juste en petit gars » et faisait « juste des jeux de petits gars », tout en essayant « full de [se] faire intégrer dans la *gang* de gars », parce qu’iel se « sentai[t] vraiment mieux avec les gars ». De plus, une liberté de la part de ses parents, qui laissaient Lou s’habiller et agir à sa guise, est décrite de façon positive. Maxim, quant à elle, raconte avoir masculinisé son uniforme scolaire avec différentes techniques, allant à l’encontre des désirs de sa mère qui lui refusait souvent l’achat de morceaux de vêtements catégorisés comme masculins :

« J’ai réussi à barguiner un polo masculin et je l’ai porté vraiment beaucoup. Sinon, je portais aussi beaucoup la chemise et la cravate. C’était pas mal ma façon de détourner un peu. Mais, même à ça, je ne mettais pas la cravate chez nous, parce que sinon ma mère me le disait : "Comment ça tu mets une cravate? C’est pour les gars". Je la mettais dans mon sac et, rendue à l’école, je la mettais » (Maxim)

Elle mentionne aussi comprendre, à l’adolescence, que les cheveux longs, les robes et les jupes ne lui conviennent pas et qu’il est possible pour elle de « magasiner » dans la section des hommes, ainsi que de maintenir ses cheveux courts afin de mieux se sentir. On retrouve aussi Dominique qui, dans sa jeunesse, se sentait plus à l’aise de ressembler et d’agir en fonction des attentes associées aux garçons. Elle indique avoir été « plus comme un garçon manqué » dans son enfance, ayant les cheveux courts, portant des couleurs masculines et se faisant catégoriser comme un garçon par plusieurs personnes. Des jeunes filles seraient même tombées amoureuses d’elle quand elle était petite, pensant qu’elle était un garçon. Elle ajoute qu’elle « travaillai[t] fort pour ça quand même » et que son objectif était de ressembler à un garçon. De plus, son attrait pour la masculinité se manifestait aussi à travers ses comportements, ses champs d’intérêt et ses jeux préférés :

« Ça n’a jamais marché avec moi, tout ce qui est les ongles ou tout ce qui est sujet de conversation féminin. Je n’ai jamais été capable, même pas 10 minutes. Même la corde à danser, la corde à sauter, j’y ai joué genre trois fois, autant que les petits gars. (...) J’avais vraiment zéro intérêt et on ne m’obligeait pas. J’essayais de jouer à la poque avec les gars dans la cour. Je jouais au roi de la montagne. (...) Mais, ce n’était pas volontaire, c’était juste comme instinctif et je le suivais à 100 % » (Dominique)

Dominique mentionne aussi « avoir eu la chance d'avoir un environnement qui [lui] a permis ça », soit de ne pas associer le sexe assigné à la naissance avec une apparence particulière, des comportements genrés ou des attentes binaires. En effet, « tout ce qui est lié à l'identité de genre, ça [lui a] passé au-dessus de la tête le plus longtemps possible ».

Finalement, un.e autre participant.e a aussi indiqué avoir déjà voulu posséder des attributs physiques associés aux femmes, tandis qu'iel a été assigné.e garçon à la naissance. En effet, Alex explique se souvenir que, vers cinq ou six ans, iel se « surprénai[t] à vouloir avoir des seins », mais que cela lui semblait, à l'adolescence, et lui semble toujours être un processus complexe. De plus iel ajoute que cela ne s'adapterait pas complètement à son mode de vie actuel et à sa représentation de soi à l'âge adulte.

Ces témoignages démontrent un rapport à soi qui diffère déjà, plutôt jeune, des normes de genre binaires et qui sépare le sexe assigné à la naissance des constructions sociales qui lui sont associées. Ces discours, nous devons le rappeler, sont issus d'une reconstruction des souvenirs, par leur remémoration, comme nous avons expliqué dans les limites de cette recherche. Ceux-ci représentent néanmoins la réalité perçue par les participant.e.s au moment des entrevues et cette reconstruction participerait tout de même à leur processus d'identification. Par cela, ces témoignages mènent à penser que l'on retrouve des manifestations, au niveau de divers aspects, d'un inconfort avec le sexe assigné à la naissance et de l'identité de genre y étant associée chez la majorité des participant.e.s, et ce dès l'enfance ou l'adolescence. Ce ressenti pourrait être associé au concept et au diagnostic de dysphorie de genre (American Psychiatric Association 2013, 215). Toutefois, ce mécontentement face au sexe/genre qui leur a été imposé se révélerait plutôt au travers de leurs pensées ou comportements, rendant celui-ci plutôt implicite. En effet, aucun.e des participant.e.s ne mentionne avoir exprimé, ni même compris, que leur identité de genre était non-binaire lors de leur jeunesse, ce qui semble pouvoir être attribué à la faible représentation, voire à l'absence de celle-ci, au sein du système de genre binaire, aspect qui sera plus amplement développé ultérieurement.

De plus, un certain inconfort, ou même parfois un profond mal-être, est aussi perceptible chez plusieurs des participant.e.s dans l'expérience de leur identification à l'identité de

genre non-binaire. N'étant pas reconnu.e.s conformément à leur ressenti identitaire, divers degrés d'inconfort sont perceptibles à travers le discours des participant.e.s, comme pour Simon, qui décrit avoir fait l'expérience de symptômes dépressifs. Ces résultats rejoignent ceux rencontrés dans diverses études sur la santé mentale des individus trans, celles-ci relevant des problématiques chez cette population au niveau de leur bien-être, de leur satisfaction face à leur vie, ainsi que la présence de détresse psychologique et de pensées ou d'actions suicidaires (Davey et al. 2014; Raymond et al. 2015; Geoffroy et Chamberland 2015).

Le niveau de santé mentale semblerait toutefois avoir un certain lien avec le degré d'ouverture des parents. Lou et Dominique mentionnent en effet s'être vu octroyer un niveau de liberté plus important que les autres participant.e.s dans leur jeunesse au niveau de leurs comportements, de leur apparence et de leur expression de genre, ce qui est qualifié comme ayant eu un impact positif sur leur acceptation de leur identité. Cela peut se rapporter à divers travaux sur le soutien social venant de la famille, indiquant qu'un haut niveau de support, principalement de la part des parents, a un impact positif sur la santé psychologique des jeunes trans (Pullen Sansfaçon 2015; Frappier 2018; Seibel et al. 2018)

3.1.2. Premier contact : la découverte de la non-binarité

Toutes les participant.e.s indiquent avoir fait une ou plusieurs rencontres qui les ont marqué.e.s à divers degrés, lors de leur processus d'identification à la non-binarité de genre, et qui ont enclenché ou facilité la découverte de leur identité de genre. Ces rencontres leur ont permis, directement ou indirectement, de prendre connaissance de la non-binarité ou de leur faire découvrir de nouvelles facettes de celle-ci. D'abord, Lou décrit une rencontre où on lui parle d'une personne s'identifiant comme « demi-girl »³², ce qui l'avait « allumé.e » :

³² Un qualificatif de genre débutant par « demi » correspond à un individu qui fait l'expérience d'une connexion partielle au genre placé ensuite (Mardell 2016). Dans le cas de « demi-girl », la personne s'identifie donc partiellement comme fille/femme, mais son identité de genre ne se retrouve pas complètement dans une identification à ce pôle binaire.

« Je m'étais rendu.e compte que, pour être non-binaire, tu n'avais pas à te sentir 50-50 (50 % femme et 50 % homme). J'avais comme allumé que "Oh, ok, ça, ça me parle plus". Et, sans dire nécessairement que j'étais plus femme que homme, je me suis rendu.e compte que (...) c'était une échelle qui pouvait bouger » (Lou)

Maxim, quant à elle, explique avoir eu la possibilité de discuter avec plusieurs personnes trans et non-binaires dans un milieu LGBTQ+, ce qui lui a permis de mieux comprendre sa propre situation :

« J'ai beaucoup parlé avec eux, parlé de leur vécu, de comment ils se sentaient et tout ça. C'est là que j'ai un peu commencé à réfléchir et ce qu'ils disaient, ça collait avec moi et avec ce que je pensais » (Maxim)

Une autre rencontre aurait aussi poussé Maxim à réfléchir sur son identité de genre. En effet, une personne non-binaire l'a considérée comme si, elle aussi, était non-binaire. Toutefois, à ce moment, Maxim ne s'identifiait pas au terme « non-binaire » et cet étiquetage l'a dérangée, cette personne ayant assumé son genre en fonction de son « style ». Elle explique que cela a possiblement retardé un peu son processus personnel d'identification, mais que cela a finalement eu un impact positif par la suite :

« Finalement, j'ai mis ça de côté et j'ai réfléchi par moi-même. [Par contre], de me faire décontenancer comme ça m'a permis de plus me positionner et de réfléchir. Donc, sur le moment j'en voulais à la personne, mais, maintenant, je ne lui en veux plus [...] J'avais quand même des connaissances pas pires là-dessus, mais je n'avais comme pas été *challengee* à moi-même [au point de] me poser la question si on peut dire [ou d'y] réfléchir plus profondément mettons. Mais, c'est le fait que cette personne-là assume que j'ai fait : "Bon, ok, si ça vient me chercher autant, c'est qu'il y a peut-être quelque chose" » (Maxim)

Pour Charlie, c'est le *coming out* d'une personne avec qui iel était en relation qui a été son premier lien avec la non-binarité de genre. C'est toutefois en fréquentant une communauté *queer* que son processus de réflexion sur son identité de genre s'est amorcé :

« J'étais dans une communauté *queer*, beaucoup de personnes trans, donc c'est quelque chose que j'ai côtoyé. C'est devenu clair. (...) J'ai eu à réfléchir à qu'est-ce que ça veut dire et qu'est-ce que je suis, parce que ça fait partie des discussions qu'on a beaucoup, [sur l'identité] » (Charlie)

Quant à iel, Alex indique qu'une amitié a particulièrement contribué à mieux comprendre son identité, tout en référant des sources d'informations pouvant l'aider à répondre à ses interrogations, ayant un impact sur son processus d'identification :

« C'est un peu grâce à lui que j'ai eu le déclic que quelque chose clochait. En fait, je me posais déjà des questions et c'est suite à son *coming out* que j'ai aussi eu un déclic sur mon identité de genre. (...) J'avais plus ou moins d'informations là-dedans et il m'a fait découvrir des organismes communautaires qui m'ont quand même pas mal allumé.e là-dedans aussi. Alors, de fil en aiguille, en répondant à la première question, à la deuxième et ainsi de suite, j'ai fini par y voir plus clair » (Alex)

De son côté, Simon raconte qu'un membre de sa famille lui a permis, durant sa jeunesse, de s'ouvrir au monde et de se questionner sur ce dernier. Toutefois, il s'agirait plutôt d'un mélange de diverses rencontres et de sources d'informations qui auraient guidé sa réflexion précisément sur le sujet de son identité de genre :

« C'était dans les médias et je commençais à être vraiment plus impliqué.e dans le milieu polyamoureux. C'est comme un sujet qui faisait partie de la communauté. J'ai rencontré plus de personnes trans aussi. Je pense que c'est juste venu sur le sujet, mais c'est des discussions que j'avais déjà à l'époque (*sur le genre*), mais je ne savais pas qu'il y avait autre chose que la binarité » (Simon)

Finalement, Dominique explique avoir rencontré une personne ayant fait sa transition FtM dans un organisme communautaire auquel elle a fait appel et cela lui « a fait réaliser que ce n'était pas ça » pour elle. C'est simplement en voyant cette personne et en se posant la question, en se comparant à celle-ci, qu'elle a compris que ce n'était pas ce qu'elle désirait pour elle-même. Elle mentionne aussi que « c'est beaucoup les jeunes, dans les dernières années, qui font [qu'elle a] entendu parler de la non-binarité ».

Selon ce qui est ressorti des entrevues, le processus d'identification à la non-binarité de genre comprendrait une forme ou une autre de rencontre, de contact avec une autre personne, par laquelle il est possible pour l'individu de se comparer et se comprendre. Ce résultat peut être mis en relation avec les théories concernant le processus d'identification, mentionnées dans l'introduction de ce mémoire, expliquant que l'identification est relationnelle et se construit dans un rapport avec l'environnement (Perinbanayagam 2012;

Deshaies et Vincent 2004; P. L. Berger et Luckmann 1986). Ce serait donc en partie grâce ce premier contact avec la non-binarité que la personne non-binaire est guidée vers cette identité de genre. En effet, qu'il s'agisse d'une discussion de l'expérience de la non-binarité ou de la transidentité avec quelqu'un d'autre ou simplement d'une observation de cette réalité, la confrontation directe, en personne, influencerait le processus de réflexion et d'identification. L'échange avec des personnes ayant une réflexion sur le genre permettrait donc de répondre aux questionnements et d'acquérir des informations, puis l'interaction avec des individus trans et/ou non-binaires rendrait possible la comparaison de son expérience au quotidien. Ces deux types de rencontres, informationnelle et de comparaison, guident vers la prise de connaissance ou, du moins, une réflexion plus profonde en relation au genre et permet donc de mieux se comprendre en rapport à son identité de genre.

3.1.3. Déclat : première identification à la non-binarité

Le déclat réfère au moment où l'individu comprend que son expérience peut se traduire par la non-binarité de genre à travers l'interaction décrite précédemment, cette dernière ayant permis de comprendre son ressenti et son expérience personnelle avec le genre. Les participant.e.s catégorisent cette étape déterminante dans leur processus d'identification à la non-binarité de genre comme une révélation, un déclat ou un moment qui a fait sens, celui-ci étant connoté de façon positive par toutes :

« Quand j'ai entendu le terme "non-binaire" pour la première fois j'étais comme "Ok, révélation" » (Lou)

« On dirait que c'est vraiment la première fois que j'en ai entendu parler, ça faisait tout son sens. C'était vraiment comme "Ah! (...) c'était ça qui était aussi dur". (...) Oui, ça a juste cliqué » (Simon)

Toutefois, l'identification à la non-binarité de genre est plutôt récente pour les personnes faisant partie de l'échantillon. En effet, celles-ci indiquent s'être identifiées en moyenne trois ans avant leur entrevue pour cette recherche. Cela pourrait s'expliquer par la récente augmentation de la visibilité de la non-binarité de genre au Canada, à travers les médias et

les politiques gouvernementales, rejoignant ce qui a été relevé dans l'état des connaissances de ce mémoire.

Nous n'avons toutefois pas relevé de résultats concluants entre l'âge de l'identification et la perception de la liberté octroyée de la part des parents à l'enfance. Le moment où la personne est confrontée à la non-binarité ou est informée sur ce sujet aurait donc un impact plus important sur la définition de son identité de genre. Par contre, les témoignages recueillis sur la période de l'enfance nous portent à croire que le premier contact avec la non-binarité, décrite dans la section précédente, n'est pas la source de la remise en question de leur identification de genre. En effet, un inconfort ou un questionnement est généralement abordé par les participant.e.s durant l'enfance, avant même leur confrontation avec la non-binarité de genre. Ce n'est donc pas ce premier contact ou la visibilité de la non-binarité qui causent cette identification. Celles-ci permettent plutôt de trouver des pistes de réponse à une réflexion déjà enclenchée, et de comprendre un ressenti qui est remémoré comme ayant toujours été présent. Le moment d'identification vient donc permettre d'interpréter une situation qui n'était pas nommée au préalable et permet d'expliquer une incompréhension de soi qui, pour plusieurs, causait des émotions négatives ou une impression de lourdeur.

Ce processus d'identification se poursuit au travers de la présentation de soi de l'individu non-binaire, par l'entremise de la rétroaction des autres et du soutien social reçu, ainsi que par les représentations sociales extérieures de sa propre identité. L'intériorisation de ces aspects interactionnels et structurels semblent en effet guider la construction du processus d'identification. Cette continuité du processus d'identification, se révélant en concordance avec la perspective de Perinbanayagam (Perinbanayagam 2012), abordée en introduction, sera analysée tout au long de la présentation des résultats.

3.1.4. Influence des préjugés intériorisés : remise en question de sa non-binarité

Malgré le sentiment de bien-être généralement décrit suite au moment du déclic dans le processus d'identification, la moitié des participant.e.s parlent aussi de préjugés intériorisés

sur l'identité trans et/ou non-binaire. Ceux-ci sont décrits comme occasionnant une difficulté à s'identifier pleinement comme non-binaire et/ou trans et se manifestent par un sentiment de ne pas « être assez » :

« En même temps, j'avais comme des préjugés moi-même là-dessus, qu'il fallait absolument être androgyne pour *fit* dans le moule du non-binaire. Alors, je me sentais comme pas à ma place. (...) Je ne [voulais] pas que les gens pensent que je veux juste être à la mode ou que je veux de l'attention. Tsé, tous les préjugés intériorisés » (Lou)

« On a toujours l'impression que nous on n'est pas assez trans ou assez non-binaire. (...) C'est beaucoup ça qui s'installe, une idée transphobe en dedans de nous. (...) Ce n'est pas clair, que tu ne veux pas passer d'un genre à l'autre, que tu veux trainer entre les deux. Est-ce que c'est valide comme identité ? Est-ce que tu es assez trans pour être trans ? Et ça vient de nous. Bin, ça vient du reste du monde, mais ça vient de nous plus » (Charlie)

« Encore aujourd'hui, je trouve ça dur de dire que je suis une personne trans. (...) Tsé, pour mes ami.e.s qui ont fait leur transition (...), j'ai l'impression que mon identité est moins valide. (...) Je ne veux pas performer le *queerness* (...) et à cause de ça, j'ai l'impression que j'ai tous les privilèges. (...) À cause de ça, j'ai de la misère à dire : "Je suis une personne trans". J'ai l'impression d'être un peu un imposteur » (Simon)

Ces préjugés intériorisés semblent avoir en commun leur point d'origine, celui-ci étant les représentations sociales de ce qu'est être trans et/ou non-binaire. En effet, nous pouvons dégager une influence de la transnormativité dans les propos de Charlie, iel ayant intériorisé une représentation de l'identité de genre comme binaire (Johnson 2016). Malgré une conscience de cette intériorisation, iel explique tout de même être affecté.e par la délégitimation sociale marquant l'expérience des individus trans non-binaires.

De leur côté, Lou et Simon décrivent plutôt l'influence de la pression sociale de performer l'androgynie ou le « *queerness* » afin de pouvoir se catégoriser comme non-binaire, faisant référence à la présentation de soi associée à la représentation sociale de la non-binarité de genre. On retrouverait donc aussi, en plus de la cisnormativité et de la transnormativité, une certaine normativité non-binaire pouvant jouer un rôle dans le processus d'identification de cette population et dans l'expression de leur genre. De plus, Lou ajoute avoir eu la crainte de se faire critiquer pour son identification à une catégorie de genre

prenant de l'importance dans les médias et étant plus publicisée au moment de son déclin identitaire, ne souhaitant pas être décrit.e comme souhaitant être à la mode et désirer de l'attention. Les personnes qui s'identifient comme non-binaires vivent donc une pression liée à la transnormativité, à une performance de genre par l'androgynie ou à une représentation de la « *queerness* ».

3.2. Relation aux normes de genre et utilisation du langage

L'analyse du second thème débute avec l'explicitation de l'influence des normes de genre sur l'expérience et le processus d'identification non-binaire et sur la communication de leur identité de genre en milieu social. Les termes utilisés par les participant.e.s pour décrire leur identité de genre non-binaire, ainsi que partager leurs prénoms, pronoms et autres qualificatifs sont explorés à travers leurs discours. L'écriture neutre et la langue française sont finalement abordées.

3.2.1. Description de soi et normes sociales : rapport entre soi et les normes de genre

Les normes de genre binaires sont remises en question par l'ensemble de notre échantillon. Les participant.e.s indiquent que le système de genre binaire n'est adéquat ni pour elleux³³, ni pour les autres, puis que « ça a des répercussions sur les personnes binaires aussi, parce que les stéréotypes de genre ce n'est pas *cool* pour personne » (Lou) :

« C'est comme si un être humain pouvait faire tout ce que les hommes et les femmes font et que là on essaie de te limiter à la moitié et que ça n'aurait vraiment pas rapport, à part vraiment tout ce qui est enfantement. Mais, pour moi, le reste c'est vraiment une construction sociale. C'est une construction sociale totale » (Dominique)

« Je pense que la société en a fait des catégories fermées, des stéréotypes et des attentes qui font qu'une femme devrait être ça et qu'un homme devrait être ça. Mais, en même temps, quand tu demandes à quelqu'un ce qu'une femme devrait être, en dehors des caractères biologiques, ils ne savent pas quoi

³³ « Elleux » est la contraction des déterminants « elles » et « eux ».

répondre. Tsé, est-ce que mettre une jupe fait de moi une femme ? Pas vraiment tsé. Alors, c'est un peu abstrait. C'est une construction sociale, c'est un inconscient collectif en termes de quoi c'est supposé avoir l'air » (Charlie)

Iels expliquent que « la société met une pression à *fitter* dans les moules qui sont prédestinés selon ton genre » (Lou), et qu'il faut « arrêter de voir le genre comme deux boîtes fermées [et] arrêter d'assumer le genre » (Maxim).

On retrouve donc une remise en question du système de genre binaire à travers un rejet général de celui-ci, ainsi que des normes et des attentes qui en font partie, par une identification à une identité qui subvertit cette structure de genre binaire. Cela peut se manifester concrètement, pour la plupart des participant.e.s, par une masculinisation de l'expression de genre lorsque la personne a été assignée femme à la naissance ou encore par la présentation d'une apparence androgyne. Une critique par l'action, par la transgression des normes genrées au quotidien, est effectivement souvent présente :

« Je n'ai pas l'impression d'être un homme dans un corps de femme. J'ai juste l'impression de ne pas être une femme, ni être un homme, mais d'être perçu.e, à cause du monde dans lequel on est, de façon vraiment féminine. Donc, ma réaction à ça, c'est de me masculiniser le plus possible » (Charlie)

Que cela soit accompagné ou non de la transgression mentionnée plus haut, certain.e.s participant.e.s remettent explicitement en question le fait qu'il existerait un lien causal entre le sexe assigné à la naissance, l'identité de genre et l'expression de genre :

« Pour moi, c'est trois concepts différents qui sont importants à ne pas mélanger. Ça ne représente rien l'expression de genre. On est tellement socialisés à performer et à regarder [et un peu] à juger les autres sur comment ils s'expriment avec leurs vêtements et tout ça, que ça modifie nos premiers contacts. (...) Mais j'ai l'impression que si on y pense plus *deep*, il (...) faut questionner ça. Il faut questionner comment les gens se présentent et ne pas se fier aux premières apparences et à l'expression de genre pour définir une personnalité » (Simon)

En pratique ou en théorie, on perçoit de la part de nos enquêté.e.s une remise en question du système de genre binaire. Nous discernons aussi une remise en question des normes de genre binaires, de la féminité et de la masculinité ou, minimalement, un rejet personnel de la structure de genre binaire, ainsi qu'une distinction entre l'identité de genre et

l'expression de genre. Cela se reflète dans la présentation de soi, qui sera décrite plus amplement dans une prochaine section, et dans le rapport des participant.e.s avec leur identification.

La représentation de soi semble toutefois bien souvent se maintenir dans la logique figurant à l'intérieur du système de genre binaire, généralement par une opposition dichotomique entre la féminité et la masculinité traditionnelles. En effet, bien que les participant.e.s rejettent en bloc la binarité de genre au niveau de l'association causale pensée entre le sexe assigné à la naissance, l'identité de genre et l'expression de genre, iels décrivent leurs propres comportements, vêtements, intérêts et personnalités dans des termes ayant une connotation binaire :

« Il y a des jours que j'ai le goût d'être *full* féminine et d'autres journées *full* masculin » (Lou)

« Je suis toujours plus masculin (...). Je m'habille section "hommes". Je vais adopter des comportements aussi plus masculins. Dans le visuel, le paraître, c'est vraiment gars » (Maxim)

« Quand je m'habille, dans ma tête, le matin, [je me demande], est-ce que c'est trop gars, est-ce que c'est trop fille? » (Alex)

Dans ces extraits, on retrouve une description de leur expression de genre à travers une comparaison à la masculinité et à la féminité traditionnelles, avec relativement peu de remise en question des concepts eux-mêmes dans la majorité des entrevues. Cette même façon de décrire son identité non-binaire au travers des termes binaires a aussi été rapportée dans au moins une autre étude, indiquant une utilisation des catégories binaires de genre et des concepts de féminité et de masculinité en y comparant son identité dans un désir de montrer son inadéquation personnelle à la binarité de genre (Galupo, Pulice-Farrow, et Ramirez 2017).

Il pourrait en effet être complexe de se définir en dehors de ce cadre linguistique et d'expliquer à l'autre son identité de genre et/ou son expression de genre en se détachant de la socialisation primaire et secondaire reçue sur le genre. En d'autres mots, construire une représentation de son identité, ainsi que présenter celle-ci à l'autre, dans le monde social,

pourrait se révéler être un défi sans une comparaison avec le système binaire de genre. Les personnes faisant partie de notre échantillon voient donc ces normes de genre comme des constructions sociales et souhaitent les déconstruire. Elles sont cependant, dans un même temps, influencées par l'intériorisation de ces normes quand elles cherchent à décrire leur propre identité de genre.

Par contre, il serait intéressant de se demander comment l'identité et l'expression de genre non-binaire peuvent être décrites sans faire appel aux termes imbriqués au système de genre binaire. Par exemple, tout en exposant sa croyance en la construction sociale de la féminité et de la masculinité, Simon semble contraint.e d'utiliser ces termes afin de se faire comprendre à plusieurs occasions lors de l'entrevue :

« Tsé, la féminité, ça, je trouve ça difficile, parce que qu'est-ce qu'on associe à la féminité, le *care*... (...) Je ne suis pas attiré.e envers la masculinité, bin en fait, au rôle qu'on donne à la masculinité »

« Des gens qui ont des corps (*hésitation*) féminins? Je ne sais même pas comment le dire »

« J'aime vraiment plus la féminité (*hésitation*) dans ses stéréotypes (*hésitation*) ouin » (Simon)

Selon ces discours, il apparaît complexe de décrire son expression de genre en dehors des normes de genre binaires traditionnelles. L'utilisation de cette terminologie binaire semble rendre plus facile la mise en mot de l'identité de genre et du parcours d'identification, ainsi que la compréhension par l'autre de cette dernière. Il serait en effet assez complexe de décrire la non-binarité sans la comparer avec la binarité elle-même, soit en dehors du langage et des représentations sociales apprises et intériorisées dans la socialisation genrée. On pourrait même se demander si, en français, le langage actuel permettrait de faire référence à l'identité non-binaire et de l'expliquer par des termes n'étant pas binaires.

3.2.2. Non-binarité : impact de la dénomination sur l'expérience d'identification

L'utilisation du terme « non-binaire », suite au moment du déclic identitaire, possède différentes significations selon les participant.e.s. Plusieurs d'entre eux indiquent que le moment où ils se sont identifié.e.s au terme leur aurait permis de mettre des mots sur leur identité de genre et leur expérience, de leur procurer un sentiment de soulagement, de pouvoir l'expliquer aux autres, ainsi que de sentir qu'ils font partie d'une « communauté » :

« Je le savais bien avant [de m'identifier], c'est juste que je n'arrivais pas à mettre les mots dessus. C'est quand j'ai commencé à en entendre parler que j'ai fait : "Ah bin oui! C'est vrai que ça me ressemble!". Alors, quand j'ai mis les mots dessus, ça m'a aidé à comprendre (...) Je répondais à une question qui traînait depuis longtemps et, plus on se pose la question longtemps, plus on a l'impression d'avoir un poids sur les épaules. Alors, c'est sûr que moi ça m'en a enlevé un » (Alex)

« Ça m'a juste tellement libéré.e juste de savoir qu'il y avait des mots qui expliquaient ce que je ressentais. (...) Enfin je comprends! Ça fait aussi se sentir moins seul.e. S'il y a un mot qui existe, c'est parce qu'il y a d'autres gens qui vivent la même chose que toi. Je pense que ça a vraiment quelque chose de libérateur et c'est correct de ne pas se mettre d'étiquette, mais moi ça m'a vraiment fait du bien. (...) Ça m'a aidé à comprendre que je vivais quelque chose qui peut être normal, tsé. Puis, en même temps, ensuite, ça permet de mieux expliquer aux gens aussi c'est quoi » (Lou)

Le moment du déclic n'a en revanche pas eu un impact aussi marqué sur toutes les participant.e.s. C'est le cas pour Dominique, qui explique être « vraiment quelqu'un qui fait les choses *a posteriori* », indiquant qu'elle n'avait pas ressenti le besoin de mettre des mots sur son expérience personnelle, mais que le terme non-binaire se révèle y correspondre. En rétrospective, elle réalise en effet que ses expériences personnelles s'accordent avec la non-binarité de genre, mais dit aussi n'être que peu attachée aux termes de façon générale. Plusieurs participant.e.s mentionnent aussi utiliser d'autres termes que « non-binaire » afin de désigner leur identité de genre ou être en réflexion par rapport à certains autres qualificatifs :

« J'utilise le mot transmasculine. Je suis quelque part entre les deux, non-binaire, donc en dehors de la binarité. (...) J'en suis venu.e à choisir ce mot-là

qui veut tout et rien dire en même temps. (...) Non-binaire c'est un peu parapluie comme terme, parce qu'il y a plusieurs identités qui sont non-binaires. Donc, je pense que plus précisément ça serait transmasculine » (Charlie)

« Je dis non-binaire. Je trouve ça simple. Mais, un moment donné, Michel Dorais (...) a utilisé le terme de "genre créatif" et j'ai vraiment aimé ça. "*Gender fluid*" aussi ça me parle. Donc, je suis un peu [en réflexion] » (Lou)

Cela peut en effet être un moyen pour la personne non-binaire de préciser son ressenti identitaire si iel en ressent le besoin, par ce qu'on pourrait qualifier de sous-catégories de la non-binarité de genre (C. Richards et al. 2016, 95-96). En effet, l'identité de genre non-binaire serait un terme parapluie, comme le mentionne Charlie, un qualificatif supplémentaire permettrait donc de préciser l'identification. Le terme non-binaire contient donc plusieurs variantes et précisions, faisant en sorte que l'on pourrait le catégoriser comme moins contraignant et plus ouvert en comparaison avec les représentations sociales associées avec les termes « femme » et « homme ».

3.2.3. Prénoms, pronoms et autres qualificatifs : sélection de son appellation

Lors des entrevues, la moitié des participant.e.s ont mentionné ne pas utiliser leur prénom attribué à la naissance dans une partie ou dans la totalité de leurs interactions quotidiennes :

« Lou c'est un surnom que j'ai depuis longtemps. Ce n'est pas le nom que mes parents m'ont donné, mais je le trouve plus neutre justement, alors je l'utilise. (...) Les gens que je connais déjà, je vais choisir à qui je demande de m'appeler Lou ou pas. Par exemple, au travail, je ne leur ai pas demandé ça. (...) C'est moins professionnel et tout ça. Je ne devrais sûrement pas me dire ça, mais j'ai ces pensées-là quand même. Mais, c'est *cool* de rencontrer une nouvelle personne et juste faire : "Moi, c'est Lou!" » (Lou)

De plus, Alex explique que, dans un prochain travail qu'iel voudrait garder sur le long terme, « ça serait Alex et pas [son] *dead name*³⁴ [qu'iel] utiliserai[t] ». À l'opposé, certain.e.s participant.e.s ont choisi de conserver leur prénom attribué à la naissance :

« Je n'ai jamais eu de surnom de toute ma vie, parce que Dominique c'est assez neutre. (...) Mon prénom, des fois ça peut être des hommes qui le portent (...). C'est peut-être pour ça que ça ne me dérange pas trop les prénoms » (Dominique)

D'autre part, parmi les participant.e.s, plusieurs indiquent que les pronoms utilisés pour les décrire ne sont pas ce qui est primordial à leur identification à la non-binarité de genre. Iels expliquent que l'utilisation du pronom associé au sexe de naissance consiste en une habitude acquise à travers le temps et que cela serait donc un ajustement pour soi et/ou encore qu'un changement pourrait se révéler être un ajustement pour les autres, ce qui explique leur décision de ne pas en faire usage au quotidien :

« Mais je ne suis pas *full* pour le iel et tout ça. Moi, ça me bogue le cerveau. (...) Déjà quand tu commences à expliquer que t'es pas gars, pas fille ... Alors, j'ai un peu fait : "*Fuck off*" » (Maxim)

Deux participant.e.s indiquent aussi que, pour elleux, les termes utilisés ne sont pas prioritaires. Simon explique que, pour iel, « les mots ne représentent rien » et Dominique mentionne n'être « pas trop attachée aux termes ». Pour d'autres participant.e.s, leurs pronoms sont plus importants dans leurs interactions quotidiennes. Cela se manifeste concrètement par, entre autres, un *coming out* public sur les médias sociaux pour Lou, en éduquant son entourage sur le sujet pour Charlie et en favorisant fortement l'utilisation du « iel » dans la vie de tous les jours pour Alex. Cela permet donc que leur entourage ait connaissance des besoins identitaires et des termes à utiliser dans leurs interactions avec elleux.

Toutefois, l'usage du pronom « iel », que la personne ait choisi d'en faire usage pour soi, de ne pas s'en servir ou de l'employer dans des circonstances particulières, semble complexe à expliquer et à utiliser et/ou peut mener à des réactions négatives de la part des

³⁴ Le terme « *dead name* » est utilisé pour qualifier le prénom assigné à la naissance d'une personne qui utilise maintenant un nouveau prénom pour se désigner.

autres. En effet, l'utilisation de pronoms neutres aurait une connotation négative pour la moitié de l'échantillon, considérant que cela prend une place trop grande dans l'interaction et réduirait la fluidité de celle-ci :

« Je *plug* pas nécessairement tout de suite que j'utilise le "iel", parce que, c'est niais, mais on dirait que ça me gêne. Pourtant, c'est moi qui vis les conséquences de ça, tsé. J'ai comme peur que les gens ne comprennent pas quand je ne les connais pas. Alors, oui, sinon, j'attends que mes ami.e.s me *back* et fassent comme : "Ah tu as dit 'elle' et c'est pas 'elle' c'est 'iel'". (...) Je m'imagine mal dans une réunion avec d'autres professionnels et demander à ce qu'ils m'appellent "iel" et que ça sorte du sujet de la réunion juste parce qu'il faut que j'explique tout ça » (Lou)

« J'ai l'impression que j'ai été socialisé.e avec "il", alors même pour moi je pense à "il". Mais, ma partenaire en ce moment utilise "*they*"³⁵ et ça me fait vraiment plaisir. Aussi, des gens à [l'école] utilisent "*they*" et "iel" en fait. J'aime ça, mais en même temps c'est très minoritaire. Je ne veux pas déranger. Je ne veux pas genre demander. J'ai encore du mal à dire : "Ah ça ce n'est pas mon pronom" » (Simon)

Les termes « monsieur » et « madame » semblent finalement être ceux qui affectent le plus les enquêté.e.s. Ces termes étant de fait directement associés avec ceux d'« homme » et de « femme », les représentations sociales du système de genre binaire y sont donc aussi attachées :

« Tant que tu ne m'appelles pas "monsieur" ou "madame", moi le reste ça va » (Alex)

« Ça me fait bizarre de me faire dire "monsieur", vraiment beaucoup. Ça ne marche tellement pas » (Simon)

« J'ai commencé à me faire appeler "monsieur" souvent. Mais, je me suis rendu.e compte que le "madame" me faisait vraiment chier, mais le "monsieur" aussi finalement. Alors, ça a comme allumé dans ma tête que ni l'un ni l'autre ça *fitt* » (Lou)

Quelques autres adjectifs et qualificatifs, principalement en raison des représentations sociales qui leur sont attachées, provoqueraient aussi un certain inconfort pour une partie

³⁵ « They » est l'équivalent anglais de « iel » lorsqu'il est utilisé pour désigner une seule personne et devient donc un pronom personnel singulier et neutre.

de l'échantillon de cette recherche, les amenant à préférer un langage moins genré au quotidien :

« C'est sûr que, mettons, avec ma conjointe, elle va plus essayer d'avoir des termes neutres. Au lieu de me dire : "Ah! t'es belle", elle va dire : "Ah! t'es magnifique". (...) Tsé, ce n'est pas genré. (...) Moi, il y a des mots que je sais que je n'aime pas. (...) Ce qui est trop genré, j'ai remarqué que, généralement, c'est de quoi qui me déplaît vraiment » (Maxim)

« Je vais dire que je suis doué.e ou pas doué.e pour faire ça. Je vais choisir des mots qui, à l'oreille, ne sont pas accordés le plus possible. Tsé, je fais des détours pour ne pas accorder les choses. (...) Mais, ce n'est pas un gros défi. C'est naturel pour moi de le faire » (Charlie)

Les termes et qualificatifs utilisés pour décrire l'identité de genre non-binaire ont donc une importance variable pour les participant.e.s. Ceux-ci ne semblent en effet pas tous considérer l'utilisation de termes neutres comme pertinente à leur identification, la complexité inhérente à l'utilisation de ces derniers dans l'interaction pouvant décourager certain.e.s.

3.2.4. Langue et langage : complexité à allier langue française et langage neutre

On retrouve un enthousiasme général envers un langage et/ou une écriture avec plus d'inclusivité ou de neutralité de la part des participant.e.s. Toutefois, ceux-ci indiquent ressentir un manque de mise en pratique pour ce type de langage de la part des différents acteurs sociaux, mais que cela pourrait être appris. Effectivement, l'utilisation du langage neutre ou inclusif serait surtout abordée en rapport au manque d'éducation sur ce type de termes. Les participant.e.s expliquent que ce modèle de langage pourrait sembler complexe à utiliser ou à comprendre, mais il s'agirait d'une habitude qui pourrait être intégrée à travers le temps, suite à une exposition et une habitude au cadre linguistique :

« Je pense que même les gens à qui j'ai été obligé.e de faire de l'éducation dans mon équipe, ce n'est pas de la méchanceté, c'est qu'ils ne comprenaient pas. Ça s'apprend! J'ai aussi vécu des ami.e.s qui changent de pronoms et j'ai eu à m'habituer à ça. Je sais qu'il faut juste s'habituer » (Charlie)

« Je sens que ça va être un énorme combat, mais ça doit avoir lieu selon moi. (...) Ça devrait peut-être même passer par l'éducation. Il y a l'éducation à la sexualité qui est revenue, alors ils devraient peut-être le glisser à quelque part. (...) Tsé, même sans utiliser les nouveaux accords ou qu'importe, il y a une façon de s'adresser aux gens pour être plus inclusif. Déjà, ça c'est une base selon moi » (Maxim)

« Il y a des changements qui se font je pense. Je me réfère souvent à un lexique que l'organisme Divergenres a fait sur l'écriture inclusive ou neutre. Il y a comme les deux. Puis, genre j'aimerais ça, mais il n'y a personne qui comprendrait ce que j'ai écrit, parce que ça change vraiment la terminaison des mots. Alors, ça ne sert comme à rien pour l'instant. Il faut vraiment (...) qu'on éduque plus les gens, que ça aille plus large et on n'est pas rendu là je crois » (Lou)

La langue française est aussi considérée comme plus complexe que l'anglais à utiliser par la plupart de notre échantillon ou, du moins, qu'elle nécessite d'être accompagnée par certains termes anglophones pour pouvoir être fluide en parlant de l'identité non-binaire :

« Je parle plus français qu'anglais, mais c'est sûr que, des fois, j'ai le réflexe de glisser des répliques en anglais quand je parle de moi » (Alex)

« Oh mon dieu! Ouin, la langue française, c'est *tough*. Elle est tellement binaire. C'est effrayant! (...) Je comprends mettons pour quelqu'un pour qui c'est super important (...), que tu ne pourrais pas lui dire "il" ou "elle". Je comprends que la langue française devient une barrière. Ça devient non seulement anxiogène pour la personne non-binaire, mais anxiogène aussi pour la personne avec qui le ou la non-binaire s'exprime » (Maxim)

« *Fuck* la langue française. J'ai une bonne partie de ma vie, surtout avec mes ami.e.s, qui est en anglais. C'est tellement plus facile d'utiliser "*they*" en anglais. (...) J'ai de la misère à utiliser "iel". À l'écrit c'est plus facile, mais à l'oral c'est difficile. Il n'y a pas d'accord neutre non plus. Non, la langue française ce n'est vraiment pas adapté à la non-binarité. Tout est généré tout le temps » (Charlie)

Pour les deux autres participant.e.s, l'aspect généré des qualificatifs utilisés pour les décrire ne s'avèrent pas primordial dans l'expérience de la non-binarité de genre :

« Je ne suis pas quelqu'un qui se sent blessée par l'utilisation de "femme" ou des choses comme ça. Ça ne me dérange pas. (...) Je ne suis pas de cette génération-là. Je ne suis pas vieille, mais je commence à l'être un petit peu et donc, je n'ai pas cette notion-là » (Dominique)

Le français est donc décrit comme très genré et binaire et créerait une barrière pour exprimer l'identification à la non-binarité pour la majorité des participant.e.s comparativement à l'anglais. Il serait en effet difficile d'être neutre en n'utilisant que la langue française (Ashley 2017, 36; 42). De plus, la moitié des participant.e.s expliquent avoir, à différents degrés, une difficulté à corriger l'autre ou à partager les termes qu'ils utilisent pour présenter son identification lors d'une interaction sociale, ce que nous pouvons aussi voir dans plusieurs citations mentionnées plus haut. Cela découlerait d'un désir de ne pas vouloir déranger ou offusquer l'autre, ou encore de ne pas vouloir compliquer la situation :

« Il y a un côté de moi qui ne veut pas blesser. C'est comme ironique un peu, mais si mettons, quelqu'un me dit que je suis un homme, je ne veux pas blesser l'autre personne et lui dire que je ne le suis pas. J'ai peur que la personne fasse comme : "Ah *fuck!* Je me suis trompé.e" et que la personne se sente mal. Alors, j'ai comme de l'empathie genre pour eux, pour [le fait] qu'ils se sentent mal et c'est comme si moi c'est pas grave si je me suis senti.e blessé.e » (Simon)

On pourrait donc penser qu'une partie des individus non-binaires peuvent se restreindre dans le dévoilement de leur vécu personnel en lien avec leur identité de genre, préférant plutôt contenir à l'intérieur de soi sa blessure et assurer le confort de l'autre. On pourrait y déceler une certaine reproduction de la hiérarchie sociale existant entre les groupes minorisés et les groupes majoritaires, où la personne non-binaire semble percevoir sa réalité comme trop complexe ou dérangement pour une population plus en adéquation avec les normes de genre ou ne relevant pas de la responsabilité de l'autre de comprendre. Dans une intériorisation des préjugés sur la transidentité et la non-binarité de genre, ainsi que de sa propre déviance face aux normes sociales, les individus non-binaires peuvent donc se sentir restreints dans l'affirmation sociale de leur genre et gênés dans leur processus d'identification. Il y aurait donc un processus décisionnel structuré en fonction du contexte social concernant l'information qu'il serait approprié de dévoiler dans une situation particulière (Goffman 2015, 57).

3.3. Évolution et expression du corps en situation sociale

Ce troisième thème de l'analyse explore le processus de transition des participant.e.s, relevant les aspects semblables ainsi que les différences dans les parcours d'affirmation structurés par l'identification de genre. Nous abordons ensuite la relation dialectique entre les techniques de présentation du corps (Mauss 2002) de la personne non-binaire et les discours et comportements des individus évoluant dans les mêmes environnements sociaux.

3.3.1. Transition : relation entre rapport au corps et processus de transition

D'abord, quelques participant.e.s indiquent ressentir de la dysphorie de genre ou un inconfort en rapport à leur corps, ce dernier n'étant pas toujours en adéquation avec leur représentation personnelle de leur genre :

« J'ai beaucoup de dysphorie, mais par rapport à ma poitrine. (...) Généralement, c'est tout le temps proche de la fameuse semaine du mois. Ça là, c'est inévitable. On dirait que toutes tes émotions sont décuplées. On dirait que cette semaine vient clairement te rappeler à quel point t'es une femme. Alors, généralement, c'est dans ces moments-là que je suis comme : "Ostie que mon corps me fait chier" et que je regarde sur *Instagram* tous les mannequins androgynes et que je suis comme : "Ostie pourquoi que je ne suis pas mince de même?" » (Maxim)

« Je pense que ça va avec ma santé mentale. Je pense que plus je suis bien dans ma peau ... Ça dépend aussi de ce que j'ai à faire dans ma journée. (...) Ça dépend vraiment des jours. Il y a des jours où que je suis vraiment *all right* et que j'aime la ligne [de ma mâchoire] et que c'est *cool* et il y a des jours où je suis comme j'ai envie de me cacher dans le fond d'une ... C'est vraiment inégal comme truc. Ça dépend de mon mental, de comment je me sens, tsé. Il y a des jours où je suis comme "Ah ça va, *what a stud*" tsé et il y a des journées que "Ouff, ark". Il y a des jours qu'il n'y a rien à faire et qu'il n'y a pas un morceau de linge que je peux mettre pour me sentir bien » (Charlie)

Ce sentiment de dysphorie de genre peut varier selon divers facteurs, comme l'humeur, la santé mentale, les personnes qui seront rencontrées durant la journée ou encore les activités

quotidiennes. D'autres expliquent plutôt ne pas ressentir de dysphorie ou en ressentir assez peu :

« Je suis bien à l'aise avec mon corps. Je n'ai pas une dysphorie pour le corps féminin ni masculin. (...) Non, je suis vraiment à l'aise avec, par exemple, mes organes sexuels féminins, tsé. Pis même, je les apprécie » (Lou)

« J'ai un corps qui n'est pas trop marqué par sa féminité. (...) J'aime le corps que j'ai. J'ai la chance d'avoir un corps qui me plaît et qui représente un peu la manière dont je me sens, donc ça c'est *cool* » (Dominique)

Toutefois, une grande partie des participant.e.s ont aussi expliqué avoir ressenti un sentiment d'euphorie de genre ou un sentiment de bien-être découlant d'une certaine présentation de soi. Iels ont parfois même ajouté que l'euphorie définissait mieux leur processus d'identification que la dysphorie de genre :

« Quand ça marche, ouin. Ça c'est quelque chose, ouin, c'est quelque chose que j'ai compris un moment donné que ce n'est pas la dysphorie qui déterminait ma transitude, c'est vraiment l'euphorie de genre. C'est le jour où tu mets le *binder*, la bonne chemise, le bon *kit* et que tu es comme "Wow" et que tu te fais appeler "Monsieur" et que tu es comme "Wouhou". Je trouve que c'est ça qui est plus marquant que de se sentir pas bien dans son corps » (Charlie)

Toutes les personnes non-binaires ne décrivent donc pas nécessairement un ressenti de dysphorie de genre et d'inconfort par rapport à leur corps, mais toutes les participant.e.s décrivent une certaine présentation de leur corps et de leur identité qui les ferait se sentir mieux dans le monde social ou lors d'une interaction avec l'autre. Iels expliquent que leur identification ne se définit pas seulement, voir pas vraiment, par la dysphorie de genre, mais plutôt par une euphorie de genre découlant d'un sentiment d'être soi et d'être reconnu.e comme tel.le (Marie-Philippe Drouin et Lucile Crémier 2018). Cette dernière viendrait influencer sur le processus de transition et les techniques du corps (Mauss 2002). L'euphorie de genre, selon nos données, influence alors les préférences de présentation de l'individu, ce qu'il veut exprimer et dégager, ainsi que ce qui lui semble en accord avec son identité non-binaire. Un type de modification de la présentation du corps, la transition médicale, ne semble toutefois que peu intéresser les participant.e.s de l'étude. En effet, seulement deux personnes mentionnent un intérêt envers ce type de transition et seulement l'une d'entre elles a entamé des procédures pour réaliser un tel de changement :

« J'en parlais dernièrement avec ma copine [que] peut-être éventuellement j'irais pour la chirurgie pour les faire enlever. (...) Mais, tsé, ouin, les seins c'est quelque chose qui est *rushant* pour moi, que j'aimerais ça claquer des doigts et que ça disparaisse. (...) Je vais me renseigner avant tout, mais ouin on verra là-dessus » (Maxim)

Quant à iel, Charlie explique être « sur la liste d'attente pour avoir une *top surgery*³⁶ ». Pour cela, iel s'est renseigné.e sur la procédure et a cherché pour un.e thérapeute qui l'a aidé.e à comprendre son besoin pour la chirurgie. Après avoir rempli la documentation nécessaire, iel indique avoir « complété [son] dossier il y a deux ou trois mois » avant le moment de l'entrevue. Iel indique devoir attendre encore plusieurs mois et comprendre que la guérison est tout de même considérable, mais trouve tout de même le processus excitant, s'imaginant déjà « être débarrassé.e » de sa poitrine et ne plus porter de *binder*. De plus, iel ajoute souhaiter commencer une hormonothérapie progressive, sa voix étant importante pour son travail :

« Une dose normale, pour un homme trans c'est 100 mg par semaine, mais je vais commencer à 25 mg par semaine et monter peut-être jusqu'à 50 mg, pas plus que ça. Ça va peut-être créer comme une redistribution de la graisse, puis une différence dans la masse musculaire, peut-être un petit peu plus de pilosité et une aggravation de ma voix, mais ça ne sera pas *the whole deal*. Pis, bon, un changement progressif comme ça, ça va me permettre de garder un contrôle sur ma voix. (...) Un changement moins radical, ça me plaît, quelque chose de plus *smooth*. Pis, je n'ai pas envie de devenir un homme. Je n'ai pas ce désir-là. J'ai juste envie de masculiniser un peu mon corps, alors c'est parfait comme approche » (Charlie)

Par contre, toutes les participant.e.s rapportent avoir effectué certains changements corporels, mais non médicaux, ce qu'on qualifie de transition sociale. Les participant.e.s mentionnent donc avoir plusieurs techniques de travail du corps (Mauss 2002) et de modification corporelle en lien avec ce type de transition, celles-ci variant selon l'individu :

« Je me suis rasé.e les cheveux et là, tout à coup, j'étais dont bien plus androgyne. (...) Je m'épilais les jambes et tout ça, parce qu'il fallait faire ça, et là ça fait quoi, 3 ans que j'ai arrêté? Et je tripe à avoir du poil sur les jambes.

³⁶ La « *top surgery* » peut être comprise comme la modification chirurgicale de la poitrine, la taille de cette dernière pouvant être augmentée ou réduite (Yelland 2017).

C'était stéréotypiquement féminin d'avoir pas de poil sur les jambes, alors c'est une libération de plus » (Lou)

« C'est sûr qu'il y a certaines affaires que, par rapport à mon corps, je ne suis pas capable bin raide. Le poil, par exemple, la barbe ou encore le poil sur le *chest*. Régulièrement je rase ça. Dès que j'en ai un peu beaucoup, je me sens mal » (Alex)

Le processus de transition corporelle peut toutefois aussi contenir des éléments d'identification n'étant pas typiquement en relation avec la représentation sociale et/ou avec l'expression de genre associées au sexe opposé à celui assigné à la naissance dans le système de genre binaire, ne souhaitant pas nécessairement viser l'androgynie. Simon semble en effet souhaiter, par sa transition corporelle, vouloir s'éloigner de la relation qui existe entre son sexe assigné à la naissance et la représentation sociale de la masculinité qui y est associée, en se détachant des attentes, des rôles et de l'apparence socialement attribués aux hommes. Toutefois, iel ne tente pas d'effectuer cela en se rapprochant de l'apparence socialement associée à la femme, par la féminité, mais plutôt par une modification de ses organes génitaux à l'aide de piercings :

« Il y a comme quelque chose par rapport à, ouin, comme le fait d'avoir un pénis. On dirait que ça me ramène au fait que genre les gens voient encore ça comme si j'étais un gars et que ça a donné, en fait, c'est que j'ai fait une transformation avec piercings. (...) Je ne veux pas que ça ressemble à ça, alors j'essaie de le modifier et, plus que je l'ai modifié dans la dernière année, mieux je me sens. (...) J'ai compris que ça [ne] représente [plus] ... les gens ne le voient plus de la même façon. Ça fait du sens pour moi (...) On dirait que ça me représente enfin » (Simon)

Simon explique aussi que cette modification de ses organes génitaux permettrait que ceux-ci ressemblent moins à l'idée typique que l'on s'en fait, de prendre le contrôle sur son apparence, ainsi que de démontrer sa différence aux autres. Cet exemple nous conduit à interroger le concept même de transition, généralement associé au passage d'un pôle binaire à un autre ou, du moins, à une féminisation ou une masculinisation. Ce processus pourrait, en conséquence, être plus personnel, unique et moins normatif, ainsi qu'inclure des modifications s'éloignant de l'idée d'une transition binaire typique.

De plus, l'apparence concrète du corps semble avoir un impact sur le degré de confort ou d'inconfort corporel. Ce rapport au corps semble généralement s'établir dans le désir d'atteindre une certaine androgynie du corps et de l'apparence, ou du moins par un éloignement de la présentation de soi associé à son sexe assigné à la naissance, mais pas dans tous les cas. Toutefois, cette distanciation de la représentation sociale reliée au sexe assigné à la naissance serait associée, pour la majorité des participant.e.s, à un haut niveau d'euphorie de genre, d'estime de soi et d'opinion positive face à soi et à son corps, ainsi qu'une plus grande aisance sociale :

« [Ça me faisait me sentir] vraiment mieux et beaucoup plus sûre de moi aussi. Ça c'est sûr que je l'ai remarqué. Quand j'ai commencé justement à m'assumer plus, à changer mon style, à embrasser ce côté-là de moi, ce côté beaucoup plus masculin, bin tout de suite ça a paru. Justement, j'attirais plus le monde, j'avais plus d'aisance à entrer en contact avec les autres. Je passais une entrevue, c'est sûr qu'il y avait toujours des stress, mais on dirait que la confiance en moi se développait et mon estime de moi augmentait aussi. Je me regardais dans le miroir et je n'avais pas nécessairement envie de me charcuter au complet. C'était plus : "Ah ouin, j'suis pas pire finalement, j'ai l'air de quelque chose". [Donc], là-dessus ça a vraiment aidé. (...) Je l'ai vu pour moi, par rapport à mon estime, c'était franchement mieux. Je me trouvais belle et attirant à la fois, féminin et masculin à la fois » (Maxim)

« Je pense que quand j'ai commencé à m'habiller de façon plus masculine, la façon dont le monde m'accueillait, ça me faisait plus plaisir. Je me sentais plus *groundé.e*, plus solide, plus dans mon pouvoir » (Charlie)

Ces témoignages semblent montrer une importance du processus de transition et de la présentation de soi dans les relations sociales. Le regard des autres peut ainsi avoir un impact sur le niveau de bien-être ressenti et sur l'affirmation sociale de l'identification à l'identité non-binaire.

3.3.2. Présentation du corps et regard social : importance de la perception des autres lors d'interactions sociales

Parmi les participant.e.s, certain.e.s indiquent ne pas vraiment se soucier du regard ou de la perception des autres sur leur présentation d'eux-mêmes lors de l'interaction sociale ou de s'en soucier moins qu'auparavant :

« C'est sûr que moi quand j'arrive quelque part, je suis ce que je suis et j'ai sur le dos ce que j'ai sur le dos. J'ai un manteau d'hiver pour femmes à la maison que je mets une fois de temps en temps, même si ça ne fait pas le bonheur de mon père, mais regarde, je m'en sacre un peu de ce qu'il pense. (...) S'il fallait que je me fie à ce que les autres me disent, je ne serais pas rendu.e où je suis rendu.e aujourd'hui » (Alex)

Bien que certaines personnes indiquent ne pas prendre en compte l'opinion des autres, on retrouve effectivement chez la majorité des participant.e.s une prise en considération, voire une certaine influence, de la perception ou du regard de l'autre sur leur présentation de soi :

« J'ai quand même beaucoup d'inconfort par rapport à moi-même, beaucoup d'inconfort aussi justement en rapport aux autres qui regardent et tout » (Maxim)

« Ce n'est pas que je ne suis pas bien. C'est que face à ma représentation, face à comment que les autres me voient et tout ça, c'est vrai que ça me fait réagir. (...) Ça ne m'apporte pas un manque d'estime, mais c'est quelque chose que je réfléchis beaucoup. Comme si j'arrive en classe, que je vois des gens que je ne connais pas, c'est quelque chose qu'automatiquement je vais réfléchir : "Ah! Ils vont me voir de cette façon-là" » (Simon)

« Ça passe par le corps, mais j'ai l'impression que peut-être vivre dans un autre monde où je serais vu.e, peut-être que je n'aurais pas ce besoin-là de changer mon corps (...) Bin, tsé, je veux dire que c'est pour moi, mais c'est pour ma relation au monde » (Charlie)

Bien que le processus de transition soit majoritairement un cheminement personnel de travail du corps (Mauss 2002) en fonction du ressenti identitaire, celui-ci semble aussi bien souvent en partie structuré en fonction des autres. Par la citation de Charlie, nous pouvons comprendre que la présentation du corps de l'individu est ce qui sera vu par l'autre en situation d'interaction sociale et fera partie de la « relation au monde » de l'individu. La présentation de soi fait alors aussi partie de la construction et la reconstruction du processus

d'identification. En effet, la manière dont l'individu choisira de travailler son corps peut avoir un impact sur la reconnaissance sociale de l'identité par l'autre. Cela peut aussi influencer la manière dont se déroulera l'interaction, ainsi que la représentation que l'autre formera en rapport à soi. Ces aspects sont effectivement tous des constituants du processus d'identification. Malgré le fait que l'identité de genre et l'expression de genre soient deux variables distinctes et ne soient pas causales, une apparence androgyne aurait toutefois plus de chance d'être liée à la non-binarité de genre dans la structure sociale de genre actuelle et participerait donc à la reconnaissance de l'identité dans l'interaction. Par exemple, Simon explique que son identité de genre non-binaire est parfois remise en question ou délégitimée, puisque son apparence n'est pas typiquement androgyne et est plus associée à son sexe assigné à la naissance, soit à la masculinité. Toutefois, on pourrait aussi y voir une portée politique, son expérience étant une démonstration concrète de la différenciation entre identité de genre et expression de genre :

« Si on essaie de me dire : "Ouin, mais tu t'habilles de même" ou "Tu as une barbe", je suis comme : "Ouin, pis? Pourquoi est-ce que je serais obligé.e de performer pour toi pour avoir une identité plus valide?". Pour moi, c'est vraiment important et ça devient un peu politique. C'est un positionnement que je veux. Non, je n'ai pas envie de me raser, pis non je n'ai pas envie de changer mes vêtements, parce que ces vêtements-là me font et ces vêtements-là je suis confortable dedans. (...) C'est quelque chose qui revient souvent, mais avec des gens qui sont moins au courant de l'expression de genre » (Simon)

En ne performant pas les attentes de présentation et d'apparence qui seraient socialement attendues d'une personne non-binaire, soit un certain niveau d'androgynie ou d'opposition évidente aux normes de genre binaire par l'entremise du corps, il serait donc possible de remettre en question les stéréotypes associés à cette identité de genre. Simon estime cependant que l'androgynie pourrait aussi se révéler politique et être associée à de la militance et à une remise en question du système de genre binaire :

« J'ai l'impression que l'androgynie c'est une autre performance, c'est un autre genre de performance selon moi. Mais, c'est une performance qui est plus politique. Je le vois vraiment comme [ça]. Les gens qui sont plus androgynes et qui performant de cette façon-là ont un impact sur comment la société les voient pis comment on voit les gens et leur rapport au genre. Je trouve ça important. Je trouve ça cool qu'il y ait des gens qui le font. (...) Bin, comme n'importe quelle performance sociale... On essaie de démontrer quelque chose,

mais il y a particulièrement quelque chose dans l'androgynie que je trouve... qui fait réagir. Ça fait réagir. Alors, oui, je trouve ça comme important et bien » (Simon)

L'idée de soutirer une certaine réaction chez l'autre ou d'avoir un impact sur celui-ci au travers d'une présentation de soi androgyne est aussi rapportée dans plusieurs autres entrevues. On retrouverait, en effet, une certaine intentionnalité, à divers degrés, de créer de la confusion ou de « choquer » l'autre, dans un objectif de remise en question des normes binaires et dans le but de guider vers la réflexion :

« J'ai un peu envie que les gens soient confus en fait, qu'ils ne savent pas s'ils doivent dire "monsieur" ou "madame". (...) Je pense que si j'avais une barbe, j'aurais envie de mettre du rouge à lèvres. Tsé, en fait, j'ai envie que les gens me regardent et soient aussi confus par rapport à mon genre que moi je le suis » (Charlie)

« On dirait que j'ai juste envie que les gens fassent genre : "*What the fuck*" tsé. (...) C'est ça genre : "Je ne sais pas trop ça va dans quelle catégorie". C'est ça que je veux. (...) Je trouve que ça a une portée politique aussi en fait. Ça prouve aux gens qu'ils ont tort de catégoriser de façon binaire. J'espère que cette confusion-là apporte une réflexion, en fait, aux gens » (Lou)

« J'aime jouer sur le genre et tout. (...) Donc, pour moi, c'est plate, mais non, j'aime bien jouer entre les deux, pis si t'as un bogue de cerveau si tu me regardes, mais tant mieux. Ça t'ouvrira l'esprit » (Maxim)

Cette contestation des normes de genre par le corps, menant au fait de surprendre ou de créer de la confusion, est expliquée comme un moyen de susciter des réflexions sur les normes binaires de genre, via une démonstration de leur subversion par le corps (Marie-Philippe Drouin et Lucile Crémier 2018). Elle aurait donc une portée politique et militante, qu'importe le niveau d'intentionnalité de la personne qui l'incarne. On pourrait donc faire l'hypothèse que l'identification à la non-binarité de genre a un impact sur la remise en question des préconçus sociaux sur le genre, qu'importe la façon dont la personne non-binaire aura choisi de se présenter socialement. Le simple fait de s'identifier comme non-binaire serait intrinsèquement politique : l'identité échappant à la structure de genre binaire, elle remettrait de fait en question la binarité du genre (Marie-Philippe Drouin et Lucile Crémier 2018).

3.4. Relations interpersonnelles et cercles sociaux

La présentation de soi qui accompagne l'identité de genre, autant au niveau du langage que du corps, aurait un impact sur le déroulement de l'interaction sociale, sur la perception de l'autre et sur la reconnaissance qui en découle. Il pourrait s'avérer plus complexe pour les personnes non-binaires de recevoir du support dans les différentes sphères sociales. Leur présentation de soi, déviant généralement des normes faisant partie du système de genre binaire, peut représenter un obstacle supplémentaire à l'obtention des différents types de soutien social. Ce thème abordera donc ce sujet à travers l'analyse des rapports familiaux, des relations amicales et amoureuses, ainsi que du milieu professionnel.

3.4.1. Rapports familiaux : hésitation à se dévoiler et risque de bris du lien familial

Une partie des enquêté.e.s indique avoir dévoilé son identité de genre à ses parents, tandis qu'une autre explique ne pas l'avoir fait. Parmi ceux l'ayant fait, nous pouvons relever une complexité à bien faire comprendre ce qu'est l'identification à la non-binarité de genre et/ou les besoins qui y sont associés. Il semble y avoir un manque de connaissances et de compréhension à propos de l'existence de l'identité de genre non-binaire :

« J'ai fait mon *coming out* à mes parents et ils ont super bien réagi, mais je ne suis pas convaincu.e qu'ils comprennent exactement c'est quoi. Je pense qu'ils pensaient que je voulais faire une transition et que je voulais me faire opérer. J'étais là : "Non, ce n'est pas ça". Mais, au moins, je vois une ouverture. Ils n'utilisent pas vraiment les pronoms et tout, mais chaque chose en son temps. Je comprends que c'est une grosse nouvelle et que c'est de l'adaptation pour eux » (Lou)

« J'ai toujours évolué sans mes parents, parce que mes parents, on s'entend-tu, sont transphobes et homophobes. Donc, de ce côté-là, je n'ai jamais eu d'appui. (...) Bin, plus mon père. Ma mère et ma sœur ça a bien été. Mon père c'est une autre histoire » (Alex)

On retrouve en outre la perception d'un manque d'ouverture de la part des parents et l'hypothèse d'un manque de compréhension de l'expérience de la non-binarité (Frappier 2018, 137), pouvant restreindre certain.e.s participant.e.s à faire leur *coming out*. Cela

pourrait aussi souvent se fonder sur une expérience passée de rejet en rapport à leur identité sexuelle et/ou en rapport à leur expression de genre :

« Déjà, juste dévoiler mon orientation sexuelle à mes parents a été pénible. Pour faire une histoire courte, ma mère m'a foutu dehors. Donc, on dirait qu'après, pour tout ce qui était identité de genre, ce n'est pas quelque chose que j'ai abordé avec eux. Encore aujourd'hui, ce n'est pas quelque chose que je parle avec eux. Ça a été assez pénible de me faire couper les cheveux et tout ça, alors je ne commencerai pas à leur dire que je ne me sens ni homme, ni femme. Ça ne passera pas » (Maxim)

Cette citation expose une relation entre la réaction au dévoilement de l'orientation sexuelle et à la subversion des normes de genre avec la volonté de Maxim de faire son *coming out* non-binaire. Une rétroaction négative à une précédente tentative de dévoiler son orientation sexuelle ou d'exprimer son genre peut donc mener une personne à s'auto-censurer afin d'éviter la critique qui délégitimerait son identification à la non-binarité.

De manière similaire, Simon explique que ses parents « ne sont aucunement politisés » et « qu'ils ne comprendraient pas » un *coming out* non-binaire. Iel a fait son *coming out* polyamoureux à son père il y a quelques années, souhaitant ne pas laisser un.e de ses deux partenaires de côté pour les événements familiaux. La réaction de son père fut plutôt négative, bien que cet aspect de son identité soit décrit comme important. Ce dernier a aussi tenté de dévoiler son identité de genre à un proche, ayant toutefois reçu une rétroaction négative. Ne percevant pas non plus d'ouverture du reste de sa famille, iel a fait le choix de ne pas dévoiler son identité de genre à celle-ci :

« Mais mon *coming out* de genre, à part mon oncle qui n'a vraiment pas compris, ma famille n'est pas assez importante pour moi pour que je puisse partir cette discussion-là. Ils ne comprendraient vraiment pas. Ça ne fait tellement pas partie de leur vie genre » (Simon)

Nous faisons aussi l'hypothèse d'un lien entre le degré d'adhésion des parents aux normes binaires de genre et la décision de leurs enfants de dévoiler leur identité de genre. Deux participant.e.s expliquent ainsi que leurs parents avaient des attentes binaires explicites envers elleux, en fonction de leur sexe assigné à la naissance. Maxim raconte, par exemple, que sa « mère s'est obstinée avec [elle] pour [lui] faire porter des affaires roses pis des

jupes pis des ci pis des ça », Simon indiquant de son côté une pression de la part de son père à obtenir son permis de conduire et à se concentrer sur le marché du travail et non sur les études, au travers de commentaires tels que : « Fait un homme de toi ». Dominique raconte, quant à elle, que ses parents adhéraient particulièrement aux normes de genre binaires et au respect des rôles genrés, concernant notamment la répartition des tâches domestiques. Ces trois participant.e.s n'ont pas effectué leur *coming out* non-binaire à leurs parents.

Ces récits contrastent avec celui de Lou, qui a dévoilé son identité de genre à ses parents à l'âge adulte, ceux-ci lui semblant réceptifs à sa situation et plus enclins à mettre en question la binarité de genre. Alex, explique enfin avoir effectué son *coming out* auprès de sa mère la percevant comme plus tolérante que son père à cette situation. Sans le consentement d'Alex, ce dernier fut en effet plutôt informé par l'entremise de sa mère, Alex n'envisageant pas aborder ce sujet avec son père à ce moment, car iel ne discernait pas de réceptivité de sa part sur le sujet. Sans pouvoir établir une causalité entre les deux phénomènes en raison de la petite taille de notre échantillon, ces récits indiquent l'existence d'un degré de détachement des normes et des attentes binaires de la part des parents et l'aisance ressentie de la part des participant.e.s à faire leur *coming out* à ceux-ci.

De plus, il n'y aurait pas de tendance marquée de la part des participant.e.s à vouloir dévoiler leur identification à d'autres membres de la famille que les parents. Lou explique en effet avoir fait son *coming out* public sur les médias sociaux, donc sans vouloir particulièrement en faire part aux membres de sa famille de façon individuelle et adaptée, contrairement à l'intention derrière son dévoilement à ses parents. Simon explique aussi avoir tenté de discuter du sujet avec son oncle, mais avoir reçu une rétroaction négative, mais de ne pas l'avoir dévoilé au reste de sa famille. Finalement, Alex et Simon abordent leur faible niveau de confort en présence de leur famille et indiquent ne pas les voir souvent, rendant potentiellement le *coming out* moins important vu le manque de proximité de la relation.

3.4.2. Relations amicales et amoureuses : importantes acceptation et réceptivité

Contrairement à la perception d'un manque d'ouverture de la famille, les participant.e.s indiquent ressentir plus de réceptivité et d'acceptation de la part des ami.e.s et/ou des partenaires amoureux (Munoz-Plaza, Quinn, et Rounds 2002, 55; Davey et al. 2014, 2982) dans quasi toutes les situations mentionnées dans les entrevues. Ces relations sont ainsi connotées de façon très positive, décrites comme un « *safe space* » (Lou) ou comme une « famille choisie » (Simon et Alex).

Concernant les relations amoureuses, les participant.e.s indiquent presque toutes avoir ressenti du soutien de la part de leur partenaire lors de leur processus d'identification et/ou de leur *coming out* :

« Bon, tsé, ma copine c'est ma confidente. Quand j'ai eu mes questionnements sur si j'étais trans et que j'aurais été mieux si j'étais un gars, bin tout de suite je lui en ai parlé. Pour elle, ce n'était pas quelque chose qui *popait out of nowhere*. Pis tsé, il y a beaucoup de petits points aussi qu'elle avait déjà remarqués, de choses que je faisais. (...) Quand je suis arrivée et que je lui ai dit : "Sais-tu, je pense que je suis pas mal comme non-binaire, tsé" (...), justement, pour elle ça n'a pas été une surprise et elle était super confortable là-dedans, super ouverte, compréhensive, aimante, vraiment *number one* » (Maxim)

« J'étais déjà avec ma partenaire et [elle] aidait super gros dans ce processus-là. Elle était prête à me supporter et à m'écouter. Puis, même au début, je pense que c'était dur pour elle. Pendant le premier ou les premiers mois, je pense qu'elle m'identifiait, avec raison, je ne la blâme pas, mais elle m'identifiait plus comme un gars. Puis, c'est avec le temps que ça a comme changé. Ce changement-là, avec elle, ça m'a aidé à m'accepter » (Simon)

Certaines expériences peuvent toutefois être moins positives, comme pour Lou, qui explique avoir débuté son processus de dévoilement par son *coming out* à son partenaire de l'époque, pensant recevoir du soutien, mais qui a plutôt été déçu.e de sa réaction. Ce manque de reconnaissance et de soutien aurait causé le sentiment d'être jugé.e, ainsi que de la tristesse, tout comme une appréhension face à la poursuite de son *coming out* :

« La première personne avec qui j'ai fait mon *coming out*, c'était mon copain à ce moment-là, mais on est plus ensemble. C'était comme important pour moi de le dire en premier à lui et je pensais qu'il allait me soutenir, puis finalement

il a vraiment été troublé par ça. Je me suis senti.e vraiment jugé.e et ça m'a fait de la peine. Ça m'a pris du temps, après ça, continuer mon *coming out*, parce que je m'attendais à ce que tout le monde réagit comme ça. Pis, tsé, je pense vraiment que c'était un manque d'information de sa part, malgré qu'on ait eu plein de fois des conversations à ce sujet-là et tout ça. Donc, il y a eu ça. Il pensait vraiment que ça allait vraiment changer de quoi entre nous deux, mais j'étais là : "Je suis la même personne encore. Ça ne change absolument rien" » (Lou)

On retrouverait donc, de la part des partenaires amoureux, une réaction généralement positive et une acceptation lors du dévoilement ou du partage des questionnements au sujet l'identité de genre et de l'identification à celle-ci. Les personnes non-binaires pourraient toutefois aussi recevoir, dans certains cas, une réponse négative de leur partenaire lors de leur *coming out*. De plus, le niveau de soutien de la part des ami.e.s semblent aussi élevé, voire plus élevé, que pour celui ressenti dans les relations amoureuses :

« Tsé, pour mes ami.e.s, c'est juste : "J'aimerais que tu utilises le pronom 'iel' ou 'il'" et c'est comme : "Ok". Pis, des fois, ils se trompent et ils s'excusent, mais c'est tout. (...) Mes ami.e.s ça a été généralement facile » (Charlie)

« Mes ami.e.s c'est vraiment des personnes géniales. Ils sont super à l'aise avec ça. Même ceux qui sont moins au courant sont quand même ouverts et je me suis toujours senti.e accepté.e par rapport à ça. (...) C'est vraiment un safe space pour moi. Je sais qu'ils vont être là pour me soutenir peu importe, donc (...) ça me donne vraiment l'énergie de me présenter comme je veux, la motivation même » (Lou)

« Mais, côté ami.e.s, c'est là que je me sens le mieux, parce que là, je ne suis pas la personne que je suis chez nous et que je n'aime pas être. Je suis Alex et je suis tel.le quel.le, alors c'est ça que j'aime quand je suis avec mes ami.e.s. Je suis la personne que j'ai envie d'être et pas la personne que j'ai envie d'enterrer depuis 3 ans » (Alex)

Les participant.e.s mentionnent aussi que le soutien des ami.e.s se manifestait concrètement de diverses manières. On retrouve par exemple une participation à la correction des pronoms en situation sociale ou une protection qui aide à se sentir plus libre de porter un *binders* pour la baignade. On retrouve aussi des attitudes qui permettent aux personnes de s'exprimer et de discuter au sujet de leur identité, ou qui les encouragent à affirmer leur identité de genre lorsque cela est possible (Galupo et al. 2014, 205). Le soutien provenant des ami.e.s pourrait donc aussi être bénéfique dans les interactions sociales de façon

générale et non pas seulement dans la relation amicale elle-même. L'effet de ce support s'étendrait alors en dehors des limites de la relation amicale (Galupo et al. 2014, 194) et concernerait aussi le confort à être soi et à exprimer son identité, ainsi qu'à assumer sa présentation de soi dans tout environnement social.

En comparant les relations amicales et amoureuses avec les relations familiales, nous pouvons en outre discerner quelques points qui diffèrent. Le niveau de reconnaissance de l'identification à la non-binarité semble varier considérablement selon les cercles sociaux. Les ami.e.s et les partenaires amoureux ont en effet un plus haut niveau de confort avec le dévoilement de l'identité de genre non-binaire et les questionnements associés. Ces personnes font preuve d'une plus grande ouverture, ainsi que davantage de reconnaissance et de soutien de l'identité de genre et de la présentation de soi au quotidien. La famille aurait effectivement plus de difficulté à s'ajuster au dévoilement de l'identité de genre et à offrir du soutien, ayant connu depuis plus longtemps l'individu avec son sexe assigné à la naissance comparativement aux ami.e.s et aux partenaires amoureux (Davey et al. 2014, 2982). Les relations familiales semblent aussi être moins primordiales pour les participant.e.s, ainsi qu'avoir un lien de proximité plus faible. Ce constat suggère donc qu'il existe un lien entre le niveau d'acceptation, de reconnaissance et de soutien social d'une part, et la proximité de la relation d'autre part.

3.4.3. Milieu professionnel : disparité dans le rapport à la non-binarité

Une tendance à changer d'emploi ou de milieu de travail peut être constatée chez la majorité des personnes de notre échantillon ne sentant pas une ouverture sur leur lieu de travail, indépendamment de l'existence préalable d'un *coming out*. Sans indiquer avoir ou non dévoilé son identité de genre non-binaire, Maxim explique ainsi avoir eu un emploi moins ouvert dans le passé et maintenant se retrouver dans un milieu de travail où elle ressent plus de liberté en relation à sa présentation de soi :

« Pis, beaucoup dans mes *jobs* aussi, du pourquoi je ne suis pas restée [dans mon autre domaine], c'était accepté oui, mais toujours accompagné de

jugement. (...) Quand je suis arrivée [à ma *job* actuelle], c'est sûr que là, je me pose pas mal moins de questions. C'est sûr [qu'à cette *job*], tu peux être comme tu es et il n'y a pas de jugement » (Maxim)

Dominique indique aussi que des attentes socialement attribuées à son sexe assigné à la naissance étaient apposées sur elle dans un ancien emploi et rapporte aussi avoir vécu de la discrimination envers son identification de genre dans un « milieu toxique ». Cela l'aurait convaincue de devenir entrepreneure afin de se libérer de « ces dynamiques de travail qui sont très difficiles à gérer ». Elle explique aussi s'être sentie poussée à quitter son travail, car elle ne voulait pas devenir « un problème » au sein de l'entreprise :

« Tu t'en vas quand ça t'arrive. Si tu ne t'en vas pas, tout ce que tu peux faire c'est dire : "Je pense qu'il y a un problème" pis ça se peut que ça soit à cause de ça. Le moment où tu fais ça, tu deviens un problème. C'est clair. C'est toi le problème » (Dominique)

Simon, quant à iel, décrit un changement d'emploi, puis un retour aux études dans un programme où on retrouve « des gens qui comprennent les mêmes réalités, qui sont au courant de ça, des concepts », lui permettant de « vraiment plus partager » et de se « sentir moins tendu.e ». Iel explique avoir quitté son emploi suite à une phase dépressive et une baisse d'estime de soi, l'amenant au « *burn-out* », en raison d'un manque de reconnaissance de son identité et de ses capacités professionnelles, ainsi que d'un manque d'écoute et de soutien de la part du milieu :

« Mon équipe de travail n'était pas au courant, mais ne voulait pas être au courant, en fait, de mon identité. Même si j'en parlais, c'était comme si ce n'était pas reconnu du tout. Ça fait que j'ai arrêté de parler et que j'étais super sur la défensive genre. Pis, j'ai éventuellement fait un *burn-out* genre. Pas juste à cause de ça, mais c'est en grande partie de ne jamais être reconnu.e et que mes compétences étaient pas reconnues non plus. J'ai arrêté de parler, j'ai arrêté de vouloir partager de ma vie ou de mon plaisir ou de mes difficultés. (...) Et quand j'ai essayé d'en parler au comité d'administration, ils ont nié, en fait ... ce que moi je trouvais du harcèlement en fait. C'était du harcèlement en doutant constamment de mes compétences pis en remettant toujours en question tout ce que je faisais. Pour moi, c'était du harcèlement, mais le conseil d'administration a décidé de ne pas le garder, de ne pas garder ma plainte » (Simon)

Nous pouvons donc comprendre, par ces expériences personnelles au travail, que les milieux professionnels sont souvent perçus comme n'étant pas réceptifs ou ouverts à la subversion des normes de genre et considérés comme n'offrant pas de liberté pour l'affirmation du genre au quotidien (Parenteau 2016; Whittle et al. 2007; Davidson 2016). Dominique explique aussi avoir fait l'expérience du risque de perdre son emploi, dans son ancien milieu de travail, celui-ci se fondant sur le fait qu'elle fait partie de la communauté LGBTQ+ et sur sa présentation de soi plus androgyne. De plus, deux participant.e.s mentionnent même avoir une crainte de ne plus avoir de carrière s'ils insistaient sur la reconnaissance de leur identité de genre non-binaire ou de perdre leur emploi actuel en faisant leur *coming out* :

« C'est parce que c'est un nouveau travail que j'ai eu récemment et je ne connais pas encore beaucoup la *boss*, alors j'aime mieux attendre de savoir. [C'est] quand même une *job* payante aussi, alors je ne veux pas la perdre. (...) J'en ai des ami.e.s qui ont perdu leur job à cause de ça, que leur *boss* s'arrangeait pour les foutre dehors carrément » (Alex)

« Je pense que juste l'histoire des pronoms et des accords c'est très compliqué au niveau des médias et ça compliquerait beaucoup mon travail si j'insistais pour faire un *coming out* pour que tout le monde utilise les bons pronoms à l'écrit ou à l'oral quand ils parlent de moi. J'aurais pu d'entrevues. J'aurais pu d'articles écrits sur moi. J'aurais pu de carrière finalement » (Charlie)

Selon les données relevées dans les entrevues, la moitié des enquêté.e.s mentionne avoir eu la crainte de perdre leur emploi ou que leur identification à la non-binarité affecte leur emploi à un moment ou à un autre. Plusieurs expliquent aussi avoir ressenti un manque d'ouverture et/ou du jugement concernant leur identité de genre dans le milieu de travail. Ces résultats rejoignent diverses autres recherches effectuées en milieu de travail indiquant qu'il s'agit d'un lieu où l'on retrouve beaucoup de discrimination, d'isolement et de stigmatisation pour les personnes trans et non-binaires (Whittle et al. 2007, 15; Parenteau 2016, 5; Dargie et al. 2014, 71; Davidson 2016, 10).

3.4.4. Niveau de soutien social et nature de la relation : le soutien comme source de proximité relationnelle

Le niveau de soutien reçu en rapport à l'identité de genre et la présentation de soi serait une variable primordiale, ou minimalement importante, pour toutes les participant.e.s. En effet, iels rapportent que le soutien social mène, entre autres, à une meilleure estime de soi et à une plus grande liberté pour oser ou pour s'exprimer. Il faciliterait le fait d'être soi-même, tout en ayant aussi une influence sur le niveau de santé mentale et de bonheur. Des effets bénéfiques du soutien social sont donc rapportés par toutes, le support de leur identité de genre et de leur présentation de soi ayant donc un impact positif sur le bien-être (Davey et al. 2014; Parenteau 2016; Caron et Guay 2005) des personnes de notre échantillon :

« Oui, bien sûr, je suis une personne très heureuse, vraiment, si je n'avais pas eu [de soutien], alors ça aurait été probablement tout autre chose. Il y a des gens qui sont malheureux pour moins que ça. Non, j'ai eu de la chance » (Dominique)

« Là, [avec du soutien], je me sens comme toujours bien, pis j'ai l'impression que mon anxiété ne prend pas toute la place, pis que mon stress ne contrôle pas ma vie. Quand j'ai du stress, bin je suis capable de le gérer, pis je suis capable de me sentir bien. (...) La différence c'est du tout au tout. Maintenant, je reviens chez nous, pis je suis énergique et ça me tente d'y aller et j'ai envie d'aller à mes cours, pis j'ai envie d'aller voir les gens que j'aime » (Simon)

« Les gens qui comptaient pour moi, ils ont vraiment été compréhensifs, alors finalement ça m'a *full* fait du bien. Ça a été comme un surplus d'estime pendant quelques jours » (Lou)

« Quand je suis avec ma *gang*, je vais oser plus et c'est là où est-ce que je vais plus mettre des trucs *flyés*, pis... parce que j'ai ma *gang*. (...) Ouais, ça fait toute la différence d'être vu.e par des personnes importantes » (Charlie)

Dans le même ordre d'idée, un manque de soutien social aurait, au contraire, des impacts négatifs sur la personne non-binaire (Davey et al. 2014; Parenteau 2016). En effet, les participant.e.s rapportent, entre autres, qu'un manque de soutien et d'acceptation de leur identification de genre aurait comme effet d'être « blessant » (Charlie), de mener la

personne non-binaire à se « sentir mal » (Alex), ainsi qu'à vivre de l'isolement et des sentiments dépressifs :

« Là, ça fait un an que je ne travaille plus et ça m'a pris du temps sortir de la dépression, mais avant ça faisait comme deux ans que je ne me sentais vraiment pas bien, que je ne me rendais pas compte que j'étais dépressif fonctionnel. J'essayais de *tougher* en me disant que j'étais capable de régler mes affaires tout.e seul.e pis que j'ai pas besoin de personne. (...) Ouin, c'était toujours dur et j'avais toujours besoin de ventiler par rapport à mon emploi et en rapport à mes ami.e.s que je n'aimais pas vraiment. Puis, c'était toujours difficile genre ma vie » (Simon)

Le niveau de soutien social envers l'identification et la présentation de soi de la personne non-binaire serait donc un aspect faisant considérablement varier le sentiment de bien-être et de confort au quotidien. Celui-ci viendrait aussi influencer la proximité de la relation qui existe entre ceux-ci et la personne non-binaire. Plusieurs enquêté.e.s rapportent ainsi qu'un manque de soutien social pourrait guider vers un détachement émotionnel (Malpas et Bosman 2014, 141). Lou, par exemple, explique que le manque de soutien de son ancien partenaire amoureux a allumé « une petite lumière rouge », un des facteurs l'ayant conduit à rompre avec lui :

« Il fallait que je sois entouré.e de personnes positives et qui allaient me soutenir, pis cette personne-là, ça m'a juste prouvé que ça n'allait pas être le cas. (...) Alors, la lourdeur de cette relation-là était vraiment pas nécessaire » (Lou)

De son côté, Alex indique qu'un manque de reconnaissance et de soutien de la part de sa famille a entraîné son détachement vis-à-vis celle-ci et qu'iel considère potentiellement plus ses ami.e.s comme sa famille que sa famille biologique, utilisant le terme de « famille choisie » pour décrire son groupe d'ami.e.s. De plus, Simon explique moins côtoyer certain.e.s ami.e.s qui acceptent et comprennent moins bien son identité de genre :

« Bin, c'est les ami.e.s que je vois moins, mettons, les ami.e.s que je vois une ou deux fois par année. Ce n'est pas des sujets qu'on a. Pis, les fois où j'ai essayé de les *challenger* par rapport au sexisme ou par rapport au racisme ... On a pas le même *background*, alors c'est des ami.e.s que je ne vois pas souvent ou que je vois dans certains contextes. Pis, je ne les considère pas comme ma famille choisie non plus, pas eux. Ma famille choisie, c'est vraiment les gens

qui comprennent les réalités LGBTQ et les réalités de l'identité de genre »
(Simon)

On pourrait aussi voir la même influence du manque de soutien social sur la relation de la personne non-binaire avec son emploi. On peut en effet observer une tendance à vouloir se dissocier de son milieu professionnel lorsque celui-ci ne nous soutient pas (Whittle et al. 2007), comme l'illustre les récits de Simon et Dominique. Les deux participant.e.s racontent explicitement avoir ressenti un manque de soutien de la part de leur employeur.euse et/ou à l'intérieur de leur milieu de travail, cette situation les ayant poussé.e.s à quitter leur emploi. Ces divers exemples suggèrent l'impact du soutien social. Nous pouvons alors conclure que la personne aura tendance à s'éloigner des individus et des milieux dans lesquels le support est faible ou absent.

Dans ce contexte, l'ouverture envers la non-binarité et les efforts mobilisés pour répondre aux besoins des personnes non-binaires semblent plus importants que la compréhension exacte de ce qu'implique cette identité de genre ou le fait de connaître celle-ci en profondeur. La compréhension et la connaissance de la non-binarité se révéleraient un avantage pour le maintien de la relation et auraient un impact favorable sur son niveau de proximité, l'ouverture et l'effort de compréhension étant toutefois primordiaux. Charlie illustre ce point en indiquant que le désir de soutenir la personne non-binaire dans son expérience quotidienne est ce qui aurait la plus grande valeur dans le maintien de la relation :

« Bin c'est parce que des fois quand tu as pris la peine de l'expliquer à quelqu'un et que tu as l'impression qu'il ne fait pas d'efforts, c'est comme ... (...) Ouais, c'est ça, tant que ... parce qu'il y a des gens qui ne me prennent pas trop au sérieux. Tsé, il y a vraiment une idée d'invalider ce truc-là, que c'est juste un *trip*. Mais, c'est difficile à expliquer aussi, parce que c'est beaucoup dans les émotions, alors quand tu ne les as pas eues, tu ne peux pas comprendre nécessairement. Donc, pour des gens qui ne comprennent pas, des fois ils sont juste *dismissive*. Genre sont juste comme : "Ça n'existe pas". Ça c'est crissement blessant. Mais du moment que la personne est comme : "Je t'entends et c'est vrai ce que tu vis pis ça me touche", bin faire des erreurs c'est pu tant grave » (Charlie)

Cette idée apparaît aussi dans les autres entrevues, les participant.e.s indiquant que les gens avec qui ils ont une relation de proximité sont généralement aussi les personnes qui reconnaissent leur identité de genre et leur présentation de soi, puis acceptent celles-ci :

« Pour moi, c'est vraiment plus le monde proche de moi, mes ami.e.s, ma copine et tout ça. Pour moi, c'est important qu'ils me saisissent bien, qu'ils me traitent comme il faut aussi, ouin, vraiment » (Maxim)

« Autant je sais que je suis, mettons, avec mes ami.e.s, puis j'ai le soutien de leur part et que je ne me ferai pas chialer dessus en bout de ligne pour telle ou telle affaire ou parce que je mets du linge qui me représente plus et qui ne fait pas l'affaire, mettons, à mon père, bin c'est sûr que ça joue comme facteur » (Alex)

L'effort de compréhension et la reconnaissance de l'identité de genre non-binaire semblent donc être les deux facteurs les plus importants dans la création et le maintien de relations, ainsi que dans le désir de l'individu d'intégrer ou de demeurer dans un certain milieu. Ceux-ci ont aussi un impact dans le processus d'identification, par la validation sociale de l'identification, et pouvant réduire le sentiment d'être considéré.e comme déviant (Becker 1985) en rapport aux normes de genre.

3.5. Représentations sociales et espaces publics

Dans ce dernier thème, nous explorons l'expérience que font les personnes non-binaires des espaces sociaux à travers l'influence des représentations et normes sociales de genre binaires. Les espaces sociaux discutés cette section se sont révélés être pertinents dans la construction du processus d'identification et dans l'expérience quotidienne de la non-binarité selon les données rapportées par les participant.e.s. La situation des salles de bain et des vestiaires sera d'abord étudiée en rapport à l'impact de leur séparation binaire sur leur utilisation au quotidien par les personnes non-binaires. Nous analysons ensuite le degré de confort ressenti face au dévoilement de l'identification lorsque l'individu est confronté à une situation d'interaction sociale avec des inconnu.e.s, puis le niveau de dévoilement sur les médias sociaux est mis en relation avec le degré de divulgation général de l'identité de genre. Nous abordons finalement les représentations sociales de la non-binarité de

genre, ainsi que l'influence que l'éducation sur cette identité de genre pourrait avoir sur l'expérience de cette communauté.

3.5.1. Salles de bain et vestiaires : lutter contre la discrimination par la neutralité

Les salles de bains publiques et les vestiaires semblent être, selon les discours des participant.e.s, les espaces sociaux les plus hasardeux au niveau du degré de confort et du sentiment de bien-être ressenti par la personne de genre non-binaire. Les salles de bains publiques entraîneraient en effet généralement une réflexion lors de leur utilisation et celles-ci se révéleraient être un lieu problématique pour la majorité de nos enquêté.e.s, soit celles ne passant pas le « gender test ». Cela implique que les individus non-conforme dans le genre peuvent être soumis à une tentative de maintien de l'ordre social binaire par les autres acteurs sociaux (Kopas 2012, 9). En d'autres mots, les personnes ayant une présentation de soi androgyne, généralement associée à la non-binarité de genre, sont souvent stigmatisées et discriminées dans un espace social organisé selon la binarité de genre, où elles sont désignées comme déviantes (Becker 1985).

Bien que toutes les participant.e.s indiquent généralement utiliser la salle de bain associée à leur sexe assigné à la naissance, plusieurs y éprouvent des difficultés. Les vestiaires, quant à eux, sembleraient être un peu moins problématiques, mais soulèvent tout de même des questions d'usage pour certain.e.s. Charlie, Alex et Dominique semblent de fait n'avoir que peu ou pas de difficulté avec leur fréquentation des vestiaires, tandis que Simon rapporte une gêne à exposer son corps. Lou et Maxim décrivent de leur côté une expérience des vestiaires dans laquelle la présentation corporelle de leur identité de genre vient influencer sur leur usage du lieu.

La moitié des participant.e.s rapportent avoir perçu du jugement ou un rejet de la part des autres personnes présentes dans la salle de bain avec elleux, cette dernière pouvant ainsi être décrite comme « un champ de mines » (Charlie). Cela se manifeste par des regards, des chuchotements, des commentaires désobligeants ou encore par des confrontations et des agressions à leur endroit (Davidson 2016, 4):

« Dans les toilettes, ça arrive, bin pas souvent, mais c'est arrivé une *couple* de fois que je me fasse dire que je ne suis pas dans les bonnes toilettes. (...) Pis là, je dis ça en riant, mais sur le coup ça m'avait vraiment fait de la peine. C'était méprisant souvent la façon que le monde le dit, pis tu ne te sens juste vraiment pas la bienvenue. (...) Ça se met à tourner dans ta tête et ça te met tellement une mauvaise énergie pour après. Tu te sens comme mal d'être qui tu es » (Lou)

« Quand je vais dans les toilettes des femmes, c'est sûr que je me fais toujours regarder, c'est sûr qu'il y a des commentaires qui se passent, mais j'ai déjà vécu des situations pires où est-ce que je me faisais carrément dire que je n'étais pas dans la bonne place, qu'il fallait que je sorte. Donc là, d'être obligée de m'engueuler avec la madame, quasiment lui dire ... bin là excuse, mais lui dire "Faut tu que je te montre mon vagin?". Tsé, je peux-tu pisser ostie? Faque, non, et le plus *heavy*, ça a été quelqu'un qui a carrément défoncé la porte de la cabine » (Maxim)

Lou mentionne aussi s'être fait « regarder croche » dans les vestiaires, et Maxim rapporte que son *binder*, qu'elle porte aussi pour se baigner, occasionne des regards d'incompréhension. Ces conduites de la part des autres individus viendraient aussi influencer leurs comportements et les pousseraient au développement de stratégies d'adaptation (Davey et al. 2014, 2977) ayant comme objectif de diminuer les probabilités d'être victime de réactions négatives à leur égard, donc en réaction aux différents préjugés sociaux. Lou explique tenter de quitter la salle de bain le plus rapidement possible, ayant en tête qu'il « n'y a personne qui a envie [qu'iel] soi[t] là en ce moment ». Charlie, dans le même ordre d'idées, indique qu'iel tente « d'aller dans la salle de bain la plus proche de la sortie et de ne pas prendre trop de place », ainsi qu'éviter de sourire ou d'avoir un contact visuel avec les occupantes présentes. Dans les vestiaires, Lou rapporte avoir tendance à découvrir son visage et mettre en évidence son maillot une pièce, tout en tentant d'avoir l'air plus féminin.e. puisqu'il « y a tout le temps un petit stress de ne pas vouloir faire peur au monde ».

La moitié des participant.e.s mentionnent cependant aller, lorsque cela est possible, dans les toilettes opposées à leur sexe assigné à la naissance. Pour que cela se produise, l'environnement doit toutefois leur sembler sécuritaire ou iel doit y être seul.e. Cela peut leur apporter un sentiment de bien-être et une impression de subvertir certaines normes sociales. À l'opposé, Simon mentionne qu'iel n'irait pas dans la salle de bain opposée à

son sexe assigné à la naissance, se sentant limité.e par son apparence et expliquant qu'iel ne « passerait³⁷ » pas dans la « toilette des femmes ».

La moitié des enquêté.e.s expliquent enfin que des toilettes neutres ou non genrées seraient une alternative intéressante à la séparation binaire qui structure l'organisation des salles de bains et des vestiaires. Charlie explique que « ça réglerait vraiment des problèmes », et réduirait une grande partie de la discrimination et des préjugés qui structurent l'usage de ces lieux. Alex mentionne avoir tenté d'obtenir ce type de salle de bain en milieu scolaire, mais sans succès, et Simon indique que, dans l'optique où des toilettes neutres seraient offertes, iel n'aurait aucune hésitation à les utiliser.

3.5.2. Dévoilement et nouvelles rencontres : interaction entre présentation de soi et image sociale

Confronté.e.s à des inconnus dans divers lieux publics, les individus de notre échantillon semblent répondre différemment à ce type d'interaction sociale en faisant varier leur présentation de soi selon leur objectif interactionnel. Témoignant d'une ambivalence entre le fait de prendre en considération (ou non) le regard de l'autre (Seeber 2013), on note d'importantes variations en matière de présentation de soi. Certaines contradictions apparaissent dans le discours de quelques participant.e.s, expliquant à la fois ne pas vouloir se soucier du regard de l'autre tout en développant une appréhension de leur réaction potentielle. Lou indique par exemple ressentir une gêne à dévoiler qu'iel utilise des pronoms neutres par crainte que les autres ne comprennent pas l'utilisation de ceux-ci, mais explique aussi que cela est plus simple de ne pas se soucier de l'opinion d'inconnus, car on ne ressent pas d'obligation de les revoir par la suite. De son côté, Maxim révèle consciemment adopter des attitudes et des comportements plus neutres lors de nouvelles rencontres, évitant d'être très masculine ou très féminine. À la fois, elle explique cependant ne pas se soucier de leurs avis :

³⁷ En référence au concept de *passing*.

« Il y a aussi une partie de moi qui se dit : "C'est des inconnus, je m'en fou rendu là". J'essaye beaucoup d'y aller avec le "Je m'en fou de ce qu'ils pensent", parce que sinon, si je m'y attardais tout le temps, je pense qu'à quelque part on ne vivrait pas. Faque, tsé, j'essaie de me dire qu'un inconnu, je m'en fou bin qu'il me regarde et qu'il se demande si je suis une fille ou si je suis un gars. Je m'en sacre là. Cette personne-là, ça vient jouer dans sa vie, pas la mienne » (Maxim)

Les personnes non-binaires semblent donc prises entre, d'une part, la crainte d'une potentielle réaction négative en rapport avec leur identification à la non-binarité, et de l'autre, la liberté offerte par la faible proximité relationnelle et la possibilité de ne plus revoir l'individu. Alex, de son côté, explique avoir peu d'hésitation à dévoiler son identité de genre non-binaire devant des inconnus et en situation publique, effectuant même des conférences et discutant de celle-ci à la radio. Plusieurs autres participant.e.s indiquent, au contraire, prendre en compte les réactions possibles des inconnu.e.s lors de nouvelles rencontres. En effet, la moitié de l'échantillon explique effectuer une réflexion sur la présentation de leur genre dans l'interaction avec des inconnus et/ou dans l'espace public, ayant toutefois des répercussions et des objectifs différents selon chacun.e. Par exemple, Charlie explique choisir une présentation plus masculine, afin d'obtenir plus de reconnaissance de son identité, alors que, pour Simon, on retrouve une gêne ou une certaine crainte de présenter son identité de genre dans l'espace public, menant parfois à un évitement de dévoiler son identification de genre ou de parler de soi de façon générale.

Nous pouvons comparer ces situations avec la position de Goffman sur la « discréditation », celle-ci indiquant que l'individu porteur d'un stigmaté peut choisir, lorsque cela est possible, de le dévoiler ou non dans une situation sociale (Goffman 2015, 57). Les personnes non-binaires peuvent ainsi chercher à dévoiler leur identité de genre ouvertement, à divulguer certaines informations pour guider l'autre à percevoir celle-ci sans la dire explicitement, ou la camoufler en fonction du contexte et « à qui, comment, où et quand » elle serait exposée (Goffman 2015, 57). En comparant les niveaux de dévoilement identitaire d'Alex, de Charlie et de Simon lors de nouvelles rencontres, nous pouvons comprendre que, bien qu'ils prennent tous en compte le regard de l'autre, leur présentation de soi peut varier selon leurs objectifs personnels.

3.5.3. Dévoilement sur les médias sociaux : rendre publique son identité de genre

Agissant à titre d'analogie virtuel des espaces publics physiques, les médias sociaux sont importants dans le processus d'identification. Le dévoilement sur les médias sociaux serait en effet tout comme les autres espaces publics, construit à travers l'interaction entre les motivations internes des usagers et de leur compréhension des diverses pressions sociales s'appliquant au genre (Seeber 2013). Le degré de dévoilement de soi sur les médias sociaux se révèle semblable au niveau de divulgation de l'identification à la non-binarité de genre dans les espaces publics physiques. Par exemple, certain.e.s ont indiqué ne pas avoir fait leur *coming out* publiquement et que, sur les médias sociaux, iels se dévoileront beaucoup moins sur une plateforme où pourrait se trouver les personnes n'ayant pas connaissance de leur identité de genre :

« Sinon, Instagram c'est là que je me laisse plus aller. Je sais que c'est cave, parce que Facebook on peut protéger et Instagram non, mais en tout cas. Je me dis que mes parents ne sont pas sur Instagram pis je ne connais personne de ma famille qui me suis personnellement sur Instagram, donc je ne sais pas. On dirait que je m'en permets plus » (Maxim)

« En même temps, ce *coming out*-là, je l'ai fait sur certains réseaux sociaux et pas sur d'autres. Par exemple, sur Facebook, j'ai des membres ... genre mes oncles et mes tantes, des anciens... en tout cas. Bin, c'est surtout pour mes oncles et tantes qui sont sur mon Facebook. Ça je l'ai pas fait là-dessus, parce que je ne me sentais pas prêt.e à leur dévoiler. J'ai quand même choisi qui allait voir quand même » (Lou)

Une personne n'ayant pas effectué un *coming out* public serait donc potentiellement plus contrainte au niveau des informations ou des images partagées en ligne rapportant à son identification de genre. À l'opposé, quelqu'un qui aurait fait son *coming out* et qui se sentirait plus libre d'exprimer son identité et sa présentation de genre non-binaire sur les médias sociaux. Certain.e.s participant.e.s indiquent en outre publier des articles ou des photos concernant la non-binarité ou la population LGBTQ+ de façon générale sur leurs médias sociaux. Lou explique « toujours [publier] des "*memes* ³⁸" sur les personnes non-binaires, pis des photos et des trucs comme ça ». Simon, quant à iel, indique vouloir faire

³⁸ Faisant référence au phénomène en ligne.

réfléchir les individus qui verront ses publications sur des sujets en lien avec son identité sexuelle ou de genre :

« Je vais vraiment *poster* plus d'articles en lien avec soit le polyamour ou en lien avec la non-binarité ou aux réalités LGBTQ en général. Pis, je vais vraiment... Je ne fais pas beaucoup de *posts*, mais quand j'en fais ça va être quelque chose comme ça. Ça va être quelque chose de genre... Pour faire réfléchir par rapport à ces réalités-là » (Simon)

On pourrait donc voir un certain désir d'informer les autres sur ce qu'est la non-binarité de genre par l'entremise des médias sociaux, à travers différentes techniques d'exposition de l'identité de genre, tel le dévoilement de sa non-binarité sur certaines plateformes ou le partage de diverses publications. Ce dévoilement dans l'espace public peut être compris comme une étape marquante du processus d'identification, une affirmation de cette dernière, comme une domination de la motivation interne sur les pressions sociales de genre (Seeber 2013). Une personne non-binaire qui exposerait son identification à la non-binarité publiquement se rendrait alors discréditable (Goffman 2015, 57), s'exposant à la fois au regard de l'autre, mais aussi à une possible validation sociale.

3.5.4. Visibilisation et éducation : faire connaître la non-binarité et besoin de représentation sociale

En plus des publications en ligne et du *coming out* de certain.e.s participant.e.s, ceux-ci expliquent souhaiter une plus grande éducation sur la non-binarité de genre, aspect dont l'importance est réitérée à plusieurs reprises au cours des entrevues. En effet, plusieurs des participant.e.s expliquent, par exemple, avoir déjà joué le rôle de « modèle » de diverses manières, en lien avec le dévoilement public de leur identification de genre ou d'une explication plus en profondeur de celle-ci. Lors de son interaction avec des jeunes LGBT, dans un comité duquel il était responsable, Simon explique s'être servi de son identité de genre pour légitimer la leur, ainsi que leur servir de modèle :

« Mais, avec les jeunes, c'est drôle, parce qu'en tant que modèle, je m'en servais tsé. (...) Ça marchait bien de parler de mon identité. Pour moi, je m'en

servais comme modèle. Je pouvais être un modèle de... Bin, on peut s'identifier comme ça et on peut avoir du support pis... Ouin, c'est ça » (Simon)

De son côté, Alex indique désirer informer les autres et être « un livre ouvert ». Iel discute effectivement de sa non-binarité à la radio, tout en effectuant aussi diverses conférences sur le sujet :

« C'est le genre d'affaire que j'aime faire. J'aime raconter mon histoire pis informer les autres de cette réalité-là, parce qu'il y en a certains qui ont peur un peu de ça. C'est l'inconnu aussi, donc ils ne savent pas trop dans quoi ils s'embarquent » (Alex)

De plus, Lou explique, en parlant du dévoilement de sa non-binarité, qu'elle « trouve ça important de le faire publiquement », puisque « ça passe un message que ces personnes-là sont là, qu'elles ont des droits, que c'est des humains ».

Être un modèle de visibilité de la non-binarité semble important pour quelques-un.e.s des participant.e.s, ainsi qu'avoir un impact marqué sur leur processus d'identification. Cette mise en scène publique de leur appartenance à cette communauté en tant que représentation sociale viendrait consolider leur identification par la présence de validation externe (Perinbanayagam 2012), par l'affirmation de l'identité de genre et marquerait un point tournant du processus d'identification.

Plusieurs enquêté.e.s expliquent aussi avoir vécu un manque de représentations elleux-mêmes lors de leur jeunesse, souffrant du manque de représentation de la non-binarité dans les médias :

« Bin, premièrement, il manque clairement de modèles pour les personnes qui sont en réflexion ou qui commencent à s'identifier comme ça et tout. Bin, même si ça fait longtemps, il manque de modèles tout court auquel.le.s s'identifier. (...) Clairement, je pense que je n'en ai jamais entendu parler dans les médias. On parle des personnes trans et tout ça un peu, encore là, vraiment pas beaucoup. Mais, non-binaire, on n'est pas très loin là-dedans. Faque, je suis pas mal sûr que monsieur-madame tout le monde ne sait pas c'est quoi tout court en fait. Je pense qu'il y a un gros manque de modèles. Je n'ai jamais vu de films qui abordaient ça, ni de livres, encore moins de livres en fait. Je pense que c'est un peu... c'est mort... C'est invisible en fait » (Lou)

« Bin, tsé, j'en parle beaucoup avec le grand public. Pis 99 % du temps, c'est la première fois qu'ils en entendent parler. Je pense que les gens ne comprennent pas, ne connaissent pas et ne sont pas éduqués. Mais, à peu près tout le monde à qui je prends le temps de l'expliquer l'acceptent pis le comprennent. Je pense que c'est parce qu'on n'a pas d'exemples pis on n'a pas de visibilité » (Charlie)

Iels expliquent alors avoir eu « l'impression de ne jamais [se] reconnaître » et « de ne jamais être représenté.e » (Simon), car « avoir des modèles non-binaires, oublie ça, il n'y en a pas » (Dominique). En raison de ce manque de représentation de la non-binarité dans l'espace public, les participant.e.s expliquent qu'il serait plus complexe de s'identifier à cette identité de genre dû à son invisibilisation. Ce résultat peut être mis en lien avec les propos rapportés dans la section « Premier contact », expliquant qu'une rencontre qui offre un soutien informationnel ou expose à la transidentité et/ou la non-binarité de genre guiderait l'identification. On pourrait donc comprendre que la présence de modèles non-binaires dans l'environnement social permettrait d'apporter des éléments de réponse aux individus en questionnement et jouerait un rôle important dans le processus d'identification.

La moitié de l'échantillon rapporte toutefois ne pas toujours avoir envie d'expliquer leur expérience de la non-binarité de genre ou d'en faire l'éducation aux autres en toutes circonstances :

« Bin, ça va peut-être dépendre aussi des moments, parce que tsé, mettons, je suis dans un bar avec des amis, pis que là, quelqu'un n'est pas au courant, pis qui commence à m'en parler, pis je n'ai juste pas le goût de lui expliquer. Tsé, il y a des moments où je n'ai pas la tête à ça, pis là, rendu là, je n'ai pas envie nécessairement, de comme m'impliquer dans l'éducation de la personne ou d'avoir juste une conversation sérieuse là-dessus. (...) J'ai d'autres choses à penser aussi. Ouin, mais il y a des fois que ça va vraiment me faire plaisir pis je vais quasiment faire exprès aussi pour. Ça dépend des fois, de mon énergie. Je ne sais pas, j'imagine » (Lou)

« Moi, souvent, c'est tellement compliqué comme conversation pis difficile que je ne l'ai pas. Comme dans ma vie de tous les jours, je me retrouve dans un party machin et je n'ai pas le goût d'expliquer. Je n'ai pas toujours envie d'expliquer et de faire de l'éducation, faque je pense qu'il y a beaucoup de gens comme moi qui sont fatigués pis qui passent à côté, mettons, des occasions d'éduquer tsé. Mais, c'est une conversation qui est difficile, pis que pas tout le monde a envie d'avoir, pis qui manque énormément de visibilité » (Charlie)

Maxim ajoute finalement que l'information devrait donc potentiellement aussi se transmettre à travers l'éducation ou la sensibilisation institutionnelle et non être seulement être attribuée à la population non-binaire elle-même :

« Donc, je sens que ça va être un énorme combat, mais ça doit avoir lieu selon moi. Pis, selon moi, c'est plate, mais dans quelques années, ça devrait passer par peut-être même l'éducation. Là, il y a l'éducation à la sexualité qui est revenue, bin ils devraient peut-être le glisser à quelque part » (Maxim)

Ce commentaire peut finalement nous guider vers une réflexion sur la responsabilité des acteurs sociaux sur la question de l'éducation à la non-binarité de genre et les sujets connexes. Cette responsabilité pourrait en effet être imputée aux individus non-binaires elleux-même, mais aussi aux institutions sociales déjà responsables de la socialisation genrée.

Conclusion de l'analyse

Dans ce chapitre, nous avons analysé les données recueillies lors des entretiens avec les participant.e.s, ce qui nous a permis de mieux comprendre les différents concepts et leur rôle dans l'expérience de la non-binarité de genre.

Nous pouvons comprendre par cette analyse que le processus d'identification repose sur un questionnement présent dès l'enfance pour la majorité des participant.e.s et comprend un moment de déclic où l'individu va se reconnaître dans la catégorie identitaire de la non-binarité de genre. Cette première identification à la non-binarité de genre découle toutefois de la rencontre d'un.e modèle qui forme une représentation de la non-binarité pour elleux ou encore par une interaction avec quelqu'un qui les informera sur la transidentité et/ou la non-binarité. Le processus d'identification se révèle aussi à varier dans le temps, ainsi qu'à être en constante construction et reconstruction selon le parcours et les expériences individuelles des participant.e.s. De plus, une identification à la non-binarité de genre est décrite comme intrinsèquement politique par plusieurs participant.e.s, peu importe la performance de genre exposée dans l'interaction sociale. Par sa subversion des normes de

genre binaires, au fondement des institutions sociales, de la socialisation genrée et de la reproduction de la structure sociale, la non-binarité de genre remet en question le système de genre binaire.

La présentation de soi, quant à elle, ressort comme étant variable en fonction des différents objectifs des participant.e.s, celle-ci se modifiant en fonction des individus rencontrés lors de leurs interactions sociales et de leurs activités. Elle est aussi influencée, voire structurée, par le contexte social entourant l'individu, ainsi que par l'expérience personnelle de ce dernier. La présentation de soi permet à la personne non-binaire de communiquer son identité de genre à l'autre ou, au contraire, de masquer celle-ci. Il semble en effet qu'une performance de genre et une présentation du corps androgynes ainsi qu'un dévoilement public de l'identité de genre par le langage facilite la reconnaissance sociale de la non-binarité au quotidien. Nous avons finalement relevé une « normativité non-binaire » prescrivant une présentation de soi androgyne pour la personne s'identifiant à la non-binarité de genre, délégitimant du même fait toute personne qui se représente son identité de genre de manière différente et se situe ainsi à l'extérieur de cette norme.

Pour sa part, le soutien social envers leur identité de genre non-binaire est rapporté par les participant.e.s de l'étude comme jouant un rôle sur leur bien-être et leur santé mentale, tout comme sur le sentiment personnel d'estime de soi. Il y a aussi un lien entre le soutien social perçu et le degré de confort ressenti dans l'interaction, ainsi que sur la proximité de la relation entre la personne non-binaire et un autre individu. Les relations amicales et amoureuses sont en effet généralement rapportées comme des sources de soutien plus grandes que les relations familiales et professionnelles, étant aussi celles avec la plus grande proximité pour nos participant.e.s. Le soutien social perçu permet aussi à l'individu non-binaire de ressentir une plus grande liberté dans le travail de son corps et dans le dévoilement de son identité de genre en situation sociale.

Le processus d'identification, la présentation de soi et le soutien social sont tous structurés par l'intériorisation des normes et des représentations sociales faisant partie du système de genre binaire. En effet, nous pouvons ressortir de l'analyse que la représentation sociale intériorisée de la non-binarité de genre influence la personne non-binaire dans son

identification à cette catégorie de genre. La manière dont l'individu se représente la non-binarité participe effectivement à ce que celui-ci s'identifie ou non à cette catégorie de genre et à ce qu'il puisse ou non se voir comme faisant partie de celle-ci en fonction des critères qui lui semblent pertinents pour s'identifier à cette population.

Les normes et représentations sociales binaires ont aussi un rôle dans la manière dont la personne non-binaire présente son identité de genre lors de ses diverses interactions sociales quotidiennes. Les résultats de cette recherche montrent que cette non-binarité de genre est généralement plus ou moins dévoilée par les participant.e.s en se fondant sur les divers critères faisant partie de leur représentation d'un individu non-binaire et d'une présentation de soi non-binaire. En effet, la perception de la manière dont une personne non-binaire devrait se présenter, par l'apparence, les comportements ou le langage, guide habituellement leur propre présentation de soi dans l'interaction sociale, en fonction de leur objectif de dévoilement de leur identité de genre.

Le soutien social provenant des autres acteurs sociaux est lui aussi influencé par cette intériorisation du système de genre binaire. Le degré d'adhésion d'une personne aux normes de genre binaires ou, au contraire, son désir de déconstruire celles-ci a un impact majeur sur le niveau de soutien social qu'elle manifesterà envers les participant.e.s et leur identité de genre non-binaire. Les individus étant le plus en opposition à la subversion des normes de genre binaires sont en effet reconnus par les participant.e.s comme moins favorables et soutenant envers la non-binarité. Ceux qui, au contraire, possèdent une perspective plus critique du système de genre binaire, font plutôt preuve de plus de reconnaissance et de soutien social.

CONCLUSION

Cette recherche explore la relation entre les concepts de présentation de soi et de soutien social dans le contexte de l'expérience au quotidien de la population non-binaire. Elle permet de mettre à jour le vécu d'une communauté peu abordée dans la recherche scientifique francophone ainsi qu'en milieu québécois. De plus, les concepts principaux de cette étude ne semblent pas avoir été mis en relation dans aucune recherche concernant les populations trans et non-binaires, permettant d'analyser leur expérience et leur processus d'identification sous un nouvel angle.

Nous cherchions d'abord à savoir quelle était la relation entre la présentation de soi d'une personne non-binaire et le soutien social qu'elle reçoit. Plus spécifiquement, nous souhaitions savoir si une certaine présentation de soi a un impact sur le niveau de soutien social reçu et si ce dernier peut avoir une influence sur le degré de confort ressenti lors de la présentation de soi en situation d'interaction sociale. Nous voulions ensuite comprendre l'influence de la reconnaissance sociale de l'identité de genre non-binaire sur le processus d'identification de façon générale, ainsi que la manière dont l'individu choisit de se présenter en situation sociale selon la nature de celle-ci. Nous souhaitions également explorer l'impact du niveau de soutien social perçu dans la situation d'interaction sociale. Nous avons enfin comme objectif de saisir l'effet des normes sociales binaires sur la présentation de soi de l'individu, ainsi que sur la reconnaissance sociale de la non-binarité de genre et sur le soutien social reçu des personnes qui s'y identifient. Pour répondre à ces questions, nous avons réalisé six entretiens semi-dirigés avec des individus s'identifiant à la non-binarité de genre, puis nous avons effectué une analyse thématique structurée par les concepts de présentation de soi et de soutien social.

Grâce à cette recherche, nous avons d'abord pu relever qu'un questionnement identitaire a généralement fait partie de l'expérience des participant.e.s, et ce, depuis leur enfance ou leur adolescence. De plus, une vision critique des normes de genre binaires ainsi que divers niveaux d'inconfort sont décrits comme ayant teinté leur jeunesse, particulièrement

lorsqu'ils ne percevaient pas être libres de se découvrir ou d'exprimer leur genre comme ils le désiraient. Tous les participants décrivent ensuite une rencontre leur ayant permis une prise de connaissance de l'existence de la non-binarité de genre, participant à une réalisation de leur identification à cette catégorie de genre. Plusieurs participants rapportent toutefois que la représentation sociale d'une personne non-binaire, basée sur divers stéréotypes, a participé à les faire douter de leur appartenance sociale à la non-binarité, se manifestant par un sentiment de ne pas être assez en adéquation avec cette image sociale.

Les normes de genre binaires, malgré une vision critique de celles-ci par les participants, se sont révélées avoir un impact sur la présentation de soi de ceux-ci. Cela peut se manifester par une prise en considération de celles-ci dans la performance de genre, que cette dernière vise l'androgynie ou soit plutôt construite dans un rejet de la normativité non-binaire, rejoignant le thème des préjugés intériorisés rapportés par plusieurs participants. Les normes de genre binaires influencent aussi, selon nos entretiens, la reconnaissance et le soutien social octroyés à la personne non-binaire par les autres, en fonction du niveau d'intériorisation et d'adhésion de ces derniers aux normes du système de genre binaire.

De plus, malgré que la présentation de soi par le langage varie selon les participants, de notre étude, nous pouvons tout de même relever un consensus concernant une complexité à utiliser la langue française de façon neutre en situation d'interaction sociale. Le même phénomène de disparité se dégage aussi des entretiens au niveau du processus de transition, les participants ayant divers besoins d'affirmation de leur genre et différents niveaux d'inconfort. Il est toutefois possible de déceler un certain lien, dans le discours des participants, entre la présentation de soi et le regard social, soit la perception des autres.

Nous avons effectivement pu mettre en évidence qu'un plus haut niveau de soutien social a un impact sur le sentiment de confort concernant la présentation de soi dans l'interaction sociale. En effet, on voit une relative diminution de la réflexion et une augmentation du sentiment de liberté de l'individu non-binaire en rapport à la façon qu'il va se présenter, occasionnant moins de questionnement sur le résultat de l'interaction, lors de la présence de soutien social. Par conséquent, la présentation de soi s'est révélée, dans cette étude,

comme variant de manière notable entre les différent.e.s participant.e.s lors de l'interaction sociale, selon leur objectif de dévoilement, leur niveau de confort, le contexte social et les acteurs sociaux présents. Dans le même ordre d'idée, le niveau de soutien social perçu dans la situation d'interaction influence l'individu non-binaire dans son degré de confort général et a ainsi un impact au niveau de la proximité du lien existant dans la relation avec l'autre, le soutien social étant donc un élément important structurant les relations sociales.

Le niveau de soutien social perçu semble, en effet, avoir un rôle important au niveau de la proximité relationnelle pour nos participant.e.s. Ceux-ci expliquent se sentir généralement plus proches de leurs ami.e.s ou de leurs partenaires amoureux que de leurs parents ou de leur famille de façon générale, mais aussi percevoir un soutien plus systématique dans leurs relations amicales et amoureuses que familiales. Certain.e.s participant.e.s, pour cette raison, qualifient même parfois de « famille choisie » leurs ami.e.s et leurs partenaires amoureux, exposant le lien existant entre le soutien social et la proximité relationnelle.

Notre analyse ne nous permet toutefois pas d'établir qu'une certaine présentation de soi influence le niveau de soutien social reçu. Les résultats démontrent plutôt que la présentation de soi proposée par nos participant.e.s a un impact sur la reconnaissance sociale de l'identité non-binaire. Nous avons en effet pu montrer qu'une certaine présentation de soi favorise ou, au contraire, limite la reconnaissance sociale de la non-binarité par un autre individu, mais que cette reconnaissance n'engendre pas nécessairement l'acte de soutien. De plus, nous n'avons pas pu conclure à l'influence de tous les types de reconnaissance sociale sur le processus d'identification à l'identité de genre non-binaire. Nous avons en effet ressorti qu'une reconnaissance structurelle et non individuelle de la non-binarité de genre a un impact sur le processus d'identification. Les participant.e.s de cette recherche expliquent toutefois percevoir une très faible représentation sociale de la non-binarité, n'avoir que très peu de modèles dans la sphère publique et la majorité d'entre-eux rapporte avoir vécu des situations de discrimination au quotidien. Iels indiquent finalement se sentir en quelque sorte responsable de l'éducation des autres sur le sujet de la non-binarité de genre, tentant de combler le manque de connaissances sociales sur le sujet.

Ce mémoire guide vers une meilleure compréhension de l'expérience des individus s'identifiant à la non-binarité de genre, mais génère aussi divers autres questionnements, qui nous inspirent de nouvelles pistes de recherche. N'ayant trouvé que peu d'information concernant le processus d'identification à la non-binarité dans la littérature, il pourrait être pertinent d'examiner celui-ci au travers d'autres études. L'utilisation du langage neutre au quotidien, principalement au niveau des prénoms et des adjectifs, est aussi très peu abordée dans la littérature et cet aspect de la transition pourrait donc être exploré pour mieux comprendre l'expérience des personnes non-binaires. De plus, la très grande majorité des études que nous avons recensées sur les populations trans et non-binaires concernaient les aspects légaux et médicaux de la transition ou se focalisaient sur la stigmatisation, la violence et la souffrance vécues par ces individus. Étant tous des sujets valides et importants à analyser pour comprendre cette réalité, il pourrait toutefois s'avérer pertinent d'élargir les types de contexte dans lesquels les personnes non-binaires sont étudiées, afin de comprendre les multiples dimensions du vécu de ces individus.

BIBLIOGRAPHIE

- Agence de la santé publique du Canada. 2001. « Pourquoi les Canadiens sont-ils en santé ou pas ? : Les principaux déterminants - 2. Réseaux de soutien social ». Politiques. Gouvernement du Canada. 25 novembre 2001. <https://www.canada.ca/fr/sante-publique/services/promotion-sante/sante-population/est-determine-sante/pourquoi-canadiens-sont-sante.html#social1>.
- . 2014. « Questions et réponses : L'orientation sexuelle à l'école – Que savons-nous? » Éducation et sensibilisation. aem. 7 mars 2014. <https://www.canada.ca/fr/sante-publique/services/maladies-infectieuses/sante-sexuelle-infections-transmissibles-sexuellement/rapports-publications/questions-reponses-ecole/questions-reponses-sexuelle-ecole.html>.
- . 2016a. « Mesurer la santé mentale positive au Canada : soutien social ». Éducation et sensibilisation. Gouvernement du Canada. 3 mai 2016. <https://www.canada.ca/fr/sante-publique/services/publications/vie-saine/mesurer-sante-mentale-positive-canada-soutien-social.html>.
- . 2016b. « Le portail canadien des pratiques exemplaires : Réseaux de soutien social ». Gouvernement du Canada. 18 août 2016. <https://cbpp-pcpe.phac-aspc.gc.ca/fr/category/determinants-of-health/social-support-networks/>.
- Alcoff, Linda. 1991. « The Problem of Speaking for Others ». *Cultural Critique*, n° 20: 5-32. <https://doi.org/10.2307/1354221>.
- Alessandrin, Arnaud. 2014. « Du « transsexualisme » à la « dysphorie de genre » : ce que le DSM fait des variances de genre ». *Socio-logos*, n° 9 (février). <http://journals.openedition.org/socio-logos/2837>.
- American Psychiatric Association, éd. 2013. *Diagnostic and statistical manual of mental disorders: DSM-5*. 5th ed. Washington, D.C: American Psychiatric Association.
- Applequist, Janelle. 2014. Review of *Pinterest, Gender Reveal Parties, and the Binary: Reducing an Impending Arrival to Pink or Blue*, par Chelsea Binne, Charlie Ecenbarger, Scott Trevellyan, et Bin Zhang. *Pennsylvania Communication Annual : Pennsylvania Communication Association Special Online Issue on Graduate Research* 70.3: 117.
- Ashley, Florence. 2017. « Qui est-ille ? Le respect langagier des élèves non-binaires, aux limites du droit ». *Service social* 63 (2): 35-50. <https://doi.org/10.7202/1046498ar>.

- Avanza, Martina, et Gilles Laferté. 2005. « Dépasser la « construction des identités » ? Identification, image sociale, appartenance ». *Genèses* no 61 (4): 134-52.
- Banc Public, Télé-Québec. 2018. « La naissance du genre neutre ». *Banc public*. Québec. <http://bancpublic.telequebec.tv/emissions/emission-69>.
- Baril, Audrey. 2007. « De la construction du genre à la construction du « sexe » : les thèses féministes postmodernes dans l'oeuvre de Judith Butler¹ ». *Recherches féministes* 20 (2): 61-90. <https://doi.org/10.7202/017606ar>.
- Bastien Charlebois, Janik. 2011. « Au-delà de la phobie de l'homo : quand le concept d'homophobie porte ombrage à la lutte contre l'hétérosexisme et l'hétéronormativité ». *Reflets : Revue d'intervention sociale et communautaire* 17 (1): 112-49. <https://doi.org/10.7202/1005235ar>.
- Bear Bergman, S, et Meg-John Barker. 2017. « Non-Binary Activism ». In *Genderqueer and Non-Binary Genders*, 1^{re} éd. Palgrave Macmillan.
- Beaubatie, Emmanuel. 2019. « L'aménagement du placard ». *Geneses* n° 114 (1): 32-52.
- Beaud, Jean-Pierre. 2016. « L'échantillonnage ». In *Recherche sociale : De la problématique à la collecte des données*, édité par Benoît Gauthier et Isabelle Bourgeois, 6e édition, 251-86. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Becker, Howard Saul. 1985. *Outsiders: études de sociologie de la déviance*. Observations. Paris: EdA-MMétailié.
- Berger, Anne-Emmanuelle. 2013. *Le grand théâtre du genre: identités, sexualités et féminisme en « Amérique »*. Paris: Belin.
- Berger, Peter L., et Thomas Luckmann. 1986. *La construction sociale de la réalité*. Collection «Individu et société». Paris: Méridiens Klincksieck.
- Boddington, Ellen. 2016. « A Qualitative Exploration of Gender Identity in Young People Who Identify as Neither Male nor Female ». Londres: University of East London.
- Braun, Virginia, et Victoria Clarke. 2006. « Using thematic analysis in psychology ». *Qualitative Research in Psychology* 3 (2): 77-101. <https://doi.org/10.1191/1478088706qp063oa>.
- Butler, Judith. 2004a. *Undoing Gender*. London, UNITED KINGDOM: Routledge. <http://ebookcentral.proquest.com/lib/umontreal-ebooks/detail.action?docID=183001>.

- . 2004b. « Faire et défaire le genre - Genre en action ». Université de Paris X-Nanterre, mai 25. <http://www.genreenaction.net/Faire-et-defaire-le-genre.html>.
- . 2006a. *Défaire le genre*. Paris: Amsterdam.
- . 2006b. *Trouble dans le genre (Gender trouble): le féminisme et la subversion de l'identité*. Suite du 1er tirage 6. Sciences humaines et sociales 237. Paris: La Découverte/Poche.
- . 2011. *Bodies That Matter : On the Discursive Limits of Sex*. Routledge Classics. Abingdon, Oxon ; New York, NY: Routledge.
<https://doi.org/10.4324/9780203828274>.
- Canada, Secrétariat du Conseil du Trésor du. 2019. « Moderniser les pratiques du gouvernement du Canada en matière d'information relative au sexe et au genre ». aem. 8 avril 2019. <https://www.canada.ca/fr/secretariat-conseil-tresor/organisation/rapports/sommaire-moderniser-info-sexe-genre.html>.
- Caron, Jean, et Stéphane Guay. 2005. « Soutien social et santé mentale : concept, mesures, recherches récentes et implications pour les cliniciens ». *Santé mentale au Québec* 30 (2): 15-41. <https://doi.org/10.7202/012137ar>.
- Chiasson-Levesque, Isabelle. 2019. « À La Croisée Des Genres : Trajectoires et Identités “Trans” Au Québec ». M.A., Montréal, Canada: Université de Montréal.
<https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/22259>.
- Clair, Isabelle. 2012. « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel ». *Agora débats/jeunesses*, n° 60 (février): 67-78. <https://doi.org/10.3917/agora.060.0067>.
- Cloutier, Aimé. 2018. « Vers un matérialisme trans : conceptualiser ce que vivent les personnes trans ». M.A., Montréal, Canada: Université du Québec à Montréal.
<https://archipel.uqam.ca/11307/>.
- Clucas, Rob, et Stephen Whittle. 2017. « Law ». In *Genderqueer and non-binary genders*, édité par Christina Richards, Walter Pierre Bouman, et Meg-John Barker, 73-99. *Critical and Applied Approaches in sexuality, gender and identity*. Basingstoke, Hampshire: Palgrave Macmillan.
- Cohen, Sheldon. 2004. « Social Relationships and Health. » *American Psychologist* 59 (8): 676. <https://doi.org/10.1037/0003-066X.59.8.676>.
- Creswell, John W. 2007. *Qualitative inquiry & research design: choosing among five approaches*. 2nd ed. Thousand Oaks: Sage Publications.

- Crête, Jean. 2016. « L'éthique en recherche sociale ». In *Recherche sociale: de la problématique à la collecte des données*, édité par Benoît Gauthier et Isabelle Bourgeois, 6e édition, 289-312. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Dargie, Emma, Karen L. Blair, Caroline F. Pukall, et Shannon M. Coyle. 2014. « Somewhere under the Rainbow: Exploring the Identities and Experiences of Trans Persons ». *The Canadian Journal of Human Sexuality* 23 (2): 60-74. <https://doi.org/10.3138/cjhs.2378>.
- Davey, Amanda, Walter P. Bouman, Jon Arcelus, et Caroline Meyer. 2014. « Social Support and Psychological Well-Being in Gender Dysphoria: A Comparison of Patients With Matched Controls ». *The Journal of Sexual Medicine* 11 (12): 2976-85. <https://doi.org/10.1111/jsm.12681>.
- Davidson, Skylar. 2016. « Gender Inequality: Nonbinary Transgender People in the Workplace ». Édité par Jamie Halsall. *Cogent Social Sciences* 2 (1). <https://doi.org/10.1080/23311886.2016.1236511>.
- Deshaies, Denise, et Diane Vincent. 2004. *Discours et constructions identitaires*. Presses Université Laval.
- Drouin, Marie-Philippe, et Lucile Crémier. 2018. « Panel jeunesse sur la non binarité de genre : Les réalités et les défis des jeunes non binaires et non conformes dans le genre ». Centre St-Pierre, Montréal, août 15. <http://www.colloquehomophobie.org/2018/files/2018/02/Pr%C3%A9sentation-PowerPoint-1.pdf>.
- Dubuc, Dominique. 2017. « LGBTQI2SNBA+ Les mots de la diversité liée au sexe, au genre et à l'orientation sexuelle ».
- Enriquez, Mickael. 2013. « La contestation des politiques de changement d'identité de genre par les militantes et militants trans québécois ». *Lien social et Politiques*, n° 69: 181-96. <https://doi.org/10.7202/1016491ar>.
- Fausto-Sterling, Anne, Françoise Bouillot, et Oristelle Bonis. 2012. *Corps en tous genres: la dualité des sexes à l'épreuve de la science*. Paris: La Découverte.
- Fontaine, Anne Marie, Cláudia Andrade, Marisa Matias, Jorge Gato, et Marina Mendonça. 2007. *Culture, normes et rôles de genre : l'articulation famille/travail dans le couple*. ERES. <https://www.cairn.info/couple-conjugal-couple-parental-vers-de-nouveaux--978274920806-page-129.htm?contenu=resume>.
- Frappier, Andrée-Ann. 2018. « Par-Delà Le Rose et Le Bleu : L'expérience Des Parents d'enfants Transgenres ». <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/20724>.

- Freund, Julien. 1990. « La neutralité axiologique ». In *Études sur Max Weber*, 1ère édition, 11-70. Travaux de droit, d'économie, de sciences politiques, de sociologie et d'anthropologie 163. Genève: Librairie Droz.
- Frohard-Dourlent, Hélène, Sarah Dobson, Beth A. Clark, Marion Doull, et Elizabeth M. Saewyc. 2017. « “I Would Have Preferred More Options”: Accounting for Non-binary Youth in Health Research ». *Nursing Inquiry* 24 (1). <https://doi.org/10.1111/nin.12150>.
- Galupo, M Paz, L Andrew Bauerband, Kirsten A Gonzalez, D Brienne Hagen, Shandelle D Hether, et Tiana E Krum. 2014. « Transgender Friendship Experiences: Benefits and Barriers of Friendships across Gender Identity and Sexual Orientation ». *Feminism & Psychology* 24 (2): 193-215. <https://doi.org/10.1177/0959353514526218>.
- Galupo, M. Paz, Lex Pulice-Farrow, et Johanna L. Ramirez. 2017. « “Like a Constantly Flowing River”: Gender Identity Flexibility Among Nonbinary Transgender Individuals ». In *Identity Flexibility During Adulthood: Perspectives in Adult Development*, édité par Jan D. Sinnott, 163-77. Cham: Springer International Publishing. https://doi.org/10.1007/978-3-319-55658-1_10.
- Geoffroy, Marie, et Line Chamberland. 2015. « Discrimination des minorités sexuelles et de genre au travail : quelles implications pour la santé mentale ? » *Santé mentale au Québec* 40 (3): 145-72. <https://doi.org/10.7202/1034916ar>.
- Goffman, Erving. 1996. *La présentation de soi*. La mise en scène de la vie quotidienne, Erving Goffman ; 1. Paris: Ed. de Minuit.
- . 2015. *Stigmate: les usages sociaux des handicaps*. Le Sens commun. Paris: Les Éditions de minuit.
- Groupe d'action trans de l'Université de Sherbrooke. 2019. « Guide de transition légale ». <https://gatus.association.usherbrooke.ca/guide-de-transition-legale/>.
- Haissat, Sébastien. 2013. « La notion d'identité personnelle en sociologie. Analyse de la construction identitaire à partir du processus d'engagement ». <http://www.revue-interrogations.org>, n° 3 (décembre). <http://www.revue-interrogations.org/La-notion-d-identite-personnelle>.
- Harrison, Jack, Jaime Grant, et Jody L. Herman. 2012. « A Gender Not Listed Here: Genderqueers, Gender Rebels, and Otherwise in the National Transgender Discrimination Survey ». *LGBTQ Public Policy Journal at the Harvard Kennedy School* 2 (1): 13.

- Haut-Commissariat des Nations Unies aux droits de l'homme. 2016. « Libres & égaux : Visibilité intersexe ». Libres et égaux Nations Unies. 2016. <https://www.unfe.org/fr/intersex-awareness/>.
- Heyes, Cressida J. 2007. *Self-Transformations: Foucault, Ethics, and Normalized Bodies*. Studies in Feminist Philosophy. Oxford ; New York: Oxford University Press, USA.
- Hinson, Catherine Penny, Juanita Bowsher, Joseph P. Maloney, et Patricia P. Lillis. 1997. « Social Support: A Conceptual Analysis ». *Journal of Advanced Nursing* 25 (1): 95-100. <https://doi.org/10.1046/j.1365-2648.1997.1997025095.x>.
- ICI.Radio-Canada.ca, Zone Société-. 2019. « Être non binaire, un concept méconnu ». *Radio-Canada.ca*, 30 juin 2019. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1204752/etre-non-binaire-connais-ton-voisin-transgenre-lgbt-genre-sexe>.
- Institut de la Statistique du Québec. 2015. « Soutien social ». 2015. <http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/sante/environnement-social/soutien-social/index.html>.
- Johnson, Austin H. 2016. « Transnormativity: A New Concept and Its Validation through Documentary Film About Transgender Men ». *Sociological Inquiry* 86 (4): 465-91. <https://doi.org/10.1111/soin.12127>.
- Kopas, Matthew Bryon David. 2012. « The Illogic of Separation: Examining Arguments About Gender-Neutral Public Bathrooms ». M.A., Washington, D.C: University of Washington. <https://digital.lib.washington.edu:443/researchworks/handle/1773/20296>.
- Kuyper, Lisette, et Ciel Wijzen. 2014. « Gender Identities and Gender Dysphoria in the Netherlands ». *Archives of Sexual Behavior* 43 (2): 377-85. <https://doi.org/10.1007/s10508-013-0140-y>.
- Lindón, Alicia. 2005. « Récit autobiographique, reconstruction de l'expérience et fabulation : une approximation à l'action sociale ». *Sociétés* 87 (1): 55. <https://doi.org/10.3917/soc.087.0055>.
- Lo Iacono, Valeria, Paul Symonds, et David H.K. Brown. 2016. « Skype as a Tool for Qualitative Research Interviews ». *Sociological Research Online* 21 (2): 1-15. <https://doi.org/10.5153/sro.3952>.
- Löwy, Ilana. 2003. « Intersexe et transsexualités : Les technologies de la médecine et la séparation du sexe biologique du sexe social ». *Cahiers du Genre* n° 34 (1): 81-104.

- Malpas, Jean, et Samantha Bosman. 2014. « L'enfant en non-conformité de genre et sa famille : une approche systémique ». *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux* n° 52 (1): 139-65. <https://doi.org/10.3917/ctf.052.0139>.
- Mardell, Ashley. 2016. *The ABC's of LGBT+*. Coral Gables, Florida: Mango Media Inc.
- Mauss, Marcel. 2002. *Les techniques du corps*. Classiques des sciences sociales. Chicoutimi: J.-M. Tremblay. <https://doi.org/10.1522/cla.mam.tec>.
- McNeil, Jay, Louis Bailey, Sonja Ellis, James Morton, et Maeve Regan. 2012. « Trans Mental Health Study ».
- Memmi, Dominique, Dominique Guillo, et Olivier Martin, éd. 2009. *La tentation du corps: corporéité et sciences sociales*. Cas de figure 9. Paris: Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales.
- Mendes, N., C. Lagrange, et A. Condat. 2016. « La dysphorie de genre chez l'enfant et l'adolescent : revue de littérature ». *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence* 64 (4): 240-54. <https://doi.org/10.1016/j.neurenf.2016.04.003>.
- METRO. 2016. « Youth chances : Integrated report ».
- Ministère de la Justice Canada. 2016. « Identité de genre et expression de genre ». Documents d'information. gcnews. 17 mai 2016. <https://www.canada.ca/fr/ministere-justice/nouvelles/2016/05/identite-de-genre-et-expression-de-genre.html>.
- Munoz-Plaza, Corrine, Sandra C. Quinn, et Kathleen A. Rounds. 2002. « Lesbian, Gay, Bisexual and Transgender Students: Perceived Social Support in the High School Environment ». *The High School Journal* 85 (4): 52-63. <https://doi.org/10.1353/hsj.2002.0011>.
- Murjan, Sarah, et Walter Pierre Bouman. 2017. « Psychiatry ». In *Genderqueer and non-binary genders*, édité par Christina Richards, Walter Pierre Bouman, et Meg-John Barker, 125-40. Critical and Applied Approaches in sexuality, gender and identity. Basingstoke, Hampshire: Palgrave Macmillan.
- Namaste, Viviane K. 2000. *Invisible Lives: The Erasure of Transsexual and Transgendered People*. Chicago: University of Chicago Press.
- Nemoto, Tooru, Birte Bödeker, et Mariko Iwamoto. 2011. « Social Support, Exposure to Violence and Transphobia, and Correlates of Depression Among Male-to-Female Transgender Women With a History of Sex Work ». *American Journal of Public Health* 101 (10): 1980-88. <https://doi.org/10.2105/AJPH.2010.197285>.

- Nestle, Joan, Riki Anne Wilchins, et Clare Howell. 2002. *GenderQueer: Voices From Beyond the Sexual Binary*. 1st ed. Los Angeles: Alyson Books.
http://www.magamall.com/Client/Disticor/DisticorDirect_LP4W_LND_WebStation.ns5/993138b36f377c2785256ffd007d95c6/07a4d9a631410aea852571d3006d2091!OpenDocument.
- Nicolazzo, Z. 2016. « 'It's a hard line to walk': black non-binary trans* collegians' perspectives on passing, realness, and trans*-normativity ». *International Journal of Qualitative Studies in Education* 29 (9): 1173-88.
<https://doi.org/10.1080/09518398.2016.1201612>.
- Office québécois de la langue française. 2018a. « Désigner les personnes non binaires ». 2018. http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=5370.
- . 2018b. « Épicène, neutre, non binaire et inclusif ». 2018.
http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=5421.
- Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec. 2018. « Types de transitions ». OTSTCFQ. 21 juin 2018. <https://beta.otstcfq.org/1-ordre/evenements-et-campagnes/le-travail-social-dans-tous-ses-etats/pratiques-anti-oppressives-aupres-des-jeunes-trans/types-de-transitions>.
- Otis, Hailey. 2016. « Genderqueer: What It Means ». *Ursidae: The Undergraduate Research Journal at the University of Northern Colorado* 4 (3).
<https://digscholarship.unco.edu/urj/vol4/iss3/2>.
- Paillé, Pierre. 2011. « Les conditions de l'analyse qualitative. Réflexions autour de l'utilisation des logiciels ». *SociologieS*, juillet.
<http://journals.openedition.org/sociologies/3557>.
- Paillé, Pierre, et Alex Mucchielli. 2012. « Chapitre 11 - L'analyse thématique ». 2012.
<https://www.cairn.info/l-analyse-qualitative-en-sciences-humaines--9782200249045-page-231.htm>.
- Paré, Guillaume, Camille Assémat, Brigitte Desrosiers, Simon Hobeila, et Raphaëlle Stenne. 2018. « Guide d'information sur le consentement libre, éclairé et continu ». Bureau de la conduite responsable en recherche - Université de Montréal.
- Parenteau. 2016. « Les interactions sociales des personnes trans dans leur milieu de travail : Une analyse qualitative exploratoire ». M.A., Montréal, Canada: Université du Québec à Montréal.
- Parini, Lorena. 2010. « Le concept de genre : constitution d'un champ d'analyse, controverses épistémologiques, linguistiques et politiques ». *Socio-logos . Revue*

- de l'association française de sociologie, n° 5 (avril).
<http://journals.openedition.org/socio-logos/2468>.
- Pasche Guignard, Florence. 2015. « A Gendered Bun in the Oven. The Gender-Reveal Party as a New Ritualization during Pregnancy ». *Studies in Religion/Sciences Religieuses* 44 (4): 479-500. <https://doi.org/10.1177/0008429815599802>.
- Paugam, Serge. 2008. *La pratique de la sociologie*. 1re éd.. Licence. Socio. Paris: Presses universitaires de France.
- . 2010. *L'enquête sociologique*. Presses universitaires de France.
- . 2018. *Le lien social*. 2e éd.. Que sais-je? Paris: Presses Universitaires de France. <https://www.cairn.info/le-lien-social--9782130812340.htm>.
- Perinbanayagam, R. S. 2012. *Identity's Moments: The Self in Action and Interaction*. Lanham: Lexington Books.
- Pullen Sansfaçon, Annie. 2015. « Parentalité et jeunes transgenres : un survol des enjeux vécus et des interventions à privilégier pour le développement de pratiques transaffirmatives ». *Santé mentale au Québec* 40 (3): 93-107. <https://doi.org/10.7202/1034913ar>.
- Raymond, Guillaume, Martin Blais, Félix-Antoine Bergeron, et Martine Hébert. 2015. « Les expériences de victimisation, la santé mentale et le bien-être de jeunes trans au Québec ». *Santé mentale au Québec* 40 (3): 77-92. <https://doi.org/10.7202/1034912ar>.
- Raz, Michal. 2016. « Bicatégorisation ». In *Encyclopédie critique du genre*, 87-95. La Découverte. <https://www.cairn.info/encyclopedie-critique-du-genre--9782707190482-p-87.html>.
- Richards, Christina, Walter Pierre Bouman, et Meg-John Barker. 2017a. *Genderqueer and Non-Binary Genders*. Critical and Applied Approaches in Sexuality, Gender and Identity. Basingstoke, Hampshire: Palgrave Macmillan. <http://public.eblib.com/choice/publicfullrecord.aspx?p=5191719>.
- . 2017b. « Introduction ». In *Genderqueer and non-binary genders*, 1-8. Critical and Applied Approaches in sexuality, gender and identity. Basingstoke, Hampshire: Palgrave Macmillan.
- Richards, Christina, Walter Pierre Bouman, Leighton Seal, Meg John Barker, Timo O. Nieder, et Guy T'Sjoen. 2016. « Non-Binary or Genderqueer Genders ». *International Review of Psychiatry* 28 (1): 95-102. <https://doi.org/10.3109/09540261.2015.1106446>.

- Richards, Sarah Elizabeth. 2014. « Facebook's Gender Labeling Revolution ». Time. 2014. <https://time.com/8856/facebooks-gender-labeling-revolution/>.
- Ross, Chase. 2014. « The Importance of Passing for Queer Transgender Men: Masculinity, Identity, and Safety ». Honor Thesis, Montréal, Canada: Concordia University.
- . 2018. « Inked Identity: How Tattoos Play a Role in the Development and Perception of Identity, Self, and the Body for Trans Men ». M.A., Montréal, Canada: Concordia University.
- Rubin, Henry. 2003. *Self-made men: identity and embodiment among transsexual men*. 1st ed. Nashville, TN: Vanderbilt University Press.
- Savoie-Zajc, Lorraine. 2016. « L'entrevue semi-dirigée ». In *Recherche sociale: de la problématique à la collecte des données*, édité par Benoît Gauthier et Isabelle Bourgeois, 6e édition, 337-62. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Schrock, Douglas, Daphne Holden, et Lori Reid. 2004. « Creating Emotional Resonance: Interpersonal Emotion Work and Motivational Framing in a Transgender Community ». *Social Problems* 51 (1): 61-81. <https://doi.org/10.1525/sp.2004.51.1.61>.
- Seeber, Andrew Rene. 2013. « Becoming Somebody: Motivations for Changing Sex Characteristics and Transpeople's Understandings of Their Behaviors in Social Context ». M.A., Ann Arbor, United States: University of California. <https://search.proquest.com/docview/1447727515/abstract/B3188198EC1A4D01PQ/1>.
- Seibel, Bruna L., Bruno de Brito Silva, Anna M. V. Fontanari, Ramiro F. Catelan, Ana M. Bercht, Juliana L. Stucky, Diogo A. DeSousa, et al. 2018. « The Impact of the Parental Support on Risk Factors in the Process of Gender Affirmation of Transgender and Gender Diverse People ». *Frontiers in Psychology* 9. <https://doi.org/10.3389/fpsyg.2018.00399>.
- Stafford, Lyle. 2018. « Statistics Canada begins testing non-binary gender options in surveys ». *The Globe and Mail*, 14 mai 2018. https://www.theglobeandmail.com/canada/article-statistics-canada-begins-testing-non-binary-gender-options-in-surveys/?fbclid=IwAR1-IG7HNcsGo3M5GPg_6ksepBeeQtBjcSXEzYvGtwCEa00Ez_QqB_Y0j7o.
- Statistique Canada. 2019. « Sexe et genre ». 18 février 2019. <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2021/road2021-chemin2021/fs-fi/sexe-et-genre.cfm>.

- Uncu, Gonca, et Gülsüm Çalışır. 2018. « Gender of Color : When Did Girls and Boys Start to Wear Pink and Blue? » *Studies on Balkan and Near Eastern Social Sciences* 2: 16. <https://doi.org/10.3726/b13866>.
- Van, E. Caenegem, K. Wierckx, E. Elaut, A. Buysse, A. Dewaele, F. Nieuwerburgh Van, G. Cuypere De, et G. T'Sjoen. 2015. « Prevalence of Gender Nonconformity in Flanders, Belgium. » *Archives of Sexual Behavior* 44 (5): 1281-87. <https://doi.org/10.1007/s10508-014-0452-6>.
- Veltman, Albina, et Gary Chaimowitz. 2014. « Soins et services de santé mentale à l'intention des lesbiennes, des gais, des bisexuels, des transgenres et des queers ». *Canadian Journal of Psychiatry. Revue Canadienne de Psychiatrie* 59 (11): 1-8.
- Vincent, Ben, et Ana Manzano. 2017. « History and Cultural Diversity ». In *Genderqueer and non-binary genders*, édité par Christina Richards, Walter Pierre Bouman, et Meg-John Barker, 11-30. Critical and Applied Approaches in sexuality, gender and identity. Basingstoke, Hampshire: Palgrave Macmillan.
- Whittle, Stephen, Lewis Turner, Maryam Al-Alami, Em Rundall, et Ben Thom. 2007. « Engendered Penalties: Transgender and Transsexual People's Experiences of Inequality and Discrimination », 122.
- Wyss, Shannon E. 2004. « 'This was my hell': the violence experienced by gender non-conforming youth in US high schools ». *International Journal of Qualitative Studies in Education* 17 (5): 709-30. <https://doi.org/10.1080/0951839042000253676>.
- Yeadon-Lee, Tray. 2016. « What's the Story?: Exploring Online Narratives of Non-Binary Gender Identities ». *The International Journal of Interdisciplinary Social and Community Studies* 11 (2): 19-34. <https://doi.org/10.18848/2324-7576/CGP/v11i02/19-34>.
- Yelland, Andrew. 2017. « Chest Surgeries ». In *Genderqueer and Non-Binary Genders*, par Christina Richards, Walter Pierre Bouman, et Meg-John Barker. <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&scope=site&db=nlebk&db=nlabk&AN=1362929>.

ANNEXE I : APPROBATIONS ÉTHIQUES



Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences

10 juillet 2018

Objet : Approbation éthique – « S'identifier non-binaire ou genderqueer; rapport au corps et à la matrice binaire du genre »

Madame Plesz,

Le Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences (CÉRAS) a étudié le projet de recherche susmentionné et a délivré le certificat d'éthique demandé suite à la satisfaction des exigences précédemment émises. Vous trouverez ci-joint une copie numérisée de votre certificat; copie également envoyée à votre directeur/directrice de recherche et à la technicienne en gestion de dossiers étudiants (TGDE) de votre département.

Notez qu'il y apparaît une mention relative à un suivi annuel et que le certificat comporte une date de fin de validité. En effet, afin de répondre aux exigences éthiques en vigueur au Canada et à l'Université de Montréal, nous devons exercer un suivi annuel auprès des chercheurs et étudiants-chercheurs.

De manière à rendre ce processus le plus simple possible et afin d'en tirer pour tous le plus grand profit, nous avons élaboré un court questionnaire qui vous permettra à la fois de satisfaire aux exigences du suivi et de nous faire part de vos commentaires et de vos besoins en matière d'éthique en cours de recherche. Ce questionnaire de suivi devra être rempli annuellement jusqu'à la fin du projet et pourra nous être retourné par courriel. La validité de l'approbation éthique est conditionnelle à ce suivi. Sur réception du dernier rapport de suivi en fin de projet, votre dossier sera clos.

Il est entendu que cela ne modifie en rien l'obligation pour le chercheur, tel qu'indiqué sur le certificat d'éthique, de signaler au CÉRAS tout incident grave dès qu'il survient ou de lui faire part de tout changement anticipé au protocole de recherche.

Nous vous prions d'agréer, Madame, l'expression de nos sentiments les meilleurs,

Marie-Pierre Bousquet, présidente
Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences (CÉRAS)
Université de Montréal

c. c. Nicolas Sallée, professeur adjoint, FAS - Département de sociologie
Geneviève Meaney, TGDE

p. j. Certificat #CERAS-2018-19-076-D

adresse postale
C.P. 6128, succ. Centre-ville
Montréal QC H3C 3J7

adresse civique
3333, Queen Mary
Local 220-2
Montréal QC H3V 1A2
www.ceras.umontreal.ca

Téléphone : 514-343-7338
ceras@umontreal.ca

12 août 2019

Objet : Certificat d'approbation éthique - 1er renouvellement -
« S'identifier non-binaire ou genderqueer; rapport au corps et à la matrice binaire
du genre »

Mme Rebecca Plesz,

Le Comité d'éthique de la recherche – Société et culture (CER-SC) a étudié votre demande de renouvellement pour le projet de recherche susmentionné et a délivré le certificat d'éthique demandé suite à la satisfaction des exigences qui prévalent. Vous trouverez ci-joint une copie numérisée de votre certificat; copie également envoyée à votre directeur/directrice de recherche et à la technicienne en gestion de dossiers étudiants (TGDE) de votre département.

Notez qu'il y apparaît une mention relative à un suivi annuel et que le certificat comporte une date de fin de validité. En effet, afin de répondre aux exigences éthiques en vigueur au Canada et à l'Université de Montréal, nous devons exercer un suivi annuel auprès des chercheurs et étudiants-chercheurs.

De manière à rendre ce processus le plus simple possible et afin d'en tirer pour tous le plus grand profit, nous avons élaboré un court questionnaire qui vous permettra à la fois de satisfaire aux exigences du suivi et de nous faire part de vos commentaires et de vos besoins en matière d'éthique en cours de recherche. Ce questionnaire de suivi devra être rempli annuellement jusqu'à la fin du projet et pourra nous être retourné par courriel. La validité de l'approbation éthique est conditionnelle à ce suivi. Sur réception du dernier rapport de suivi en fin de projet, votre dossier sera clos.

Il est entendu que cela ne modifie en rien l'obligation pour le chercheur, tel qu'indiqué sur le certificat d'éthique, de signaler au Comité tout incident grave dès qu'il survient ou de lui faire part de tout changement anticipé au protocole de recherche.

Nous vous prions d'agréer, Madame, l'expression de nos sentiments les meilleurs.

Jean Poupart,
Conseiller en éthique de la recherche
Pour le Comité d'éthique de la recherche – Société et culture (CER-SC)
Université de Montréal

c.c. Nicolas Sallée, professeur adjoint, FAS - Département de sociologie
Geneviève Meaney, TGDE

p.j. Certificat #CERAS-2018-19-076-D (1er renouvellement)

adresse postale
C.P. 6128, succ. Centre-ville
Montréal QC H3C 3J7

adresse civique
3333, Queen Mary
Local 220-2
Montréal QC H3V 1A2

Téléphone : 514-343-6111 #28181
cersc@umontreal.ca
www.cersc.umontreal.ca

ANNEXE II : DOCUMENTS DE SOLLICITATION

Bonjour,

Je m'appelle Rebecca Plesz et je suis à la maîtrise en sociologie à l'Université de Montréal.

Je m'adresse au/à [nom de l'organisme ou de la chaire de recherche] afin de demander si vous accepteriez de contribuer à la diffusion de mon projet de recherche.

[Phrases d'introduction ciblées]

Je souhaite, par ma recherche, rendre visible une identité peu abordée dans milieu académique, soit l'identité de genre non-binaire. Je me demandais donc s'il était possible de partager mon étude dans votre réseau, afin que celle-ci soit connue de la population visée?

Plus précisément, j'effectue présentement un mémoire de recherche concernant les individus s'identifiant comme non-binaires dans le genre, en y incluant toute identité de genre qui n'entre pas dans la binarité homme/femme, soit agendre, bigendre, gender non-conforming, genre créatif, genderqueer, etc. Cette étude concerne la relation entre la présentation de soi, le soutien social et le rapport des personnes non-binaires à leur corps dans le cadre de leur construction identitaire et de leurs rapports sociaux.

Je recherche donc des participant.e.s dont l'identité de genre n'entre pas dans la matrice binaire des genres, ne s'identifiant ni comme une femme et ni comme un homme, qui seraient ouverts à effectuer une entrevue sur ce sujet.

Vous pouvez retrouver, en pièce jointe, une affiche qui peut être partagée par courriel, imprimée ou encore placée sur les médias sociaux. J'ai joint celle-ci en format image ainsi qu'en PDF, mais si un autre format est nécessaire, n'hésitez pas à me contacter.

Pour plus d'informations, des questions ou pour soumettre une candidature pour une entrevue, vous pouvez me contacter par email : [XXX@XX.X].

Notes : Aucune information permettant d'identifier d'une façon ou d'une autre les participant.e.s ne sera publiée. Les renseignements recueillis seront conservés de manière confidentielle. Ce projet a été approuvé par le *Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences de l'Université de Montréal*.

Merci

[Signature et contacts]

RECHERCHE SUR LA PRÉSENTATION DE SOI ET LA RELATION AU CORPS DES INDIVIDUS DE GENRE NON-BINAIRE

Dans le cadre d'un projet de mémoire en sociologie, je suis à la recherche de personnes souhaitant participer à ma recherche.

Qui ? Adultes s'identifiant non-binaires, n'étant donc ni homme, ni femme, qui souhaiteraient discuter de leur présentation de soi et de la relation avec leur corps.

Quand ? Les entrevues débutent en octobre 2018.

Durée ? Une entrevue confidentielle et anonyme d'environ 1h.

Où ? Région métropolitaine de Montréal.

Pour participer ou pour plus d'informations, je vous invite à communiquer avec Rebecca Plesz à l'adresse courriel suivante :

rebecca.plesz@umontreal.ca

Merci de partager dans vos réseaux!

Université 
de Montréal

À LA RECHERCHE D'INDIVIDUS DE GENRE NON-BINAIRE

ÉTUDE SUR LA RELATION ENTRE LA PRÉSENTATION DE SOI, LE SOUTIEN SOCIAL ET LE RAPPORT AU CORPS

Dans le cadre d'un projet de mémoire du Département de sociologie de l'Université de Montréal, je suis à la recherche de personnes non-binaires dans le genre souhaitant participer à ma recherche sur la relation entre la présentation de soi, le soutien social et le rapport au corps.

Qui ? Adultes s'identifiant comme non-binaires dans le genre, soit ni homme, ni femme, qui souhaiteraient participer à une recherche sur le sujet de leur présentation de soi, du soutien social reçu, ainsi que de leur rapport avec leur corps.

Quand ? De février à mai 2019.

Comment ? En effectuant une entrevue d'environ 1h et/ou en répondant à un questionnaire en ligne.

Où ? Région métropolitaine de Montréal et Communauté métropolitaine de Québec.

Pour participer ou pour plus d'informations, je vous invite à communiquer avec Rebecca Plesz à l'adresse courriel suivante :

rebecca.plesz@umontreal.ca

Merci de partager dans vos réseaux!

Université 
de Montréal

ANNEXE III : FORMULAIRE DE CONSENTEMENT



FORMULAIRE D'INFORMATION ET DE CONSENTEMENT

« **La non-binarité de genre : Présentation de soi, soutien social et rapport au corps** »

Qui dirige ce projet?

Moi, Rebecca Plesz. J'étudie à la maîtrise à l'Université de Montréal au Département de sociologie. Mon directeur de recherche est Nicolas Sallée, professeur au Département de sociologie lui aussi.

Décrivez-moi ce projet

Mon projet a pour but de mieux comprendre l'expérience de l'individu ayant une identité de genre non-binaire, en croisant les concepts de présentation de soi, de soutien social et de rapport au corps. Pour ce faire, je compte recueillir le témoignage d'une dizaine de personnes s'identifiant comme non-binaire dans le genre qui me feraient part de leur parcours de vie en lien avec cet aspect de leur identité.

Si je participe, qu'est-ce que j'aurai à faire?

Vous aurez à participer à une entrevue avec moi durant laquelle je vous poserai des questions sur la relation qui existe entre votre corps et votre identité de genre non-binaire. L'entrevue devrait durer environ 1h à 1h30 et avec votre permission, je vais l'enregistrer afin de pouvoir ensuite transcrire ce que vous m'aurez dit sans rien oublier. Si vous préférez que je ne vous enregistre pas, je pourrai simplement prendre des notes.

Y a-t-il des risques ou des avantages à participer à cette recherche?

Il n'y a aucun risque à répondre à mes questions. Cependant, il se peut que votre expérience personnelle en lien avec votre identité de genre non-binaire ait eu des effets déplaisants et que cette entrevue vous rappelle des moments désagréables. Si vous le souhaitez, vous pouvez simplement décider de ne pas répondre à ces questions et même mettre fin à l'entrevue.

Vous ne serez pas payé pour votre participation et vous n'en retirerez aucun avantage personnel. Votre participation pourrait cependant nous aider à mieux comprendre et mettre à jour la non-binarité, ainsi que la présentation de soi et le rapport au corps des individus s'y identifiant.

Que ferez-vous avec mes réponses?

Je vais analyser les réponses que les participant.e.s m'auront données afin d'essayer de voir quels aspects significatifs découlent de la relation entre l'identité de genre non-binaire, la présentation de soi, le soutien social et le rapport au corps de l'individu. Les résultats feront partie de mon mémoire de maîtrise.

Est-ce que mes données personnelles seront protégées?

Oui! Aucune information permettant de vous identifier d'une façon ou d'une autre ne sera publiée. De plus, les renseignements recueillis seront conservés de manière confidentielle. Les enregistrements et les transcriptions seront gardés dans un ordinateur avec un mot de passe secret et je serai la seule personne à y avoir accès. Les enregistrements et toute information permettant de vous identifier seront détruits 7 ans après la fin de mon projet. Ensuite, je ne conserverai que les réponses transcrites, mais sans aucune information concernant les personnes qui me les auront données.

Les résultats généraux de mon projet pourraient être utilisés dans des publications ou des communications, mais toujours de façon anonyme, c'est-à-dire sans jamais nommer ou identifier les participant.e.s.

Est-ce que je suis obligé de répondre à toutes les questions et d'aller jusqu'au bout?

Non! Vous pouvez décider de ne pas répondre à une ou plusieurs questions. Vous pouvez aussi à tout moment décider que vous ne voulez plus participer à l'entrevue et que vous abandonnez le projet. Dans ce cas, vous pourrez même me demander de ne pas utiliser vos réponses pour ma recherche et de les détruire. Cependant, une fois que le processus de publication des données sera mis en route, je ne pourrai pas détruire les analyses et les résultats portant sur vos réponses, mais aucune information permettant de vous identifier ne sera publiée.

À qui puis-je parler si j'ai des questions durant l'étude?

Pour toute question, vous pouvez me contacter au numéro suivant [XXX-XXX-XXXX] ou à l'adresse suivante [XXX@XX.X]. Plusieurs ressources sont à votre disposition.

Ce projet a été approuvé par le Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences de l'Université de Montréal. Pour toute préoccupation sur vos droits ou sur les responsabilités des chercheurs.euses concernant votre participation à ce projet, vous pouvez contacter le comité par téléphone au 514 343-7338 ou par courriel l'adresse ceras@umontreal.ca ou encore consulter le site Web : <http://recherche.umontreal.ca/participants>.

Si vous avez des plaintes concernant votre participation à cette recherche, vous pouvez communiquer avec l'ombudsman (c'est un « protecteur des citoyens ») de l'Université de Montréal, au numéro de téléphone 514-343-2100 ou à l'adresse courriel ombudsman@umontreal.ca (l'ombudsman accepte les appels à frais virés).

Comment puis-je donner mon accord pour participer à l'étude ?

En signant ce formulaire de consentement et en me le remettant. Je vous laisserai une copie du formulaire que vous pourrez conserver afin de vous y référer au besoin.

CONSENTEMENT

Déclaration du participant

- Je comprends que je peux prendre mon temps pour réfléchir avant de donner mon accord ou non à ma participation.
- Je peux poser des questions à l'équipe de recherche et exiger des réponses satisfaisantes.
- Je comprends qu'en participant à ce projet de recherche, je ne renonce à aucun de mes droits ni ne dégage les chercheurs de leurs responsabilités.
- J'ai pris connaissance du présent formulaire d'information et de consentement et j'accepte de participer au projet de recherche.

Je consens à ce que l'entrevue soit enregistrée : Oui Non

Signature du/de la participant.e : _____ Date : _____

Nom : _____ Prénom : _____

Engagement du chercheur

J'ai expliqué les conditions de participation au projet de recherche au/à la participant.e. J'ai répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées et je me suis assuré de la compréhension du/de la participant.e. Je m'engage, avec l'équipe de recherche, à respecter ce qui a été convenu au présent formulaire d'information et de consentement.

Signature du/de la chercheur/euse : _____ Date : _____

Nom : _____ Prénom : _____

ANNEXE IV : SCHÉMA D'ENTREVUE

Portrait :

- Identité de genre
 - Pronoms
 - Sexe assigné à la naissance
 - Âge
 - Orientation/identité sexuelle/romantique
 - Identité/origine.s ethnique.s ou culturelle.s
 - Statut socio-économique
 - Niveau de scolarité
 - Ville de résidence
 - Pseudonyme/alias
-

Thèmes :

1. **Identification :**

- Présentation de soi avant le déclic; relation à la féminité et la masculinité
- Circonstance de la prise de connaissance de la non-binarité
- Raisons de l'identification (aspects intéressants, ce qui a interpellé l'individu)
- Impacts de l'identification (aspects émotionnel, social, psychologique, physique, comportemental, ainsi que perception de soi et du corps)
- Compréhension de soi et de son identité de genre avant l'identification

2. **Normes de genre :**

- Relation aux termes « femme », « homme » et « non-binaire »
- Relation aux termes « monsieur », « madame » et « mx »
- Relation aux termes « il », « elle », « iel », « ille », « ceux », « toutes » et autres termes neutres
- Relation à la féminité, la masculinité et l'androgynie
- Modification de ces relations à travers le temps
- Impact des normes de genre sur la présentation de soi et le rapport à soi
- Identité de genre et expression de genre (nature/culture)

3. **Présentation de soi :**

- Relation au corps (confort, représentation, préférences)
- Description de la présentation de soi en rapport aux normes de genre (manifestation concrète, choix des éléments de présentation)
- Raisons et motivations derrière cette présentation de soi
- Relation entre la présentation de soi et l'identité de genre non-binaire (causalité, corrélation, influence)
- Impact du parcours personnel sur la présentation de soi (événement, personne, socialisation)

- Présentation de soi comme stable ou changeante (en fonction des individus, des lieux, du niveau de reconnaissance et de soutien social)
- Dysphorie et euphorie de genre (causes, exemples, stabilité, impact sur les relations et sur la présentation de soi)
- Impact de la reconnaissance sur le rapport à soi (dysphorie/euphorie de genre et estime de soi); comment, pourquoi
- Impact du soutien social sur le rapport à soi (dysphorie/euphorie de genre et estime de soi); comment, pourquoi
- Relation entre la motivation personnelle, la pression sociale et la présentation de soi
- Impact de la reconnaissance et du soutien social sur la présentation de soi et vice-versa
- Présentation de soi de la personne non-binaire et androgynie

4. Transitions :

Transition sociale :

- Description de la transition sociale (coming out, habillement, coupe de cheveux, pronoms, prénoms, etc.)
- Impact de la transition sociale sur le rapport à soi et au corps (dysphorie/euphorie de genre et estime de soi)
- Présence ou non de soutien social (exemples) et impact
- Objectifs de transition sociale futurs et pourquoi

Transition médicale :

- Description de la transition médicale (bloqueurs de puberté, hormonothérapie, chirurgies de confirmations de genre, etc.)
- Impact de la transition sociale sur le rapport à soi et au corps (dysphorie/euphorie de genre et estime de soi)
- Présence ou non de soutien social (exemples) et impact
- Objectifs de transition médicale futurs et pourquoi

5. Cercles sociaux :

Famille :

- Impact de la famille sur le processus d'identification et la présentation de soi
- Coming out (à qui, niveau d'ouverture et réaction générale)
- Présence ou non de soutien social (exemples) et impact

Amitiés :

- Impact des amitiés sur le processus d'identification et la présentation de soi

- Coming out (à qui, niveau d'ouverture et réaction générale)
- Présence ou non de soutien social (exemples) et impact

Relations amoureuses :

- Impact des relations amoureuses sur le processus d'identification et la présentation de soi
- Coming out (à qui, niveau d'ouverture et réaction générale)
- Présence ou non de soutien social (exemples) et impact

Travail :

- Type d'emploi/environnement de travail et présentation du genre (coming out, expression du genre, aborder la non-binarité, etc.)
- Présence ou non de soutien (exemples) et impact (emploi actuel et emplois précédents)
- Impact du milieu professionnel sur le processus d'identification et la présentation de soi

Coming out :

- Impact du coming out sur certaines relations (familiales, amicales, amoureuses et professionnelles)
- Déroulement du/des coming out
- Ouverture des différents groupes sociaux (famille, ami.e.s, partenaires amoureux, collègues et autres); différences/ressemblances et raisons

6. Espaces sécurisants/sécurisés (safe space) :

- Milieux étant des safe space (raisons) et impact sur rapport à soi et présentation de soi
- Milieu n'étant pas des safe space (raisons) et impact sur rapport à soi et présentation de soi
- Expérience de certains lieux précis et impact sur l'identification, la présentation de soi et le rapport à soi (salles de bain, vestiaires, médias sociaux, organismes communautaires, plage, etc.)

7. Soutien social :

- Impact de la reconnaissance sur l'expérience de non-binarité, la présentation de soi et le rapport à soi
- Présence de soutien et son impact sur l'expérience de non-binarité, la présentation de soi et le rapport à soi
- Niveau de soutien social perçu de façon générale et sources de celui-ci (personne et/ou endroit)